

Musèum Littéraire.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE

MADEMOISELLE MARS

PAR

Mme A. R. DE BEAUVOIR.

I

Bruxelles,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardins d'Idalie).

Et chez tous les Libraires Correspondants du Royaume et de l'Étranger.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS.

Sous Presse :

L'INGÉNUE,

Par ALEXANDRE DUMAS.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

1830 — 1842

édition autorisée, revue et corrigée par l'Auteur.

FRANCE ET RUSSIE,

3 volumes,

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

LE CORSAIRE NOIR,

Par TAVERNIER.

CONFESSIONS D'UN OFFICIER

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

QUAND ON SE RANGE

OU LA CONQUÊTE D'UN LOUIS,

Par C. BERRU.

MARTHE,

OU LES TROIS AMOURS,

Par LEBÈGUE ET ANQUETIL.

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS

PAR

Mme A. R. DE BEAUVOIR.

1



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

Rue des 'ardins d'Idalie, n° 1.

1852

CONFIDENCES ET CAUSERIES

DE MADEMOISELLE MARS.

I.

C'était par une soirée du mois de septembre. Nous étions, *elle* et moi, dans son élégant salon de Chantilly. *Elle!* c'est-à-dire une de ces délicieuses créatures dont Dieu est avare; un composé de grâces, de distinction, d'esprit et de sensibilité; une de ces rares intelligences qui viennent au monde pour réussir et charmer; natures privilégiées qui ne connaissent pas les horreurs de la lutte! heureuses natures, à qui tout est facile, et qui n'ont à redouter ni les déceptions, ni les lâches attaques, ni les deuils de l'amour-propre, ni la misère, triste et hideux cortége de la vie d'artiste.

Jetée sur la scène du monde aristocratique, la femme dont je parle eût été la plus grande dame de son temps. Destinée à l'art, elle y devint souveraine. Sa royauté fut de celles que la main des hommes ne peut ébranler ni détruire, et qui restent debout à l'heure où les autres s'écroulent dans les tempêtes sociales, et ne sont plus que ruines et poussière !

Le sceptre de cette femme était sa grâce et son sourire ; elle se couronnait de son génie, et pour courtisans elle avait l'admiration et l'amour de la foule enivrée; sa voix, la plus douce des harmonies, charmait les plus insensibles, soumettait les plus rebelles, et s'en faisait écouter pendant les longues et souriantes années de cette royauté incontestée. Elle régna sur Paris. Ce que ni un empereur ni deux rois ne purent faire par la force des armées, soumettre et garder Paris, ce grand inconstant, elle le fit par l'irrésistible attrait du talent.

Ainsi passa dans sa route lumineuse cette reine de l'art, que déjà peut-être le lecteur a nommée. Sa vie ne fut qu'un continuel sourire et une longue victoire. Adorables triomphes qui s'obtiennent sans coûter une larme !

A la voir ainsi, étendue nonchalamment dans un grand fauteuil d'une forme Louis XV, la tête appuyée sur sa main blanche et fine, le regard rêveur, la lèvre souriante, il eût été impossible de donner un âge à cet ensemble délicieux.

Ce n'était ni le visage d'une jeune fille, ni celui d'une

vieille femme, mais quelque chose de fin et de séduisant comme un pastel de Latour, une gracieuse image que l'œil ne se lassait pas de contempler; peut-être voyait-on que le temps l'avait effleurée de son aile, mais légèrement, et comme s'il eût tremblé de détruire un ouvrage si charmant de la nature et de l'art, et d'y imprimer une trace trop douloureuse et trop profonde, car, à côté du sillon impénétrable, il y avait comme la fleur d'une éternelle jeunesse.

Celle que je cherche à peindre ici datait, en effet, de l'autre siècle, sans avoir rien perdu de sa grâce première. Au printemps de sa vie, Célimène avait dit étourdiment son âge, l'écho avait répété l'imprudent aveu; mais, en la regardant, qui pouvait s'en souvenir? Quant à elle, l'insoucieuse, depuis longtemps elle l'avait oublié. La vie d'une femme se divise en trois parties : la première est consacrée à comprendre, la seconde à éprouver, la troisième à regretter.

Elle n'en était encore qu'à la seconde. Les yeux de son cœur regardaient-ils le passé ce soir-là? Je l'ignore; mais il y avait dans toute sa personne un abandon et une mélancolie qui m'émurent en me captivant; muette et attentive, j'éprouvais à la regarder je ne sais quel plaisir indéfinissable.

Quoique l'intimité qui régnait entre nous depuis plusieurs années m'eût donné chaque jour l'occasion d'arrêter mon regard sur son visage, la rêverie que j'y voyais

répandue l'éclairait d'un doux reflet qui me le rendait plus attrayant et plus cher. Les traits étaient d'une exquise pureté, et la physionomie formait un assemblage des plus distingués et des plus rares : l'esprit à côté dela candeur, la finesse de l'intelligence unie à la sérénité. Sur ce visage, l'œil de l'envie pouvait peut-être découvrir une ride légère; mais l'abbé de Chaulieu, en l'apercevant, en eût dit ce qu'il disait de Ninon de Lenclos : « Dans cette ride, l'amour s'arrête et se joue. »

Je crois plutôt qu'ici l'amour aurait dû s'arrêter au cœur!

Une poétique pâleur donnait un vif éclat à l'expression de ses yeux. Sa taille noble et élevée, quoiqu'un peu forte, à la manière des statues grecques, avait conservé toute l'élégance de la première jeunesse.

Chacun de ses mouvements était empreint d'une distinction qui révélait les habitudes du grand monde et la science des convenances. Ses bras et ses épaules avaient une beauté et une fraîcheur de contours à ravir un peintre ou un disciple de Phidias; l'ivoire de ses dents, les plus régulièrement belles que j'aie vues, illuminait son visage. Son sourire était l'immortalité de sa jeunesse; c'était un arsenal de séductions, de malice et d'épigrammes.

Une telle femme était faite pour inspirer encore de profondes passions. Elle n'avait pas voulu ou ne pouvait pas vieillir. Sa physionomie obéissait si fidèlement à son cœur qu'il devenait aisé de suivre toutes les impressions

de son âme. Sa gaieté, car elle était gaie, n'avait pour cause ni l'indifférence, ni le goût de la raillerie, ni l'oubli des tristesses humaines, ni la froideur d'une malignité caustique. Elle n'eût jamais sacrifié un ami absent aux jeux de l'esprit. Cette gaieté que nous admirions tous en elle prenait sa source dans les dons les plus aimables de l'intelligence, l'imagination et la tranquillité de la conscience. L'éloge la faisait rougir, et c'est à peine si elle osait parler de ses succès. Jamais simplicité ne fut plus vraie, jamais jugement ne fut plus sain que le sien; jamais caractère ne fut plus droit, plus loyal. Elle méprisait le charlatanisme, parce que, disait-elle, c'était l'échelle par où grimpait la médiocrité ambitieuse.

Le nom manque à cette esquisse, mais vous l'avez deviné sans doute, lecteur, et vous le mettez au bas : c'est le nom de *mademoiselle Mars*. A ceux qui trouveraient à ce portrait les couleurs un peu vives de la jeunesse, je répondrai que je voyais alors mademoiselle Mars avec les yeux d'une jeune fille pour laquelle la vieillesse n'existe pas. En un mot, c'était une femme, ce n'était point une date. Les vieillards seuls dénoncent la vieillesse.

Depuis quelques instants j'étais plongée dans une contemplation pleine de charmes; elle s'en aperçut et me dit avec un de ses plus gracieux sourires :

— A quoi pensez-vous donc? — A vous, lui répondis-je. — A moi? — Qu'y trouvez-vous de si surprenant? En vous voyant ainsi recueillie et silencieuse, je

me demandais vers quelle époque du passé vous tourniez votre souvenir. — Vraiment! fit-elle; vous êtes donc une fée qui devine? Eh bien! oui, je songeais, en effet, au temps qui n'est plus.

Elle soupira.

— J'ai beaucoup vu, continua-t-elle; j'ai observé les mœurs de mon temps, et dans ma mémoire plus d'un fait curieux, plus d'un caractère singulier, plus d'une aventure piquante, plus d'une histoire dramatique peuvent se ranimer et revivre. — Vos souvenirs! m'écriai-je. Oh! quel charmant livre! — Que vous voudriez bien feuilleter, curieuse, reprit-elle obligeamment. — Oui, me hasardai-je à lui dire. — Puisqu'il en est ainsi, ce soir j'en détacherai de ma vie quelques-uns pour vous contenter et vous amuser un peu, ma chère enfant, si toutefois vous n'avez rien de mieux à faire qu'à m'écouter. Mais sachez bien que ce ne sont pas de *fausses confidences*.

Je m'approchai d'elle avec une joie inexprimable. Mes yeux, ma bouche, mon regard, mes oreilles, tout en moi écoutait.

— Tenez, me dit-elle, en me montrant un magnifique diamant qui étincelait à son doigt, je vais vous raconter l'histoire de cette bague. Oh! ne vous attendez point à quelque drame bien compliqué et bien terrible, une trilogie finissant par une fiole de poison ou plusieurs coups de poignard, comme la mode en vient! C'est une histoire toute simple et inachevée, une comédie sans dénoûment.

En 18... je jouai le rôle de mademoiselle de Beauval dans *Brueïs et Palaprat*. En quelques mots, voici l'analyse de la pièce : Brueïs et Palaprat sont dans la situation la plus critique; la comédie du *Grondeur*, leur seule espérance, vient d'être sifflée. Que devenir? Que faire? Comment assouvir la faim inhumaine de cet être féroce qu'on appelle un créancier? Déjà l'huissier, M. Grapin, frappe à la porte, armé de l'arrêt de saisie; il entre, il est entré... A sa voix, la muse qui consolait la pauvreté de nos deux amis, s'effraye et s'envole. La prison va s'ouvrir, et entraîne leur aimable génie et leur gaieté; déjà Brueïs est prisonnier. Une femme, un ange souriant, vient à l'aide des deux poëtes : c'est mademoiselle de Beauval, la charmante comédienne; comme eux, elle a des dettes; mais il lui reste un diamant d'un grand prix.

— Prenez-le, dit-elle à Palaprat qui est resté libre :

« Heureuse d'avoir pu le sauver du naufrage,
» Pouvais-je le garder pour un meilleur usage? »

Survient le duc de Vendôme, qui arrive au dénoûment comme le *Deus ex machinâ;* il apporte la liberté de Brueïs, et ainsi reviennent dans la maison de nos deux poëtes la liberté, l'abondance et la joie. Ce que le diamant de mademoiselle de Beauval avait commencé, la générosité de M. le duc de Vendôme l'achève.

Toute cette petite intrigue est fort simple, vous le voyez, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir un véritable

succès. Le soir de la représentation de *Brueïs et Palaprat,* le régisseur, comme c'est l'usage, me remit le diamant qui devait sauver les deux amis. C'était un morceau de verre grossièrement taillé, entouré d'un anneau de cuivre. Je le pris sans y faire attention et le rendis à un garçon de théâtre.

Deux jours après, on donnait encore cette jolie comédie; ce soir-là il y avait salle comble. Sur le point d'entrer en scène, à la place du bijou menteur de l'avant-veille, le régisseur m'apporta un élégant écrin en velours bleu clair, accompagné d'un billet coquettement cacheté. Un doux parfum s'en exhalait. Je regardai le message et le messager avec étonnement.

— Madame, me dit-il, cet écrin et cette lettre sont pour vous. On me les a remis à l'instant. — Qui donc? — Un valet en livrée qui m'a recommandé de remplacer la bague d'avant-hier soir par celle-ci.

En disant ces mots, il me tendit l'écrin. Je l'ouvris. Jugez de ma surprise! il renfermait le plus beau brillant qu'on pût voir. Un instant je fus éblouie de l'éclat des mille feux qui s'échappaient de sa riche prison de satin et de velours. Puis, jetant les yeux sur la lettre que je tenais sous ma main, j'en rompis précipitamment le cachet, espérant qu'elle me donnerait le mot de cette singulière énigme.

Voici à peu près ce qu'elle contenait :

« La bague que j'ai vue au doigt de mademoiselle de

Beauval n'était digne ni d'elle ni de vous. Acceptez celle-ci, madame, sans hésitations pour le présent, sans craintes pour l'avenir. Elle ne cache aucune pensée profane, aucun désir coupable. C'està l'artiste seule que cette bague est offerte. Celui qui la lui envoie restera toute sa vie le plus inconnu de ses admirateurs; il en prend ici l'engagement sur sa parole de bon et loyal gentilhomme. »

Je cherchai un nom au bas de ce billet; il n'était pas signé. J'aurais voulu refuser cette bague et ne pas la passer à mon doigt, car le généreux désintéressement de celui qui me l'envoyait m'était suspect, je l'avoue. Mais comment faire? la toile était levée... le public attendait... La nécessité m'ôta tout scrupule.

J'entrai en scène. Durant la représentation, mes yeux cherchèrent à deviner l'auteur de la lettre mystérieuse, mais inutilement. Le spectacle fini, je regagnai ma loge en proie à une rêverie inquiète. La première chose que remarqua ma femme de chambre fut ce diamant. Je lui racontai son étrange origine.

— Madame, me dit-elle, cette pierre doit être fausse. — Pourquoi? lui demandai-je. — Si elle était vraie, la valeur en serait énorme; elle est fausse, j'en suis sûre. — Tu crois? Eh bien! tant mieux. Les grands seigneurs qui font de pareils présents à une femme de théâtre sont pour la plupart des marchands qui réclament tôt ou tard le montant de leur facture, et je n'ai nulle envie d'acquitter celle-ci.

Tout en parlant de la sorte, je gardai soigneusement, et comme malgré moi, la lettre de mon *admirateur inconnu.*

Ma loge se remplit bientôt d'un brillant essaim de célébrités. J'interrogeai tous les visages sans aucun profit pour ma curiosité. Un secret instinct me dit alors que pas un des amis ou des courtisans qui m'entouraient ce soir-là ne pouvait délivrer mon cœur du doute qui l'oppressait. Je restai rêveuse, préoccupée au milieu de l'esprit qui bourdonnait autour de moi. L'heure du départ sonna; la foule d'oisifs et de causeurs se perdit et disparut dans les labyrinthes de l'immense Paris; moi-même je partis.

Lorsque je me trouvai seule avec ma femme de chambre :

— Je vais bien étonner madame, me dit-elle gaiement. — Saurais-tu le nom du chevalier vertueux qui a écrit le billet? m'écriai-je vivement. — Non, répondit-elle, mais je sais le prix du diamant, ce qui vaut mieux.

Je la regardai sévèrement.

— Tenez, madame, excusez-moi; je n'ai pas pu y tenir. Tandis que madame causait dans sa loge, j'ai été le montrer à H..., le fameux lapidaire du Palais-Royal. Oh! madame, le beau diamant! M. H... l'a estimé trente mille francs. C'est la plus belle eau qu'il ait vue de sa vie, m'a-t-il dit, et ces gens-là s'y connaissent.

Je fis un mouvement d'étonnement et grondai cette fille

de la démarche qu'elle avait faite sans mon aveu.

— Dame! reprit-elle avec un sérieux comique, dans le cas où l'on présenterait demain à madame la facture de cette bague, il faut bien qu'elle en sache le prix. Si l'on n'était point prévenu de ce que l'on doit, on ne serait jamais en mesure de payer ses dettes.

Je souris de sa repartie; elle s'en aperçut, et, me croyant désarmée, garda le silence.

Les jours, les mois, les années se passèrent sans que j'entendisse parler de mon inconnu; c'était ainsi que je le nommais. Son diamant restait enseveli dans mon coffre à bijoux. Je n'osais plus m'en parer; il me semblait que c'était un dépôt qu'on m'avait confié et que tôt ou tard on viendrait réclamer. Cependant, je ne trouvais jamais ce diamant sans une vive émotion. C'était pour moi comme un souvenir à la fois doux et irritant. Un jour, je dînais chez un des artistes de la Comédie-Française, lorsqu'un vieil ami de ma mère vint m'annoncer que tous mes diamants avaient été volés. Je courus à mon hôtel... J'y trouvai mes gens consternés et le désordre partout. La nouvelle n'était que trop vraie. Tout mon riche trésor courait les grandes routes, aux mains d'un escadron de *coupeurs de bourses*. C'était pour moi une perte considérable : ces honnêtes gens avaient fait leur métier en conscience, j'étais complétement dévalisée. Grâce à l'activité de la police, et à force d'argent, je découvris l'auteur du vol; il fut arrêté, jugé et condamné aux galères, comme vous le savez.

A l'heure qu'il est, mon habile coquin se croit un personnage célèbre. Il tire vanité de sa *position sociale.* Les curieux qui visitent le bagne l'honorent, il est vrai, d'une attention toute particulière. Le drôle le sent bien, et, les arrêtant d'un air superbe, leur dit :

— Là, là, ne courez pas si vite et regardez-moi un peu... j'en vaux bien la peine... Je suis très-connu, très-célèbre... J'ai occupé tout Paris. C'est moi qui ai volé les diamants de mademoiselle Mars. Vous savez bien, ces magnifiques diamants que vous avez tant admirés?

Où la vanité va-t-elle se nicher? Mon voleur se croit un héros.

Revenons à mes diamants. La justice me les restitua presque tous démontés et en fort mauvais état; mais, hélas! à mon grand regret, la bague mystérieuse se trouva au nombre des pierres qu'il me fut impossible de retrouver, et la singularité de l'aventure en faisait pour moi une véritable *pierre précieuse;* aussi fut-elle la plus regrettée. Bientôt le temps, qui calme et guérit les plus grandes blessures de l'âme, passa son aile sur cette impression et l'effaça. Il n'en fut plus question.

A quelques années de là, la baronne de B... m'invita à un grand bal costumé. Tout ce que Paris renfermait à cette époque de distingué, de spirituel et de célèbre devait s'y trouver réuni. Les préparatifs de cette fête avaient fait grand bruit et excitaient le désir des jolies femmes et des danseurs élégants. Le faubourg Saint-Germain en-

trait en lice avec la Chaussée-d'Antin et se disputait les lettres d'invitation. L'esprit, la noblesse, le talent, la gloire, la science, la beauté, la jeunesse et l'Institut, quel assemblage! direz-vous, y voulaient danser chacun avec leur masque!

Comment vous retracer ici le tableau de cette fête? Ce fut une nuit d'enchantements. Mosaïque vivante de tous les costumes, de tous les pays, de toutes les époques, de toutes les classes de la société! Peuple de masques n'obéissant qu'à un maître, le bal; ne reconnaissant qu'un roi, le plaisir!

Trois heures du matin sonnaient lorsque je songeai à me retirer. Au moment où je franchissais la porte d'un petit boudoir que le signal du bal avait rendu désert, une main se posa sur mon bras. Je tressaillis et regardai avec une sorte d'épouvante le hardi fantôme qui s'arrêta devant moi.

— Remettez-vous, ma chère enfant, et n'ouvrez pas ces grands yeux curieux.

Il n'y avait pas de quoi frémir, assurément, car ce hardi fantôme n'était qu'un élégant cavalier. Son masque me dérobait son visage; mais en dépit du soin qu'il prenait de se cacher, je vis bientôt, les femmes ont le coup d'œil rapide, que j'avais affaire à une taille svelte et à une main fine et blanche qui dénonçait un gentilhomme. Celui-ci portait le costume des grands seigneurs de la cour de Charles VII : une petite toque de velours bleu, surmontée d'une agrafe étincelante de pierreries et fière-

ment posée sur sa tête, laissait passer les boucles soyeuses de cheveux noirs et abondants. A ses mouvements empreints de noblesse et de vivacité, je devinai que cet homme devait être jeune encore.

Lui et moi nous gardâmes quelques instants le silence. J'attendais qu'il parlât.

— Avez-vous oublié la représentation de *Brueïs et Palaprat?* me demanda-t-il enfin d'une voix profondément émue. — Non, lui répondis-je étonnée; comment l'aurais-je oubliée! — Merci, merci mille fois, reprit-il en me serrant la main avec transport. C'est le souvenir du cœur, celui-là; je n'avais pas le droit de l'exiger; oh! c'est le meilleur, il ne s'efface jamais; *l'autre* a disparu. L'avez-vous regretté?

En prononçant cette phrase, il appuya sur le mot *l'autre* avec un accent qui pénétra jusqu'au fond de mon âme. Il était impossible de ne point le comprendre. — Oui, m'écriai-je, entraînée malgré moi; oui, je l'ai regretté, non à cause de sa valeur, qui était considérable, mais parce qu'il y avait en lui un mystère fait pour occuper et troubler une imagination de femme et d'artiste. — Et si vous le retrouviez, en éprouveriez-vous quelque joie? — Une bien grande, je vous le jure. — Surtout, poursuivit-il tristement, s'il vous était rendu avec son auréole romanesque? — Vous dites vrai, répondis-je, livrée à une émotion que je ne pouvais cacher.

Mon cœur battait violemment, j'oubliais le lieu où se

passait cette scène, ces lumières, ce bruit, cette fête étincelante... Je fus toute au passé, toute au souvenir, toute à celui que le hasard, après tant d'années écoulées, avait rapproché de moi. Ma main se trouvait dans la sienne, il la pressa avec une tendresse infinie; ses lèvres s'y posèrent ardemment, son baiser me brûla... Je renonce à analyser ce que j'éprouvai alors. Je sentais que j'avais mille questions à lui adresser... et elles s'arrêtaient en se glaçant sur mes lèvres... J'aurais voulu passer mon bras sous le sien; je n'osai. Il me regarda quelques secondes encore, comme en proie à un combat intérieur, et sans que j'eusse le courage de l'interroger et de le retenir; puis il sortit brusquement en me jetant ces mots, que je n'oublierai de ma vie :

— Un homme d'honneur doit immoler les désirs les plus impérieux de son cœur à sa parole. Je vous l'ai promis, madame, et quoiqu'il m'en coûte cruellement, je resterai le plus *inconnu de vos admirateurs*. Adieu... adieu pour toujours!

Je fus anéantie; je portai involontairement ma main à mes lèvres et je poussai un cri : j'avais au doigt le diamant de *Brueïs et Palaprat*. C'était bien lui. H... l'avait dit; il était le plus beau et le plus brillant qu'on pût voir. A défaut de mes yeux, mon cœur me le faisait reconnaître. Je parcourus les salons de la baronne de B... sans retrouver cet homme étrange : il avait quitté le bal.

Madame de B... passa près de moi. L'expression

troublée de mon visage parut l'étonner ; elle ne m'en demanda point la cause, et je n'osai ni lui adresser aucune question, ni lui parler de la rencontre que j'avais faite. Quel éclaircissement aurait-elle pu me donner? Il y avait douze cents personnes dans son hôtel cette nuit-là! Était-il possible qu'elle devinât le nom que je cherchais depuis si longtemps et qu'il était écrit là-haut, comme dit *Jacques le Fataliste*, que je ne saurais jamais.

Je rentrai chez moi aux prises avec une violente agitation. Depuis, j'attendis en vain le dénoûment de cette aventure.

— Comment ! lui dis-je après un moment de silence, vous ne revîtes jamais votre *inconnu?* — Jamais, reprit-elle avec tristesse ; et il est probable que je quitterai ce monde sans avoir appris son nom. — Quel dommage que les bagues ne parlent pas ! m'écriai-je. — Folle que vous êtes ! y pensez-vous? mais que deviendrions-nous, bon Dieu ! si *nos bijoux étaient indiscrets?*

II.

Je remerciai mademoiselle Mars de son récit, auquel j'avais pris le plus vif intérêt.

— Convenez, lui dis-je, que peu d'hommes eussent été

capables de remporter une pareille victoire sur leur passion, car, je n'en saurais douter, le héros de cette histoire vous a tendrement aimée. — Je le crois, reprit-elle avec une modestie coquette qui n'appartenait qu'à elle, et il me l'eût dit, comme tant d'autres, sans ce diamant qui était venu en quelque sorte se placer entre lui et moi. Sans doute mon cher inconnu était doué d'une de ces natures tendres et romanesques qui s'effarouchent d'un doute jeté, même comme une ombre légère, sur leur cœur et sur leurs sentiments. Il ne voulut pas me déclarer sa passion, de peur de me faire outrage en me laissant soupçonner qu'il croyait en avoir payé le retour, et il aima mieux me perdre que de m'offenser. Cette délicatesse, ce puritanisme, dont le souvenir me remplit encore aujourd'hui de la plus douce émotion, la jeunesse dorée et parfumée de ce temps-ci l'appellerait tout simplement une *sottise!*

Vous disiez vrai tout à l'heure, ma chère enfant, peu d'hommes ont cette hauteur d'âme d'immoler le plaisir au sentiment, ou de faire passer le devoir avant la vanité ou l'orgueil.

Les uns, ce sont les plus nombreux, ne croyant à rien, se font profanateurs; les autres, esclaves de l'opinion, étouffent le cœur sous l'égoïsme. J'ai connu un de ces hommes à l'âme de bronze; quand je cherche dans le passé, son nom se lève dans mon souvenir froid et triste comme un jour funèbre : il me rappelle une douloureuse

histoire de la vie intime. C'est tout un deuil pour mon cœur...

Vers l'année 18..,je me liai avec madame Duvernois: c'était une femme d'un caractère difficile, altier, bizarre, despotique; véritable exagération vivante, elle prenait la vie et les idées au rebours, et appelait énergie ce qui n'était en elle qu'un entêtement déraisonnable. Sa fortune venait du commerce : sans être très-riche, madame Duvernois l'était assez pour avoir dans le monde ce qu'on nomme vulgairement *une position honorable* et faire accepter ses ridicules et ses allures tant soit peu bourgeoises. Mais sa véritable richesse, la seule digne de l'envie de tous, c'était sa fille.

Marie était une délicieuse créature de seize ans, à l'époque où je la connus; sans être remarquablement belle, elle attirait tous les regards par un charme irrésistible. Figurez-vous une tête de madone pour la pureté des traits et la douceur de l'expression.

La première fois que je la vis, je ressentis pour cette suave enfant un sentiment de tendresse presque maternelle.

Le caractère aigre et emporté de madame Duvernois formait un dur contraste avec l'angélique douceur de sa fille.

Je plaignais cette pauvre Marie d'avoir une telle mère, et ne la regardais jamais sans tristesse. Madame Duvernois était veuve depuis de longues années; sa volonté

n'avait à redouter aucune volonté; aussi commandait-elle et dictait-elle ses lois en souveraine absolue.

Au nombre des personnes qui fréquentaient le salon de madame Duvernois, je remarquai un jeune homme dont les yeux s'arrêtaient souvent sur Marie avec une expression qui me fit bientôt deviner le secret de son cœur. L'amour parlait dans ses regards; je ne me trompais pas. M. Charles de Nérac était épris de Marie, et M. Charles de Nérac était bien fait pour plaire et être aimé.

Sa réputation d'homme à la mode, la distinction de ses manières, la beauté de son visage, le charme de sa conversation, son élégance et son esprit combattaient pour lui et triomphaient aisément.

D'une famille riche et honorable, M. de Nérac était de noblesse. Je demandai quelques détails sur son caractère et ses mœurs; on me répondit qu'il était très-bien venu des mères impatientes de marier leurs filles; on lui reconnaissait une fortune indépendante : quant au moral, sa réserve était vantée, sa bravoure éprouvée et proclamée. Il s'était toujours tenu à l'abri du scandale qu'il redoutait par-dessus tout, et on ne citait sur son compte aucune liaison compromettante pour son avenir d'homme à marier : « Il marche discrètement et *agréablement* dans la vie, » disait-on de lui. Mais au fond, vous le verrez plus tard, c'était un de ces caractères timorés qui ont toujours peur de l'éclat et sont prêts à tout sacrifier à cette interrogation qu'ils se font à eux-mêmes : « Que dira-t-on de moi? »

Ce que je savais en ce moment de M. de Nérac était fait, jusqu'à un certain point, pour me rassurer. Aussi ma tendresse pour Marie se mit-elle à suivre, avec une sorte de satisfaction, le développement de son amour pour ce jeune homme, amour deviné par moi seule, et dont le dénoûment me parut devoir aboutir au bonheur de tous deux.

Je me promis cependant d'interroger le cœur de Marie, la première fois que je me trouverais seule avec elle. Cette occasion se présenta bientôt; l'aimable enfant, avec cette candeur d'une âme qui n'a encore été effleurée ni par le doute ni par le mensonge, m'avoua qu'elle aimait M. de Nérac, qui, de son côté, ressentait pour elle un profond attachement.

Elle me parla avec mélancolie des chagrins que lui causait sa mère, et avec un sourire d'espérance des joies que lui donnait son amour. Chacune des émotions qu'elle laissait échapper devant moi était pure et douce comme son nom.

Elle resta ainsi une journée entière à me confier ses tristesses dans le présent et ses rêves de bonheur pour l'avenir. La tristesse de M. de Nérac était son unique bien, sa chère espérance; elle s'en parait avec orgueil. Enfin, avec l'ardeur d'une captive qui entrevoit la liberté, elle me pria de parler à sa mère et de hâter par un mariage le dénoûment de cette passion mutuelle.

Je la baisai au front, et le lui promis, puisque c'était

son vœu le plus ardent. Si vous aviez vu sa joie à cette promesse! Légère comme une gazelle, elle me sauta au cou, m'embrassa vingt fois et me quitta enfin toute rose de bonheur, en m'appelant sa mère... Hélas! je ne l'étais que par le cœur!

A peine Marie était-elle hors de chez moi, que l'autre mère, celle qui avait le droit et la force, entra d'un pas ferme et avec une sorte d'autorité. Sans même me donner le temps de lui offrir un fauteuil :

— Je viens, dit-elle, vous parler d'une affaire sérieuse qui intéresse le bonheur de ma fille.

Je ne doutai pas un seul instant qu'il ne fût question de M. de Nérac.

— Cela tombe à merveille, lui répondis-je enchantée. Moi-même je me disposais à aller vous trouver pour vous entretenir de Marie... Mais à tout seigneur tout honneur. Commencez, madame, je vous écoute.

— Marie a seize ans, reprit madame Duvernois. A seize ans, on n'est plus une enfant. Elle a de l'esprit, de l'intelligence, de la grâce; on la trouve jolie; eh bien! savez-vous à quoi je songe pour elle? Vous connaissez ma passion pour les arts?

Ces mots me firent sourire.

Madame Duvernois, comme tant d'honnêtes bourgeoises enrichies dans la *toile* ou dans la *cannelle*, affectait en effet des goûts singulièrement aristocratiques que la nature lui avait refusés, et un enthousiasme

étrange pour la poésie, la musique et la peinture, auxquelles la pauvre femme n'entendait rien. Elle en avait la vanité et n'en retirait que le ridicule.

C'était une espèce de *M. Jourdain* en jupons, qui voulait faire oublier que son père avait vendu du drap sous les piliers des halles.

Sans s'apercevoir de ce sourire peu charitable, je l'avoue, qui raillait les ridicules prétentions de son amour-propre, elle reprit avec un air de profonde satisfaction :

— Vous connaissez ma passion pour les arts? J'aurais voulu, pour tout au monde, m'y faire un nom comme le vôtre; mais puisque cette joie m'est refusée, je veux au moins la retrouver et en jouir dans une autre moi-même.

Je ne sais pourquoi, en entendant ces mots, je ressentis une vague inquiétude.

— Oui, continua madame Duvernois en s'approchant de moi avec plus de familiarité; oui, ma chère, nous aurons nos triomphes et nos couronnes. J'y ai bien réfléchi, c'est un projet arrêté, une affaire conclue; je fais de Marie une artiste; elle débutera à la Comédie-Française.

A cette étrange révélation, si brusquement faite, je fus atterrée.

— Y pensez-vous! m'écriai-je, y pensez-vous? Quoi! Marie au théâtre! Marie, votre fille unique! la pure et

douce Marie! quand vous êtes riche, quand vous avez une dot à donner à son innocence, quand vous pouvez en faire une honnête femme en la mariant à un honnête homme! Un pareil projet a-t-il pu vous venir à l'esprit? Comment, vous sa mère, vous sa seule protectrice en ce monde, vous lui raviriez le bonheur certain pour courir après la renommée douteuse? Vous la précipiteriez dans les orages et les aventures de la vie de théâtre! Vous l'enlèveriez aux joies intimes de la vie régulière et honorée! Non, en vérité, non, madame, non, vous ne le ferez point. Vous ne sacrifierez pas votre fille.

J'appuyai sur ces derniers mots avec une vivacité extrême.

— Sacrifier ma fille! répliqua aigrement madame Duvernois; la sacrifier! quand j'attire sur elle les couronnes et le succès! quand je veux la rendre illustre! quand j'ouvre à sa jeunesse une carrière où elle brillera applaudie, enviée, admirée! — Eh! mon Dieu, vous ne voyez que la victoire et le triomphe. Et la défaite et la honte, vous n'y songez pas? Plus le sommet est élevé, glorieux, difficile à atteindre, plus la chute est douloureuse et l'abîme profond.

Si Marie échoue, et qui vous dit qu'elle n'échouera pas, que deviendra-t-elle? Vous-même, que deviendrez-vous? Le monde est sans pitié; il ne plaint pas, il raille qui trébuche et qui tombe; cette société à qui vous méditez d'enlever Marie, jeune, pure, heureuse, souriante,

aimée des plus insensibles, respectée des plus incrédules, que dira-t-elle lorsque vous lui rendrez, au lieu de cet ange, une comédienne critiquée, sifflée, bafouée? Quel homme voudra lui donner un nom honoré pour y cacher la disgrâce du sien?

— Est-ce vous, madame, qui me parlez ainsi? s'écria madame Duvernois en marquant un étonnement qui n'ôtait rien à la ténacité de son idée et de sa résolution, vous si justement applaudie, vous l'idole du public... — Moi, moi... c'est autre chose : fille de comédiens, née sur la scène, pour ainsi dire, sans fortune, sans place dans le monde, le théâtre était mon berceau, ma terre natale, mon univers. Être artiste, être comédienne, c'était rester sous mon ciel et ne point quitter ma patrie. Vivre par l'art ou mourir par lui! je n'avais pas d'autre alternative. Et puis, j'aimais le théâtre avec passion. J'ai réussi, c'est vrai; mais croyez-moi, si vous saviez au prix de quelles luttes, et souvent de quelles douleurs secrètes et poignantes! Mais Marie réussira-t-elle? je vous le répète encore. Est-ce votre fantaisie ou sa vocation qui la pousse à la poursuite de cette *toison d'or* où tant de naufragés périssent pour quelques-uns qui arrivent à la conquête? Peut-être ne lui avez-vous jamais demandé s'il lui plaisait de se hasarder sur cette mer pleine d'écueils.

— Marie est accoutumée à m'obéir, dit madame Duvernois du ton d'un tyran habitué à voir son esclave s'agenouiller et courber la tête; eh! qui vous a dit que dans

cette occasion elle ne se soumettrait pas à ma volonté avec plaisir? — Qui me l'a dit? elle-même, répliquai-je impétueusement; tout à l'heure, la pauvre enfant me confiait avec naïveté le secret de son cœur. — Qu'est-ce donc? demanda brusquement madame Duvernois. — Oui, elle me parlait de son amour pour M. Charles de Nérac; cet amour, vous le connaissez aussi bien que moi : il est chaste, il est pur, il est partagé; madame, au nom de votre fille, je viens vous demander de l'unir à celui qu'elle aime et dont elle est aimée. Croyez à l'effusion de ma tendresse pour Marie et pour vous. Renoncez à ce fatal projet... N'écoutez que votre cœur... Que M. de Nérac devienne votre gendre; et puisque vous aimez tant le théâtre, faites appeler un notaire, et que tout cela finisse par un mariage, comme toutes les comédies.

J'avais parlé à un marbre. Madame Duvernois était debout, immobile et froide; et, me regardant d'un air de dignité offensée, elle me dit d'un ton glacé :

— Je vous remercie de vos conseils, madame; ils sont très-éloquents, mais ils ne changent rien à ma résolution : elle est inébranlable; toute ma vie j'ai décidé et exécuté avec énergie. Marie entrera au théâtre, et peut-être un jour, en voyant ses succès, changerez-vous d'avis et serez-vous plus indulgente pour un art qui vous a donné la fortune et la gloire.

En prononçant cette phrase d'un ton emphatique, elle se retira le sourire de l'ironie sur les lèvres. J'avais la

mort dans l'âme. J'écrivis aussitôt à Marie ; elle savait tout... Le désespoir de sa réponse m'épouvanta. Je fis mettre les chevaux à ma voiture, et je courus chez cette mère inflexible pour faire auprès d'elle une dernière tentative contre son obstination.

Je lui peignis la douleur, les larmes de sa fille. La pauvre enfant vint elle-même se jeter à ses genoux et supplier... Tout fut inutile.

Je ne vis plus madame Duvernois; cette scène avait rendu toutes relations entre nous complétement impossibles.

Un an s'écoula, pendant lequel je sus que Marie avait redoublé de supplications et de sanglots. Hélas! ce n'était pas à la tendresse d'une mère qu'elle avait affaire, mais aux sottes prétentions d'une femme ignorante et vaine : la mère eût cédé; l'ignorance et la vanité furent impitoyables.

Un matin, je reçus une lettre de Marie; elle ne renfermait que ces mots :

« Je débute ce soir, vous serez là, n'est-ce pas? »

Je crus voir la trace d'une larme empreinte sur ces lignes écrites évidemment d'une main tremblante; les caractères incertains trahissaient l'émotion la plus vive.

Je compris que l'heure du péril était venue, et je tressaillis comme à l'approche d'une catastrophe qui doit amener la ruine d'une famille entière.

Vous ne sauriez croire l'inquiétude que je ressentais

pour cette douce Marie; toute ma tendresse s'était réveillée dans mon cœur.

Que vous dirai-je? Je me rendis au Théâtre-Français et me cachai dans les profondeurs d'une baignoire pour mieux dissimuler mon trouble et mon anxiété.

Mademoiselle Duvernois ne débutait pas sous son nom.

La toile se leva. Quand Marie parut, j'éprouvai un sentiment de vague terreur : la force de mon affection triompha cependant de ma faiblesse.

Marie s'avança sur la scène; j'hésitai avant de la reconnaître : c'était presque une autre Marie; sous le rouge, on sentait son agitation et sa pâleur. A peine osait-elle marcher; son regard morne et éteint avait perdu son charme indicible; et sa voix, si douce à entendre, expirait sur sa lèvre tremblante. Je vis que tout était perdu. Et, en effet, Marie, ma chère Marie n'évita une chute honteuse qu'en s'abritant sous son extrême jeunesse.

Le spectacle fini, j'aurais voulu retourner directement chez moi et fuir jusqu'au souvenir de cette soirée; mais ne pas embrasser la pauvre fille, c'était lui causer un nouveau chagrin. J'entrai dans l'intérieur du théâtre, et j'allai voir Marie dans sa loge.

Elle était entourée de sots ou de railleurs qui la complimentaient. Les derniers surtout outraient la louange jusqu'à l'hyperbole.

Madame Duvernois parlait avec emphase du succès de sa fille et de son brillant avenir. L'entêtement de cette

femme était arrivé à la folie. Après l'avoir saluée très-froidement, je m'approchai de Marie, et l'embrassant, je voulus lui donner quelques conseils. Deux larmes ruisselèrent sur ses joues décolorées. Le sacrifice achevé, la victime pleurait. Mon cœur était brisé.

Je cherchai M. de Nérac; il n'était pas là. Étonnée de son absence, je dis très-bas son nom à l'oreille de mademoiselle Duvernois; elle me répondit tristement que depuis quelques jours il n'avait point paru. En me parlant de Charles de Nérac, l'inquiétude et le regret se trahissaient si douloureusement dans ses yeux et dans sa voix, qu'ils passèrent tout entiers dans mon cœur. Je sortis, n'étant plus maîtresse de mon émotion, que je voulais cacher aux indifférents et aux curieux qui nous entouraient.

Les débuts de mademoiselle Duvernois continuèrent, mais sans la relever de sa première disgrâce. Hélas! je ne croyais pas avoir si fatalement prédit. Un soir, elle subit l'outrage d'un sifflet.

Tous ces deuils de l'amour-propre, Marie les étouffait sous ses larmes... Sa mère seule appelait cabale la justice brutale du parterre.

Mademoiselle Duvernois vint me trouver; je lui donnai quelques leçons et cherchai à l'instruire et à la corriger de ses défauts, tout en relevant son courage. Vains efforts!... La spirituelle et charmante fille, si bien douée pour réussir et plaire dans le monde, n'entendait rien à l'art dramatique : elle était complétement dépourvue des qualités nécessaires au théâtre.

Cependant, M. de Nérac continuait à venir chez madame Duvernois et semblait plus passionné que jamais, quoiqu'il évitât avec soin de se trouver seul avec la mère de Marie. Peut-être redoutait-il une explication sur ses sentiments... peut-être rougissait-il d'avance du rôle qu'il se préparait à jouer... peut-être sa conscience le condamnait-elle déjà.

Il voyait souvent mademoiselle Duvernois en l'absence de sa mère; une femme de chambre, vraie soubrette de comédie, favorisait ces dangereuses entrevues; grâce à la conscience facile de Lisette, nos amants passaient de longues heures en tête à tête.

Le malheur avait éveillé dans l'âme de Marie un besoin de tendresse et d'effusion. La fréquentation du théâtre devait être fatale à son imagination romanesque. Et c'est ainsi que cet amour, si pur d'abord et si ingénu, s'exalta jusqu'à la passion.

Je prévins mademoiselle Duvernois du danger qu'elle courait. Elle me répondit :

— Il y a des femmes qui font consister la vie dans la fortune, dans la coquetterie ou la célébrité. Les joies qu'elles désirent ne sont pas celles que je demande. Moi, je n'existerai, je ne serai heureuse ou malheureuse que par une seule cause. Toutes les forces de mon être sont rassemblées dans mon amour pour M. de Nérac. C'est par là que je dois vivre ou mourir. Si je cessais d'être aimée, je ne m'en plaindrais pas; il n'y aurait ni un mot

amer sur mes lèvres, ni un désir de vengeance dans mon cœur. Les plaintes, les reproches, les menaces ne font pas revivre l'amour... Non ! encore une fois, je ne me plaindrais pas, mais j'en mourrais !... C'est bien vrai, ce que je vous dis là, ajouta-t-elle avec un accent de conviction qui m'inquiéta.

Je compris, par les progrès que M. de Nérac avait faits dans l'âme de Marie, que le jour où son caprice le voudrait, il serait maître de la destinée et de l'honneur de cette pauvre fille.

Le péril était prochain et menaçant ; il ne me restait qu'un espoir pour le détourner; cet espoir, bien fragile, je le plaçai tout entier sur la délicatesse de cet homme.

Il y avait deux mois à peine que mademoiselle Duvernois avait fait son premier début.

Je m'étais couchée tard et commençais à m'endormir, lorsque j'entendis un bruit inaccoutumé. Au même instant la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement. Je vis entrer une femme avec tous les signes d'une violente indignation. C'était madame Duvernois; elle se précipita vers moi; son visage était pâle. Cette pâleur m'effraya.

— Marie! Marie!... s'écria-t-elle... Elle ne put achever...

Je devinai qu'un malheur était arrivé.

— Au nom du ciel! lui dis-je, parlez; qu'avez-vous? Que venez-vous m'annoncer? —Marie! Marie! perdue!... perdue!...

Je n'entendis d'abord que ces paroles étouffées dans ses sanglots. Je m'efforçai de la calmer et n'y parvins qu'avec peine.

Reprenant peu à peu ses esprits, cette mère, que j'avais vue si dure, si inflexible, versa d'abondantes larmes, et trouva de la sensibilité et de l'élan dans son cœur : l'infortune l'avait attendrie... Alors elle me raconta le malheur que je pressentais.

Marie, entraînée par la passion, avait succombé. Longtemps son honnêteté et sa candeur l'avaient défendue contre le danger de ses rencontres secrètes avec M. de Nérac ; mais enfin elle en était revenue déshonorée.

Voilà ce que m'apprit sa mère.

— Mon Dieu! lui dis-je, si cela est vrai, c'est affreux... — Hélas! je voudrais en douter comme vous, reprit-elle d'un ton déchirant; j'avais des soupçons... Ce soir, j'ai interrogé Marie... Je l'ai pressée, menacée, et j'ai arraché le plus complet aveu à son désespoir... Oh! vous voyez bien que je suis la plus malheureuse des mères! — Vous souffrez, lui répondis-je avec douceur; je vous plains, car votre malheur vient de vous-même. Aussitôt je regrettai ce reproche qui s'était échappé malgré moi; et, m'approchant d'elle, je serrai ses mains dans les miennes.

Il faut que je voie M. de Nérac, il le faut. Je vais lui écrire, et demain matin il sera ici.

— Qu'espérez-vous? — Au nom de l'honneur, je lui demanderai qu'il épouse Marie. — Il ne viendra pas. — Il viendra, je vous en réponds; laissez-moi faire : demain matin il sera ici, vous dis-je, à cette place où vous êtes.

Je donnai encore quelques consolations à madame Duvernois, qui me quitta emportant un peu d'espoir.

J'écrivis sur-le-champ à M. de Nérac.

Le sommeil m'avait fuie, et je passai la nuit dans la plus vive attente.

Le lendemain, de bonne heure, l'amant de Marie était devant moi.

Je m'attendais à le voir ému et embarrassé; il était aussi calme que si sa conscience n'eût eu aucun reproche à se faire.

Ce sang-froid me parut d'un mauvais augure.

— Monsieur, lui dis-je, vous avez commis une faute, une grande faute qu'une prompte réparation peut seule absoudre. Je sais ce qui s'est passé entre vous et mademoiselle Duvernois.

Que comptez-vous faire?

— Mais ce que j'ai fait jusqu'ici : l'aimer.

Ces mots furent prononcés d'un ton glacial.

— Et croyez-vous, monsieur, que ce soit là tout ce que vous lui devez? — Je le crois. — Est-ce vous qui me dites cela? m'écriai-je; vous dont on m'a parlé comme d'un honnête homme!

M. de Nérac garda le silence.

— Quoi! vous avez rencontré une jeune fille innocente, une âme candide; son cœur inexpérimenté, se confiant tout entier à votre honneur, s'est mis à vous aimer sans crainte et sans soupçon, et vous l'avez entraînée, égarée, séduite! Et maintenant que le mépris des uns et le blâme des autres sont là qui l'attendent, vous venez me dire froidement : Je continuerai à l'aimer! c'est-à-dire : Je la livrerai aux railleries et à la honte... je continuerai à l'accompagner dans cette route de la séduction que j'ai ouverte devant elle, sauf à l'abandonner quand je serai las.

Non, monsieur; non, vous ne ferez pas cette mauvaise action, car tôt ou tard elle vous rendrait méprisable à vos propres yeux... Vous donnerez à Marie la réparation dont elle est digne. Votre conscience vous l'ordonne... Cette réparation, monsieur, vous la lui devez.

— Et quelle est-elle, s'il vous plaît? — Monsieur, vous épouserez mademoiselle Duvernois.

M. de Nérac me regarda, sembla réfléchir, et me répondit :

— Et le monde, madame, le comptez-vous pour rien? — Le monde, monsieur, puisque vous en parlez, vous défend-il de racheter une faute?... j'allais dire un crime. Croyez-moi, donnez un nom, le vôtre, à cette pauvre Marie dont vous connaissez le cœur et la touchante abnégation, et ce monde sera pour vous. — Oui et non, murmura-t-il.

En ce moment, il parut hésiter encore. J'entrevis cependant qu'il prévoyait une attaque, et, en effet, s'armant de la flatterie pour se faire un allié de mon amour-propre, il ajouta :

— Ce que je vais vous dire, madame, ne peut vous offenser; par la perfection et l'éclat de votre talent, par l'admiration universelle, vous vous êtes placée si haut, que les préjugés ne sauraient vous atteindre. Vous êtes reine dans l'empire de l'art, et toute reine n'a que des adorations et des hommages. Avec vous, pour vous, par vous, madame, tout est possible.

(Ma modestie est un peu confuse de vous avoir répété ces fades éloges, ma chère enfant, mais ils étaient en quelque sorte nécessaires à la vérité de mon récit.) Je continue :

Après ce pompeux préambule, auquel je ne m'attendais pas, et qu'il accompagna d'un sourire charmant, M. de Nérac me prit la main de l'air courtois d'un homme du monde, et, y déposant galamment un baiser, il poursuivit :

— Si mademoiselle Duvernois était encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a quelques mois; si elle n'avait pas franchi l'espace périlleux que l'opinion a placé entre le théâtre et la société comme une ligne de démarcation... oui, certes, il serait de mon devoir de réparer ma faute... comme vous l'appelez; car alors, madame, il y aurait faute, en effet. Mais le monde dans lequel est entrée

Marie est loin de juger ces aventures d'amour avec la même sévérité que vous; une femme n'y est pas déshonorée pour avoir un peu trop aimé, n'est-il pas vrai, madame?

Un sourire ironique passa sur la lèvre de M. de Nérac.

—Et si *Angélique* épouse *Clitandre,* ce n'est, comme vous l'avez déjà dit, que dans la comédie. Malheureusement, je ne la joue pas, madame, et mon monde à moi, celui avec les exigences duquel je dois vivre, ne s'accommoderait guère de me voir terminer la pièce par ce dénoûment. Restons donc chacun dans notre monde et dans notre rôle...

Cette froide impertinence et cette cruelle raillerie me firent monter le rouge au visage.

— Et c'est à cet abominable préjugé, interrompis-je indignée, que vous sacrifierez l'existence d'une jeune fille, son honneur, sa réputation, son bonheur sur la terre, son pardon peut-être dans le ciel? A force de prières, de serments, de paroles enflammées, vous lui avez ravi sa couronne d'innocence, et vous la remplacerez, cette chaste et riante couronne, par les regrets, la honte et le désespoir...

M. de Nérac m'arrêta.

— Vous exagérez les choses, madame, vous dénaturez la situation. Mademoiselle Duvernois est jeune, jolie; le théâtre lui donnera des distractions, des joies, des ivresses qui vaudront mieux qu'un mariage correct et

froid comme un thème de rhétoricien; croyez-m'en, il viendra un jour où elle ne regrettera rien.— Oh! taisez-vous! taisez-vous! m'écriai-je en l'interrompant brusquement... Je vous haïrais si vous me parliez plus longtemps ainsi. Le préjugé! le monde! grands mots dont vous affublez votre indifférence! déclamation derrière laquelle s'abrite votre égoïsme! Quoi que vous fassiez, monsieur, par le tribunal du cœur, vous serez condamné. — Par le tribunal de l'opinion, madame, je serai absous. — Vous n'aimez donc pas Marie? demandai-je à M. de Nérac. — Vous vous trompez, madame, si vous doutez de mon amour pour mademoiselle Duvernois; je l'aime.

Il y avait dans ces mots comme un accent de sincérité qui me rendit une secrète espérance.

— Tout n'est pas perdu, pensai-je, puisqu'il l'aime; et, m'adressant à M. de Nérac, j'ajoutai :

— Et appuyé sur votre amour pour Marie, fort de son honnêteté, vous n'osez pas vous armer contre cette fausse apparence qui vous pousse à commettre un crime (j'insiste sur le mot), sous prétexte que *votre monde* l'exige! Ah! monsieur, ayez ce courage, et, par un noble combat, remportez cette victoire sur vous-même.

Il parut réfléchir.

Je le crus ébranlé; mon espérance touchait presque à la joie.

— Si j'étais seul, reprit-il, si ces idées n'étaient que les miennes, oui, j'en triompherais, je vous l'atteste, et je

ferais, sans hésiter, ce que vous me demandez; mais c'est une guerre de principes, une révolution dans l'ordre établi qu'il vous faut, et vous voulez en faire l'œuvre d'un seul homme? Ce que des siècles ont consacré, vous me croyez la puissance de le détruire? Quel géant suis-je donc à vos yeux, madame, pour que vous me conseilliez de m'attaquer à la société tout entière et de la renverser?

Il exagérait ainsi le danger de l'entreprise et la force du préjugé pour me faire reculer et s'absoudre; puis, s'apercevant qu'il ne m'avait pas convaincue, il feignit un attendrissement et une sensibilité hypocrites, et me regardant avec affectation :

— Oui, continua-t-il, j'aime mademoiselle Duvernois; je fais plus, je l'estime. Elle est, à mes yeux, aussi chaste aujourd'hui qu'il y a quelques mois; mais je vous le répète, madame, à vous qui défendez sa cause avec tant d'éloquence, le monde ne sera pas de cet avis. Elle est comédienne, et je ne puis l'épouser! — Écoutez-moi, lui dis-je, madame Duvernois est riche. — Je le sais, madame. — Eh bien! quelle que soit la dot qu'elle donne à sa fille, je m'engage à la doubler...

Monsieur de Nérac tressaillit; son visage se couvrit d'une vive rougeur, et il me posa fièrement cette question :

— Est-ce un marché que vous allez me proposer, madame?

Je compris que je venais de le blesser; aussi me hâtai-je de lui répondre :

— Non, monsieur, non; il ne s'agit point d'un marché. Loin de moi une pareille idée. Mais votre fortune agrandie par celle que vous apporterait mademoiselle Duvernois, votre indépendance mieux établie encore, qui vous empêcherait alors de quitter la France pour toujours, cette France où nul intérêt ne vous arrête?... qui vous empêcherait d'emmener Marie, votre femme, loin de ce monde qui vous fait peur?

Je faisais de la poésie pour un homme qui n'avait rien de poétique et ne vivait que pour la réalité.

— On n'échappe pas à l'opinion par la distance, me dit-il; vous partez, elle vous suit. Comme l'ennui, elle galope après vous; comme le remords, elle s'attache à votre conscience et la torture! — Ainsi, lui demandai-je, votre résolution est inébranlable? — Oui, madame; car elle est fondée sur des principes que mon cœur déplore, mais que ma raison m'ordonne de respecter.

Sans me laisser le temps de lui parler davantage, M. de Nérac me fit un salut respectueux et sortit.

Cette entrevue m'avait-elle causé plus d'étonnement que d'indignation? Je ne saurais le dire. Mais, du moins, elle venait de me révéler le véritable caractère de cet homme. Comme tant d'autres, l'enveloppe en était trompeuse. Sous des grâces élégantes se cachait la personnalité la plus sèche et la plus inflexible. Je me pris à le mépriser et à le haïr comme s'il eût été le plus cruel de mes ennemis.

La situation que je m'étais faite vis-à-vis de madame Duvernois devenait des plus embarrassantes dès que M. de Nérac refusait d'épouser Marie; mais il fallait l'accepter jusqu'au bout.

Il eût été cruel d'ôter toute illusion à Marie en lui montrant à nu la pusillanimité et l'affreux égoïsme de l'homme auquel elle s'était abandonnée sans réserve; je pris donc le sage parti de rejeter le refus de M. de Nérac sur l'orgueil de sa famille.

J'écrivis à madame Duvernois le triste résultat de ma démarche, en la priant, au nom du repos de sa fille, de ne point lui lire ma lettre.

Je savais que la pauvre enfant ne demanderait, n'exigerait jamais la réparation qui lui était si légitimement due. Je devais, du moins, lui laisser toujours ignorer avec quelle cruauté M. de Nérac l'avait immolée à cette idole qu'on appelle *la société,* et qui souvent, comme les divinités des peuples barbares, dévore des victimes humaines.

Mieux que moi encore, M. de Nérac connaissait la noble générosité de cette âme excellente. Aussi n'avait-il pas craint de se démasquer à mes yeux, certain que la victime ne ferait pas entendre une seule plainte.

Le lendemain, le valet de chambre de madame Duvernois, vieux et dévoué serviteur de la maison, vint me conjurer de passer chez sa maîtresse.

— Mademoiselle Marie est bien malade, me dit cet

homme... Elle demande madame avec instance.

Je ne doutai pas un seul instant que madame Duvernois n'eût follement révélé à sa fille le terrible secret de mon entrevue avec M. de Nérac, et je frémis à l'idée seule du malheur qu'elle avait causé.

Arrivée chez Marie, mon premier mouvement fut de courir à sa chambre; je la trouvai au lit, et vis, sur-le-champ, qu'elle était dangereusement atteinte : son visage, marbré par la fièvre, était méconnaissable; je m'approchai de cet ange martyr; elle me regarda avec une expression de tendresse inexprimable, et me tendit les bras come une naufragée.

Je posai mes lèvres sur son front, et les retirai brûlantes.

— Vous souffrez donc bien, mon enfant? lui demandai-je.

Ses larmes inondèrent son visage; c'était la rosée de son âme : mon cœur la recueillit.

— Oh! oui, je souffre, me dit-elle.

Je voulus l'interroger; mais la violence de la fièvre, jointe à sa grande faiblesse, l'empêcha de me répondre. Je compris seulement qu'elle avait lu ma lettre. Hélas! l'épreuve était trop forte pour ce jeune cœur.

Je reprochai vivement à madame Duvernois l'imprudence qu'elle avait commise en apprenant à sa fille toute l'étendue de son infortune. Mais que voulez-vous? il était dit que l'imprévoyance de cette femme irait jusqu'au bout!

Mes observations ne servirent qu'à l'exciter à de nouvelles récriminations, à de nouvelles violences. Elle s'emporta jusqu'à mêler à ses paroles des traits blessants pour moi; ils s'émoussèrent sur ma douleur.

Je restai seule auprès de Marie.

Le médecin me dit que la fièvre cérébrale s'était déclarée depuis trente-six heures avec une impétuosité qui lui laissait peu d'espoir. Cette triste nouvelle me jeta dans la consternation.

Je résolus de ne point quitter la malade.

A minuit, le délire s'empara d'elle. Ce fut quelque chose d'effrayant. Cette jeune, pure et candide Marie, qui avait commencé la vie en rêvant d'amour, la finissait, à dix-sept ans, dans les sombres accès du désespoir et de la folie.

Quelquefois, dans cette nuit lugubre de la raison éclipsée, une lueur d'espérance et de vie semblait briller devant son imagination; je l'aidais à la ressaisir. Alors elle me souriait, elle me nommait tendrement; puis soudain, jetant un cri et retombant dans ses ténèbres, elle me repoussait brusquement et me prenait pour sa mère.

Vers le milieu de la nuit, la crise augmenta; je la crus morte.

Tout à coup elle se dressa devant moi comme un doux fantôme, sauta à bas de son lit, et se précipita à mes pieds en me criant d'une voix déchirante :

— Je veux le voir, amenez-le-moi; je veux mourir

sur son cœur. Qu'il ait, lui, le dernier souffle de mon âme.

Je pris Marie dans mes bras, je lui donnai les noms les plus tendres, et cherchai à calmer le désordre de son imagination; mais en vain ; alors elle n'eut plus qu'un nom sur les lèvres : ce fut celui de M. de Nérac.

On eût dit que, pour prier, elle égrenait un long chapelet dont chaque grain portait ce nom béni par elle et maudit par moi.

Il n'y avait pas à en douter, Marie se mourait, et son dernier désir était de voir, avant de rendre son âme à Dieu, l'homme qu'elle aimait. Ce désir était sacré comme un vœu de la tombe.

J'envoyai chercher M. de Nérac. Madame Duvernois était retirée; j'avais obtenu d'elle qu'elle n'assisterait pas à cette dernière entrevue.

Enfin cet homme arriva. Sans lui dire un mot, je lui montrai la morte vivante qui l'attendait pour expirer... Marie le reconnut; elle poussa un cri déchirant, et resta quelques instants dans une effrayante immobilité. Je compris que la mort n'était pas loin.

Le spectacle de la jeunesse et de la beauté près de s'éteindre trouble les plus insensibles et donne des remords aux plus endurcis. M. de Nérac avait aimé mademoiselle Duvernois, il l'aimait encore. En la voyant pâle comme un linceul, lui souriant du sourire de l'éternité, il sembla d'abord frappé comme de la foudre et tomba au

pied du lit d'agonie. Cependant je le regardai attentivement et remarquai dans son attitude et sur ses traits l'expression de la douleur; mais, la première émotion passée, il redevint lui-même, et peu à peu son désespoir se régla sur son caractère contenu, méthodique, exact, régulier. Ce n'était pas là le cri d'une âme éplorée qui se repent et s'adresse au pardon de Dieu.

Nous restâmes ainsi plongés tous deux dans cette contemplation de la mort, et un silence funèbre nous enveloppa.

Tout à coup M. de Nérac tressaillit; il avait senti la main de Marie qui s'était posée sur la sienne et l'attirait à elle.

Tout un monde d'espérances et de joies s'agita dans mon cœur lorsque je vis passer sur le chaste visage de la mourante un éclair de bonheur qui semblait le réveil de la raison et de la vie... Ses traits reprirent leur sérénité; ses yeux, éteints par la souffrance, leur flamme et leur éclat. Je crus à un miracle. Hélas! c'était comme la douce fleur de la jeunesse, qui, avant de s'effeuiller, exhalait son dernier parfum.

— Charles, murmura la jeune fille, j'aurais voulu consacrer à vous aimer les années d'une longue existence. Vous le savez, mon amour ne vous avait demandé que votre amour. Tout ce que l'on a fait, on l'a fait sans mon aveu.

Elle me regarda.

— Le zèle de l'amitié ne comprend pas, lui, l'absolu désintéressement de la passion.

C'était un reproche qu'elle m'adressait; elle le sentit, et, pour l'atténuer, elle m'envoya son plus angélique sourire.

— Charles, reprit-elle d'une voix éteinte; mon âme s'était donnée à vous sans conditions, sans calculs, sans combat; elle avait pris la vôtre pour sœur et pour compagne, et voici qu'elle vous abandonne en chemin. Ne m'en veuillez pas. Dieu la réclame, cette âme; elle ne pouvait vous quitter que pour lui. C'est un maître qui n'attend pas. Adieu... Charles... adieu... — Marie! m'écriai-je effrayée de sa pâleur, vous ne pouvez pas mourir... vous ne mourrez pas... Marie, au nom du ciel, regardez-moi... parlez-moi.

Et je la couvrais de mes larmes.

Pour toute réponse elle posa ses lèvres sur celles de son amant. Cette tendre union qui, à l'heure de la mort, n'avait plus rien de profane, répandit sur son front un rayonnement de joie céleste. Ce fut le plus éloquent, le plus passionné, le plus chaste des adieux...

Quand la tête de mademoiselle Duvernois retomba sur son lit, un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine... c'était le premier baiser qu'elle donnait à la mort. Marie n'existait plus...

Pauvre enfant! son dernier sourire, ses dernières paroles d'amour et de pardon avaient été pour celui qui

l'avait sacrifiée si jeune, si charmante, si candide et si sincère, à la tyrannie de l'opinion. Il avait tué cet ange pour ce qu'il appelait froidement *une convenance;* et la généreuse victime, en expirant, avait baisé la main de son bourreau! Maintenant tout était consommé! M. de Nérac pouvait, d'un pas léger et le front épanoui, rentrer dans ce monde auquel il avait obéi en esclave, porter une rose à sa boutonnière, s'étendre d'un air superbe dans sa loge, aux Bouffes ou à l'Opéra, et se mêler avec grâce et avec succès à tous les plaisirs, à toutes les fêtes, à tous les amours, sans que personne reculât à son approche en disant : « Il y a une tombe entre vous et votre sourire! »

Pauvre filles de l'art! pauvres martyrs! la société vous prend naïves et pures, et quand elle vous a déshonorées, elle vous repousse et ne vous laisse, comme M. de Nérac à ma chère Marie, que cette alternative de la mort ou du désordre! Hélas! toutes ne meurent pas! Il en est qui tombent dans les bras du vice, ce sinistre fiancé, et comme il a la voix douce, les dehors séduisants, comme il s'appelle *Don Juan* ou *Lovelace,* comme il parle d'amour, de richesses, de plaisirs et de fêtes... comme il est fils de l'Enfer, ses baisers ont éveillé l'ardeur des sens, troublé la raison, et, pareilles à la bacchante antique, après un faible combat, rouges de désirs, palpitantes de volupté, elles s'abandonnent, sans réserve, aux impudiques caresses de leur cynique amant, et s'enivrent

à ce délire de la passion qui les perd et souvent les tue sans leur laisser la couronne...

Ici, la conteuse s'arrêta tout émue... puis elle reprit :

— Pauvre Marie! seule je t'ai aimée, seule je te pleure! seule je me souviens de toi aujourd'hui!

Elle se tut de nouveau; je m'approchai d'elle : ses yeux étaient humides de larmes.

— Quoique votre récit m'ait vivement touchée, lui dis-je, je regrette d'avoir éveillé en vous de douloureux souvenirs.

L'âme humaine est un clavier où résonnent toutes les émotions; mais la joie n'y rend qu'un son rapide, sans écho et bientôt oublié... tandis que la douleur y laisse sa vibration profonde et éternelle!

— Oui, vous avez raison, me répondit-elle avec un soupir. — Mais cet homme, me hasardai-je à lui demander, qu'est-il devenu? — Lui! lui! reprit-elle comme réveillée en sursaut et étonnée de ma question. Vous me demandez ce qu'il est devenu? Eh! mon Dieu, il est un des *aimables et des heureux* de ce monde! Peu de temps après la mort de mademoiselle Duvernois, M. de Nérac s'est marié très-richement. C'est un mariage d'amour, assure-t-on. L'argent ne lui a rien ôté de son mérite. M. Charles de Nérac a une femme jeune et belle, des enfants beaux et riants, un grand train de maison et de magnifiques équipages. L'opinion, à laquelle il a sacrifié la vie et l'honneur de Marie, le salue et lui sourit quand

il passe. Il ne lui manque rien, il n'a rien à désirer. — Mais c'est à douter de la justice de Dieu! m'écriai-je. — Non, mon enfant, c'est à douter de la justice des hommes! — Quoi! M. de Nérac n'a pas été puni de son égoïsme coupable? — Pardon, j'oubliais, ajouta mademoiselle Mars avec une expression d'amère ironie; il éprouve, en effet, une peine... cruelle, et, comme il le dit lui-même, c'est la seule plaie de son existence, mais elle est affreuse... — Qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? demandai-je vivement en laissant échapper malgré moi un mouvement de satisfaction à la pensée que Marie avait été vengée. — M. Charles de Nérac monte sa garde tous les mois. . . . .

III.

Après m'avoir raconté le malheur de Marie, mademoiselle Mars me quitta en me promettant pour le lendemain une *confidence intime.* Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Comme les jours précédents, je trouvai ma chère conteuse assise dans son grand fauteuil et armée des *Mémoires de Saint-Simon,* son chroniqueur favori.

En me voyant, elle sourit et me dit :

— Vous êtes bien, ma chère mignonne, le plus impitoya-

ble des créanciers. Savez-vous que vous me traitez comme une petite bourgeoise à laquelle on n'ose point faire crédit. C'est affreux de ne pas laisser à son débiteur le temps de respirer. Asseyez-vous là, que je vous paye argent comptant et qu'il n'en soit plus question. — Une fois payée, lui répondis-je, il me restera un regret. — Lequel? — Celui de n'avoir plus rien à vous réclamer. — Flatteuse, fit-elle en me frappant légèrement sur la joue du bout de son lorgnon, qu'elle maniait comme l'éventail de Célimène. — Vous flatter, madame! La flatterie est un encens à l'usage des sots et des vaniteux... Aussi, ne vous flatte-t-on pas. On vous loue, on vous aime et l'on vous admire... Il faut bien que vous entendiez vos vérités. — Brisons là, interrompit-elle vivement, nous ne serions point du même avis sur ce sujet délicat. Tenez, revenons plutôt à mes *confidences*, puisque vous avez fait de moi un vieux livre qui raconte le temps passé. Mais, je vous en préviens, si vous le publiez un jour, vous en serez l'éditeur responsable, et si l'on nous siffle, ce sera votre affaire, ma chère belle... « Je m'en lave les mains, » comme dit Ponce-Pilate.

Et après un moment de silence qui semblait annoncer quelque hésitation, elle commença ainsi :

— Par une belle nuit d'automne (les dates sont si confuses dans ma mémoire que je ne vous dirai ni le mois, ni l'année, mademoiselle Mars ne savait plus son âge depuis longtemps), j'arrivai à Lyon où j'étais engagée pour donner quelques représentations sur le Grand-Théâtre.

Il était à peu près minuit. Je descendis dans le meilleur hôtel de la ville; j'avais recommandé à mes gens de taire mon nom sur la route; je voulais, en arrivant sans bruit, échapper aux curieux du lendemain, et me reposer, à l'abri de l'incognito, des fatigues du voyage.

A mon grand étonnement, je fus accueillie comme une personne attendue. L'appartement dans lequel l'hôte me conduisit, et qui, disait-il, avait été préparé pour moi, était orné avec un goût rare et un luxe qui ne s'était vu jusque-là que dans les *hôtelleries de la bibliothèque bleue.* Une fée ou un magicien, assurément, avait embelli ce séjour d'un seul coup de sa baguette; et ce qui me ravit plus encore, ce fut d'y trouver les arbustes et les fleurs que j'aimais; il me sembla que j'étais toujours à Paris. Ce n'était plus une auberge, c'était mon salon, c'était mon boudoir... Tout me rappelait un goût, un sentiment, un désir, un souvenir; mais je ressentis surtout une vive émotion en voyant de beaux volumes rangés avec soin sur les rayons d'une bibliothèque en bois sculpté; chacun de ces volumes portait en lettres d'or le nom des comédies et des rôles que j'avais joués depuis mes débuts jusqu'aux jours les meilleurs de ma carrière.

— Cet appartement est celui de madame, me dit l'hôte en remarquant mon étonnement; c'est le seul qui nous reste; tous les autres sont occupés.

Et sans me laisser le temps de l'interroger, il disparut.

Je ne puis vous dire les étranges suppositions qui s'emparèrent de mon esprit. L'imagination est un coursier infatigable, et je la laissai errer à l'aventure. Elle et moi, nous traversions, bride abattue, le pays illimité des conjectures, quand notre course fut interrompue par l'arrivée d'un domestique en grande livrée. Il avait le bas de soie blanc tiré avec soin, la culotte de velours écarlate, et le jabot de fine batiste d'une blancheur irréprochable. Je reconnus aisément un valet de bonne maison; les plus délicats marquis de mes chères comédies n'en avaient pas de mieux tournés et de plus corrects à leur service. Le *nouveau Labranche* ouvrit une porte que je n'avais pas encore remarquée; puis il m'adressa ces mots d'un ton à la fois important et respectueux :

— Le souper de madame est servi.

J'entrai dans la pièce voisine, et j'y trouvai une table chargée de mets, de vins, de fruits et de fleurs, qui réjouissaient la vue.

Les petits soupers de madame de Pompadour étaient dépassés; mais, Louis XV étant mort depuis longtemps, je me demandai si je n'étais point le jouet d'un rêve.

— C'est une méprise, dis-je enfin au valet qui attendait discrètement que je prisse place à table; ce souper n'est pas pour moi. Je ne l'ai point commandé... — Ce n'est pas madame, en effet, qui l'a commandé, mais *monsieur*, me répondit-il en appuyant sur le mot. — *Monsieur!* répétai-je avec surprise, car j'avais compris qu'il ne

s'agissait point du maître de l'hôtel. — Oui, *monsieur*, répéta le laquais.

Il n'en dit pas davantage, et prit la grave attitude d'un sphinx impénétrable.

Je restai interdite.

Quel était ce mystérieux personnage si empressé à m'entourer de surprises et qu'on désignait seulement par le nom de *monsieur*?

Tant de recherche, tant d'élégance, tant de goût, ce soin exquis à flatter, à prévenir mes moindres fantaisies, annonçaient plus qu'un ami; c'était un amant, ou plutôt un adorateur secret qui commençait par m'éblouir pour arriver ensuite à entrer dans mon cœur.

— Il faut qu'il ait des intelligences dans la place, pensai-je; autrement, comment aurait-il su que je descendais dans cet hôtel? Cela n'a rien d'étonnant; la discrétion d'un domestique vaut quelques louis, et les amoureux ne les épargnent guère.

Cependant, passez-moi ce détail prosaïque, je me décidai à profiter, avec une ardeur justifiée par le voyage, des charmes de ce souper qui souriait à mon appétit.

Pour une femme du monde, ou même pour une simple bourgeoise, c'eût été une démarche imprudente; mais une femme de théâtre, une artiste, tient de sa situation des priviléges que d'autres n'ont pas, et elle en profite; d'ailleurs, elle peut prendre le change sur l'intention de l'hommage et l'accepter franchement comme le tribut

d'un enthousiasme peut-être trop indulgent, et non comme l'expression de l'amour.

J'aperçus un second couvert placé vis-à-vis du mien; cette découverte me causa, je l'avoue, une sorte d'embarras et d'inquiétude. Je ne doutai pas un seul instant que ce ne fût la place que s'était réservée l'inconnu, car il y avait encore un inconnu.

Au même moment, la porte s'ouvrit; je crus que c'était... *monsieur,* et le regret de m'être assise à cette table acheva de me troubler; ma crainte se dissipa en voyant entrer un second domestique vêtu de la même livrée que le premier; il tenait à la main un bouquet qu'il déposa à la place vide.

Je devinai sur-le-champ d'où venait ce *convive de fleurs;* c'était sans doute le messager que *monsieur* avait choisi pour m'annoncer son arrivée.

J'attendis donc avec impatience; mais personne ne parut.

A peine, tant ma préoccupation était grande, avais-je songé, malgré ma faim très-vive, à rompre quelques morceaux de pain entre mes doigts.

Mon vis-à-vis parfumé avait bien son mérite; mais n'était-il pas au moins extraordinaire de souper en tête à tête avec un bouquet, quand je devais croire à un tête à tête d'un autre genre?

La nuit était près de finir.

Je compris que ma curiosité attendrait inutilement...

Je me levai, et pris le bouquet. Tout à coup, au milieu de ces fleurs, j'aperçus un billet attaché avec une épingle d'or.

Un impatient désir de connaître cette complication romanesque me saisit; j'ouvris la lettre.

Elle renfermait ces deux mots :

— « Prenez-moi. »

Était-ce le bouquet qui parlait? était-ce l'homme? Je l'ignorais. Mais comme j'ai toujours aimé le *merveilleux*, je gardai le bouquet, et, en vérité, je n'avais d'autre pensée, en agissant ainsi, que de pousser à bout l'aventure et d'avoir raison de ce mystère qui se jouait de ma curiosité.

— Il faudra bien, me dis-je, que je sache quel dieu ou quel démon se cache sous ces fleurs.

A ces mots, je sortis, et j'entrai dans ma chambre à coucher, laissant là cet excellent souper auquel j'avais à peine touché.

Nouvel étonnement! Sur une table, voisine de mon lit, brillaient de riches étoffes.

Bien que cette autre surprise me forçât de réfléchir encore à la singularité de ce qui m'arrivait, la fatigue l'emporta, et je m'endormis.

Mon sommeil fut agité, je l'avoue : des rêves, couleur de souper et de fleurs voltigeaient autour de moi.

Le jour commençait à poindre; mon impatience me reprit; je sonnai ma femme de chambre et me mis à la questionner : elle ne savait rien, ou ne voulut rien dire.

Il me parut dès lors évident que *monsieur* avait acheté le silence de mes gens.

A son tour, je fis monter mon hôte; mais, en voyant sa mine discrète et fûtée, je compris que je n'aurais pas grand'chose à en tirer.

— Cet appartement, m'avez-vous dit hier, a été préparé pour me recevoir. — Oui, madame. — Et qui vous a prévenu de mon arrivée? — *Monsieur.*— Bon! nous y voilà, m'écriai-je. Ces gens-là me feront mourir avec leur *monsieur*. Mais quel *monsieur,* s'il vous plaît? — Monsieur le marquis, reprit mon hôte d'un air profond; puis, comme par une explosion soudaine, il ajouta : C'est un bon gentilhomme, celui-là, un vrai! Si madame compte beaucoup d'amis comme *monsieur le marquis,* je lui en fais mon compliment.

Un coup de sonnette retentit, et mon hôte s'enfuit en me saluant jusqu'à terre.

Je vis que je n'obtiendrais aucun renseignement précis.

Cependant cet homme avait dit : *Monsieur le marquis;* c'était un pas vers la vérité; je connaissais le titre, je ne pouvais tarder à savoir le nom.

A deux heures, un domestique vint demander de mes nouvelles de la part de son maître. Il n'était porteur d'aucun message, et, malgré la vivacité et le nombre de mes questions, il garda le silence.

Le reste de ma journée se passa à choisir le jour et à composer le spectacle de ma première représentation.

Le soir, je trouvai mon dîner servi avec la même recherche que la veille, et à la place du convive absent un second bouquet, mais point de marquis.

Je demandai mon hôte et lui déclarai tout net que je voulais, à l'avenir, dîner très-simplement; qu'il ne me convenait point d'accepter plus longtemps les soins de *monsieur*.

— Vous serez satisfaite, madame, me dit-il.

Loin de m'obéir, il me fit servir le lendemain un dîner plus délicat encore. Je m'en plaignis.

— Vraiment, s'écria mon hôte, madame se trompe... Ce n'est là qu'un très-*joli ordinaire :* il n'y a que trois plats à madame, les autres sont à *monsieur le marquis*, mais il veut absolument qu'on les serve à madame... C'est son idée... Le bon Dieu lui-même ne l'en ferait pas revenir !

Je vis qu'il fallait me résigner, et pris mon parti de ce repas de Lucullus. Trois jours après, je donnai ma première représentation. J'avais choisi *Tartufe* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard...*

Je venais d'entrer en scène, quand mes yeux s'arrêtèrent sur une loge dont deux stores étaient levés; le troisième semblait s'être affaissé sous le poids d'un énorme bouquet.

— Bon, me dis-je, cette place est celle de *monsieur le marquis;* et je cherchai à percer du regard la légère muraille de soie verte qui s'élevait entre ma curiosité et

le mystère de la loge... Mais j'eus beau faire, je ne pus rien découvrir; derrière son rempart de fleurs, *monsieur* pouvait tout voir sans être vu.

En regagnant mon hôtel, je m'aperçus qu'une voiture suivait la mienne; quoique l'obscurité l'enveloppât, je distinguai un petit coupé; la livrée était celle des deux valets qui m'avaient saluée à mon arrivée. Au moment où j'entrai sous la voûte de l'hôtel, le coupé fit une halte, comme pour me laisser le temps de descendre; à peine avais-je mis pied à terre, qu'il passa rapidement devant la porte; je regardai, pour voir si je n'apercevrais pas le maître de l'équipage; il était vide.

Huit jours s'écoulèrent sans aucun autre incident, si ce n'est que l'apparition des soupers et des bouquets continuait toujours. Quant au *sorcier*, il ne se montrait pas. J'en conclus qu'il devait être un personnage parfaitement disgracié de la nature, puisqu'il prenait un tel soin de se cacher; et mon imagination renouvela à son usage le conte de *la Belle et la Béte* et de *Riquet à la houppe;* seulement, j'intitulai mon conte : *le Chevalier des Soupirs,* prenant ainsi le parti de tourner en raillerie ce roman où l'on m'avait fait jouer le rôle de l'héroïne sans me dire quel en était le héros.

Le jour de mon départ pour Paris, je fis encore appeler mon hôte. Il m'arriva de l'air d'un homme qui vient d'enterrer sa meilleure pratique.

— Ma note! lui dis-je sans remarquer les soupirs funèbres dont il accompagnait chaque salut. — La note de madame est payée. — Payée?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Depuis quand? — Depuis ce matin. — C'est impossible. — C'est pourtant comme j'ai l'honneur de le dire à madame. — Payée! repris-je stupéfaite, mais par qui? — Par *monsieur le marquis.* — Quoi! toujours lui! m'écriai-je; toujours ce marquis invisible! Me direz-vous au moins son nom?

A cette demande, mon hôte parut ébahi.

— Son nom, murmura-t-il, son nom? — Oui, son nom! répliquai-je avec impatience. — Madame doit le savoir. — Non! mille fois non! puisque je vous le demande. — Tiens! c'est surprenant que madame l'ignore.

L'étonnement stupide de cet homme me fit sourire.

— Voyons, lui dis-je, apprenez-moi le nom de ce damné marquis? Est-ce le diable en personne?

Il hésita... J'étais au supplice.

— Son nom! son nom! répéta-t-il.

Je crus qu'il allait parler.

— Ma foi, madame, je ne le sais pas, continua-t-il tranquillement. — Comment! vous ne le savez pas? — Mon Dieu non! *Un monsieur* est descendu ici la veille de l'arrivée de madame : nombreux domestique, magnifique livrée, brillant au soleil! ça commandait d'un air de prince du sang, ça payait comme un roi, et pourtant ses gens ne l'appelaient que M. le marquis. Je m'adressai à son valet de chambre pour savoir son nom, puis au cocher, au valet de pied et au secrétaire : « Taisez-vous,

me répondirent-ils en chœur; ici, monsieur le marquis n'a pas de nom. »

Ce matin, le valet de chambre m'a demandé la note de son maître; je l'ai donnée, et on me l'a grassement payée, sans retrancher un denier...

— Mais la mienne? interrompis-je vivement. — Puisque madame logeait chez M. le marquis, la note de madame était celle de monsieur. — En voici bien d'une autre à présent! Comment, moi, je logeais chez un homme que je n'ai jamais vu, et dont j'ignore même le nom? Ah! pour le coup, c'est trop fort. — Dame! je n'y puis rien. M. le marquis m'a dit en arrivant : « Maître Bernard, je retiens deux appartements dans votre hôtel : l'un sera le mien, l'autre est destiné à une personne qui arrivera demain à minuit. Vous ne serez près d'elle que mon intendant, c'est moi qui la reçois; c'est chez moi qu'elle descend, et non chez vous, monsieur Bernard; si quelque chose l'étonne, si elle vous interroge, vous répondrez : *Monsieur* ou *monsieur le marquis* veut que cela soit ainsi, et vous n'ajouterez pas un mot, s'il vous plaît; je l'exige, entendez-vous? » Je jurai de me soumettre à la volonté de M. le marquis. « Maintenant, monsieur Bernard, continua-t-il, comme rien ici n'est digne de la personne que j'attends, faites-moi le plaisir d'appeler le meilleur tapissier de Lyon. » J'obéis : en quelques heures la métamorphose s'opéra; mon hôtel devint un palais. J'étais stupéfait.

Le lendemain, à minuit, madame arriva; elle sait le reste.

— En vérité, m'écriai-je, ceci passe toute permission; je ne partirai pas sans avoir une explication avec cet *hôtelier improvisé,* très-galant, sans doute, mais très-compromettant. Voulez-vous, monsieur Bernard, lui dire que je désire lui parler? — C'est impossible. — Et pourquoi impossible? — Monsieur le marquis est parti depuis une heure. — Parti? — Mon Dieu, oui! c'est une grande perte que je fais là!...

Maître Bernard soupira de plus belle.

— Quelle route a-t-il prise? demandai-je. — Celle que va prendre madame, la route de Paris. — Allons! il est écrit que je le retrouverai, pensais-je; et je ressentis un secret mouvement de joie.

Ma berline était prête; le postillon sifflait en faisant claquer son fouet; je me jetai dans ma voiture, très-inquiète, très-préoccupée, et quarante-huit heures après, j'arrivai chez moi, rêvant encore à mon étrange aventure.

Paris me rendit à mes habitudes, à mes travaux, à mes amis, à mes affections; le cœur d'une femme n'est jamais inoccupé; il est maître ou esclave, selon la volonté de l'amour; à cette époque de ma vie, le mien obéissait.

Ici la conteuse s'arrêta un instant; je ne sais quelle tristesse semblable à un mélancolique souvenir se répan-

dit sur son visage; ce fut comme un léger nuage sur un ciel d'azur... Elle fit un effort pour le chasser, et le nuage se perdit dans un sourire; puis elle reprit :

— Je vous ai promis une histoire de ma vie intime, et, si je ne m'étais retenue, j'allais philosopher gravement sur les joies et les misères de l'amour : entreprendre cet ardent chapitre de la passion avec vous, mon bel oiseau, Dieu m'en garde; vous avez le temps d'y brûler vos ailes. Revenons tout simplement sur nos pas.

Je disais donc qu'à l'époque dont je vous parle, j'étais esclave par le cœur; aussi mon esprit seul s'était-il ému de l'aventure que je vous racontais tout à l'heure.

L'imagination d'une femme est facilement ouverte au romanesque et au merveilleux.

Monsieur le marquis était un événement pour moi, non un danger.

En amour, je l'ai toujours pensé, le partage, c'est l'avilissement de l'un, c'est la dépravation de l'autre; c'est le mariage d'une dupe et d'un imposteur.

Il y avait un mois environ que j'étais de retour, lorsqu'un matin je vis entrer dans mon boudoir une femme avec qui j'étais liée depuis quelques années : c'était madame W...

Des relations de théâtre avaient établi entre madame W... et moi une sorte d'intimité. Ses visites me faisaient toujours plaisir. C'était une personne d'esprit et fort au courant de tous les passe-temps de la chro-

nique parisienne, dont elle tenait registre. Arrivée à cette fatale époque de la vie où les grâces et la jeunesse battent en retraite, il lui était permis de tout dire. Aussi sa conversation ressemblait-elle aux indiscrétions d'un bal masqué. Sans être dépravée, madame W... n'affectait pas une très-grande aversion du vice, pourvu qu'il se présentât en habit doré et minaudant sur le velours et la soie. Tout ce qui sentait son Richelieu lui donnait des extases de plaisir; pour elle, l'amour n'allait qu'en brillant équipage, avec deux grands laquais; mais l'amour mal vêtu, ne sachant où dîner, la faisait crier au scandale; en un mot, elle aurait volontiers dit comme mademoiselle B..., la charmante comédienne du Théâtre-Français : « Il vaut mieux relever sa robe pour monter en voiture que pour passer le ruisseau. »

Et cependant, c'est un devoir pour moi de l'attester, madame W... n'était ni corrompue ni corruptrice; ses propos étaient légers, mais sa conduite honorable.

Quand elle passait en revue les faiblesses, les ridicules et les scandales du monde, c'était avec une aimable indulgence, mais qui n'allait pas jusqu'à la complicité. Bonne, du reste, par excellence, s'agissait-il de rendre service à ceux qu'elle aimait, madame W... était tout dévouement et toute ardeur. Que vous dirai-je? sous cette parole un peu nue se cachait un cœur sûr, discret, prêt au sacrifice. Je lui trouvai, ce jour-là, je ne sais quel air embarrassé. J'en fus surprise, et lui en demandai la cause.

— Ma chère amie, me répondit-elle, c'est que je fais aujourd'hui mon premier pas dans la carrière diplomatique; je me suis couchée simple bourgeoise et l'on m'a réveillée ambassadrice. — Et auprès de quelle reine ou impératrice venez-vous en mission? — Auprès de vous. — Auprès de moi? — Eh! mon Dieu, oui. — Contez-moi cela, dis-je en riant. — Ah! voilà le moment décisif, reprit madame W...; je savais bien que vous n'étiez pas femme à l'attendre longtemps. Songez, ma belle, que vous avez devant vous un diplomate nouveau-né, dont l'innocence a droit aux égards dus à un premier début.

Elle retourna dans ses doigts une petite tabatière Pompadour qui ne la quittait jamais, et, après s'être enfoncée dans son fauteuil :

— Ma chère amie, continua-t-elle, le prince qui m'envoie est un cavalier accompli : jeunesse, esprit, beauté et contrats de rentes, Dieu lui a tout accordé. Et pourtant, il n'est pas content et demande quelque chose encore. Ah! c'est un prince ambitieux, j'en conviens. Et savez-vous ce qu'il demande?—Non.—Tant pis! cela m'eût épargné l'embarras de vous l'apprendre. Eh bien! ma chère, il demande une place dans votre cœur. — Et de quel droit, s'il vous plaît? dis-je en riant.—Du droit d'un parfait et courtois chevalier qui vous a vue et vous aime de toute son âme, et, entre nous, je ne saurais l'en blâmer, moi qui vous connais et vous apprécie. — Mais vous savez, lui répondis-je d'un ton glacial, que cette place,

dans mon cœur, je l'ai donnée depuis longtemps, et vous m'estimez trop, je le pense, pour me proposer une chose indigne de moi. — Eh! laissez donc là ce grand effroi; je ne m'introduis point chez vous comme un larron pour voler votre honneur avec escalade. On sait votre cœur occupé, c'est un riche qui ne fait l'aumône qu'à un seul. A-t-il tort? a-t-il raison? cela ne me regarde pas. Chacun pratique la charité comme il l'entend. On ne lui demande donc rien à ce cœur; tranquillisez-vous, et n'appelez pas les gendarmes. Mais n'était-il pas naturel que, vous aimant jusqu'à la passion, jusqu'à l'idolâtrie, on eût le désir très-naturel d'obtenir de vous une pensée, la plus chaste pensée, et de ne pas mourir en songeant qu'on n'a point seulement occupé un instant votre souvenir? Quel est l'homme vraiment épris qui, à défaut de l'amour, ne consentirait à accepter l'amitié d'une femme pour laquelle il est prêt à se damner dans ce monde-ci et dans l'autre? — Ma chère amie, interrompis-je vivement, tout cela est bon en théorie; en pratique, c'est impossible. Les amoureux sont des hypocrites qui signent tous les traités d'amitié qu'on leur propose avec la ferme résolution de les violer un peu plus tard. Sous prétexte d'amitié, laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre. Ces chers amis deviendront jaloux, exigeants, despotes; et si vous avez assez de courage pour les rappeler aux termes du traité et les mettre hors de cause, vous en faites d'excellents enne-

mis, et Dieu sait comme ils se vengent! — Vous avez raison, parfaitement raison. Celui qui m'envoie vers vous ne dirait pas autrement. En vous écoutant, je croyais encore l'entendre... Aussi, n'est-ce pas le titre et la qualité d'ami qu'il sollicite par mon ambassade : il ne songe même pas à être admis chez vous. Votre maison est un sanctuaire qu'il ne doit point franchir; il le sait, il s'y résigne. En amour, on consent à être malheureux, mais on ne veut point être témoin du bonheur d'un autre. Je viens vous dire seulement : Il y a un homme qui vous aime ardemment; un homme qui n'a qu'une pensée, qu'une image devant lui : vous, vous et encore vous! Cet homme vous aime à sa manière, comme on n'a pas l'habitude d'aimer. Il vous aime, non pour lui, mais pour vous. Son amour est une espèce d'idylle héroïque. L'attachement que vous avez pour un autre, il veut le respecter, puisqu'il vous rend heureuse; il a regardé dans l'avenir, et il n'y a entrevu aucun espoir à l'horizon lointain.

Le cœur a de ces pressentiments désespérés; le sien lui a dit : Cette femme ne sera jamais à toi; et, depuis l'heure de cette conviction fatale, ses jours se sont attristés, la fièvre et l'insomnie ont assiégé ses nuits; alors, au milieu de l'angoisse de son âme, il s'est demandé s'il ne pourrait pas trouver une joie imaginaire pour remplacer la joie perdue. Oui, ajouta madame W... en me regardant, c'est un hochet qu'il faut pour distraire ce pauvre enfant malade.

— Et ce hochet, l'avez-vous trouvé? demandai-je avec intérêt. — Oui et non. Cela dépend de vous. — De moi? — De vous. Écoutez; et vraiment il faut que ma mission soit bien grave pour que mes paroles prennent ce tour sérieux, elles qui sont habituées à ne jouer que des airs frivoles : celui qui m'envoie ne demande qu'une chose, c'est qu'une fois, par hasard, son souvenir passe dans votre esprit, et traverse, sans y mêler d'amertume, vos heures heureuses; ainsi il ne sera pas absent de vous; ainsi il saura qu'il compte dans votre existence, et son espoir sera adouci.

Dans les romans, le héros imaginaire qui sauve la vie à quelque belle princesse finit par s'en faire aimer et l'épouse au dernier chapitre; au théâtre, la race des sauveurs est innombrable et, comme celle d'Agamemnon, ne finit jamais; dans la vie réelle, elle est plus rare. D'ailleurs, ma chère amie, quel grand risque avez-vous à courir? S'il fallait attendre sa récompense, mon pauvre amoureux y perdrait son temps et sa jeunesse.

Que vous manque-t-il? Rien comme femme, puisque vous aimez; rien comme artiste, puisque votre renommée est faite; et serait-elle à conquérir, *nous* ne sommes ni Molière ni Marivaux... En vérité, ma belle, vous êtes un de ces êtres insolemment heureux qu'en dépit de la charité la plus chrétienne, on ne saurait prendre ni par un bienfait, ni par un service, ni par un acte de dévouement, ni par le myrte, ni par le laurier : c'est à mettre

en déroute un régiment de bonnes volontés. N'êtes-vous pas de mon avis?

Je me mis à sourire sans lui répondre, car je m'aperçus que mon ambassadrice se trouvait sur un terrain où elle n'avait point l'habitude de manœuvrer, et qu'elle avait hâte de sortir des embarras de cette thèse sentimentale. Jamais, en effet, son esprit léger et railleur n'avait voyagé si loin dans le pays du tendre et visité si longtemps le *hameau des petits soupirs*.

— Vous vous moquez de moi, me dit-elle en me jetant un coup d'œil pénétrant qui lui était habituel. Franchement, vous n'avez pas tort; à votre place, je me moquerais de moi-même si je m'entendais dire toutes ces vertueuses *fariboles*. Décidément, je suis ennuyeuse comme un *mercredi des cendres*. Allons, brisons là avec ce pathos et ce marivaudage. Au risque de compromettre l'honneur de la diplomatie, je vais courir sans regarder derrière moi et arriver au fait à franc étrier; attendez-vous seulement à être renversée. — Maintenant que me voilà prévenue, lui répondis-je, je tâcherai d'éviter l'évanouissement.

Elle fit faire une douzaine de pirouettes à sa boîte d'or, toussa légèrement, regarda le plafond, et me posa cette question :

— Ma chère amie, vous êtes riche, très-riche : l'êtes-vous trop? — Non. — L'êtes-vous assez? — Oui. — Eh bien! vous le serez trop, car je vous apporte *quatre cent mille francs*.

En disant ces mots, elle jeta sur mes genoux un énorme portefeuille de maroquin dont les flancs entr'ouverts laissaient voir des billets de banque l'un sur l'autre entassés.

Je restai interdite, et je sentis la rougeur me monter au visage.

— Que veut dire ceci? m'écriai-je avec un accent indigné. — Calmez-vous, ma chère, reprit madame W... ce n'est pas le moment de la scène des imprécations. Écoutez-moi un seul instant, et vous verrez que vous n'avez pas à redouter les dons du perfide Troyen. Ces quatre cent mille francs ne sont pas une insulte, tout au contraire. Celui que je représente ici vous les envoie comme un moyen de se rattacher à vous par les liens les plus dignes de votre délicatesse et de votre cœur. Avec cet or, vous doterez ce peuple déshérité de pauvres artistes qui vient frapper à votre porte, et que vous ne pouvez pas toujours secourir; vous ouvrirez un lieu d'asile à l'infortune, vous agrandirez votre bienfaisance, et quand le malheur consolé vous saluera en souriant, quand vous verrez des pleurs de reconnaissance mouiller, à votre passage, la paupière des heureux que vous aurez faits; eh bien! alors, vous songerez peut-être... à *lui*.

Ainsi, malgré elle, madame W... retombait dans le style larmoyant.

— Oui, voilà le vœu de ce cœur qui vous aime; le rejetterez-vous? continua-t-elle avec chaleur; non, non,

n'est-il pas vrai? On ne repousse pas ceux qui vont mourir, et n'est-ce pas mourir que d'aimer seul et sans espoir?

Elle se tut après cette grande dépense de sentiment, dépense extraordinaire pour elle qui, prodigue dans les choses de l'esprit, était fort avare en ce point; puis voyant qu'à mon tour je gardais le silence :

— Vous acceptez? me demanda-t-elle d'un air ravi. — Je refuse, lui répondis-je en lui rendant le portefeuille. — Vous êtes folle, ma chère! — Comme il vous plaira... peu m'importe ! — Croyez-vous donc qu'on trouve aisément quatre cent mille francs dans le soulier d'une jolie femme? Quand ils tombent du ciel miraculeusement, il faut le remercier et se garder de refuser. — Ma chère amie, à votre place, je parlerais peut-être comme vous ; à la mienne, vous agiriez comme moi. Nous ne professons pas la même philosophie, vous le savez. — Ah ! vraiment, je l'avais oublié ! Ainsi, vous dédaignez mon portefeuille ? — Encore une fois, je le refuse... — Vos raisons ? — Je n'en ai pas à vous donner; je refuse, tout est dit. — C'est votre dernier mot? — Mon dernier mot. — Eh bien ! n'en parlons plus.

Elle se leva... Je ne lui tendis pas la main, tant j'étais émue par la scène étrange qui venait de se passer entre nous. Arrivée à la porte de mon boudoir, elle se retourna...

— Voulez-vous jusqu'à ce soir pour réfléchir ? — C'est parfaitement inutile. — Adieu donc. — Adieu.

Elle franchit le seuil.

— Écoutez-moi, lui dis-je, en la retenant par le bras, j'ai une question à vous adresser, une seule ; mais elle ne cache, je vous en préviens, aucune arrière-pensée. Vous me croyez, n'est-ce pas ? — Je vous crois, je vous crois ; parlez, parlez donc. — Le nom de la personne qui vous envoie ? — Ma chère, à Lyon il s'appelait... *monsieur le marquis*. — Quoi ! c'est encore lui ! m'écriai-je. — Eh ! mon Dieu oui, c'est toujours lui ! — Son nom, je vous en conjure. — Tenez-vous beaucoup à le connaître? — Oh ! beaucoup. — Eh bien ! je vous le dirai... à une condition. — Laquelle ? — Vous accepterez l'offre que je vous ai faite. — Encore une fois, c'est impossible. — Alors vous ne saurez rien ; cherchez, mettez-vous l'esprit à la torture, et... « Devine si tu peux, » comme dit le vieux Corneille... Adieu.

Je courus à elle.

— Êtes-vous réellement mon amie? lui demandai-je. — Oui, sans doute, et elle me serra la main. — Alors, dites-moi ce nom sans condition. — Ma chère amie, me répondit-elle gaiement, à Lyon, vous savez... on s'appelait *monsieur le marquis;* ici... on se nomme *quatre cent mille francs*.

Elle sortit en riant aux éclats.

Je m'en croyais quitte; mais pendant trois mois ces quatre cent mille francs voyagèrent de chez madame W... chez moi, et de chez moi chez elle...

Pour s'introduire, en dépit de mon refus, ils prirent

tous les masques imaginables : enveloppes, corbeilles, bouquets, que sais-je? Ma résolution resta inébranlable. Enfin, las de courir sans atteindre leur but, repoussés, dédaignés, eux les rois de ce monde, ils perdirent courage, et je n'en entendis plus parler.

Un soir, il y avait grand bruit à la Comédie-Française. Les princes honoraient, comme on dit en style officiel, le spectacle de leur présence. Une foule élégante se pressait dans les coulisses : c'était tout ce que la cour de Louis XVIII comptait de noms illustres et en odeur de gentilhommerie; véritable exhumation du passé, tous les survivants de la noblesse étaient là : princes, ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, capitaines des gardes, ambassadeurs, chambellans, ministres, pairs et députés. On faisait cercle autour d'eux.

Un groupe, le plus jeune et le plus gracieux de cette foule brillante, avait envahi le foyer des acteurs, sans doute en souvenir de MM. de Richelieu et de Lauraguais. C'était curieux à voir. Un noble comte était heurté par un machiniste en retard; un premier ministre ramassait la boîte à mouches de Marton. Les comédiens du monde, les comédiens du théâtre, le vrai et le faux, la fiction et la réalité se confondaient dans ce pêle-mêle avec une confiance bien faite pour édifier l'observateur.

Le vieux foyer de la Comédie-Française semblait tressaillir d'aise, et l'on eût dit que les portraits des Clairon, des Champmeslé, des Lecouvreur, des Rau-

court, des Dumesnil, suspendus à ses murailles, s'agitaient dans leurs cadres dorés et souriaient, comme si leurs beaux temps, leur jeune gloire et leurs jeunes amours étaient revenus.

Le régisseur frappa les trois coups : le quatrième acte du *Misanthrope* allait commencer. A ce signal, la galante volée s'enfuit; les uns regagnèrent la loge royale, les autres se répandirent au balcon et à l'orchestre. Tout était rentré dans le silence; c'était le tour des comédiens du théâtre et de l'art.

J'allais entrer en scène, lorsque deux voix animées par la colère, et qui s'attaquaient et se répondaient bruyamment, frappèrent mon oreille. Je restai interdite et tremblante; l'une de ces voix m'était connue.

Je retins mon souffle, afin de mieux saisir quelques-unes des paroles qui s'échangeaient avec violence entre les deux interlocuteurs. Tout à coup, j'entendis très-distinctement ces mots :

— Pas d'explication, monsieur, je n'en veux aucune. Vous vous dites l'offensé, cela suffit... Votre jour? — Demain. — Votre heure? — Sept heures du matin. — Vos armes? — Le pistolet. — Le lieu de la rencontre? — La porte Maillot. — C'est à merveille.

Je compris que deux cartes venaient d'être échangées et que le lendemain serait peut-être un jour de deuil... Je m'élançai hors de la coulisse, entraînée par cette voix amie, et je me trouvai, pâle et chancelante, en face du colonel B***.

— J'ai tout entendu, lui dis-je. — Au nom du ciel, calmez-vous, répondit-il vivement en me repoussant du regard; les femmes n'ont rien à faire dans ces sortes d'explications...

Alors, et par un mouvement d'effroi bien naturel dans le désordre d'esprit où j'étais, je passai mes deux bras autour de son bras comme pour m'attacher à lui.

Un autre homme était là, en apparence muet spectateur de cette scène, mais y prêtant, en réalité, une attention pleine d'anxiété; quand il me vit saisir le bras du colonel ***, il tressaillit comme si un fer rouge l'eût touché, me regarda, s'inclina respectueusement devant moi et disparut, mais pas assez vite pour m'empêcher de jeter un coup d'œil rapide sur sa personne.

C'était un homme jeune encore, d'une mise simple et cependant si distinguée qu'elle révélait des habitudes d'élégance et de bon goût qu'on n'apprend pas, qui viennent du sang et de la naissance. Tout en lui était d'un véritable et parfait gentilhomme; tout, jusqu'au moindre trait de sa physionomie, jusqu'au geste, jusqu'à l'attitude; il eût été difficile de rêver quelque chose de plus noble que ce visage qui respirait la fierté et le courage, malgré sa pâleur.

Le tressaillement, le regard de cet homme, l'expression de ses traits, avaient produit sur moi un effet magnétique...

Je restai comme fascinée; puis, reprenant peu à peu mes esprits, et m'adressant vivement au colonel :

— Ce duel est impossible ! m'écriai-je. — Ce duel aura lieu, répondit-il froidement. — Mais me direz-vous le motif de cette rencontre ? — A quoi bon ! — Y suis-je pour quelque chose? — Ma chère amie, me dit-il en me baisant la main, rassurez-vous; dans tout ceci vous n'êtes pour rien. Je n'aurai même pas la joie d'exposer ma vie ou de la perdre pour vous. — D'où vient cette querelle? — Eh ! le sais-je? les querelles viennent sans qu'on y pense, sans qu'on les cherche... — Vous connaissez l'homme qui vous a provoqué? — Oui... de nom... — Et ce nom, quel est-il ? — Ah ! c'est mon secret...

J'allais insister... Le régisseur tout essoufflé accourut et me jeta ces terribles mots :

— Madame, madame... votre entrée... Vous allez manquer votre entrée.

Je suivis cet homme, et j'entrai en scène dans le plus grand trouble... Ce fut alors que je compris à quel douloureux mensonge, à quel triste esclavage l'art nous condamne. Il fallait feindre l'insouciance et la gaieté...J'étais comédienne!

Le malheureux garde du moins a toutes les heures de sa vie le droit de pleurer et de se nourrir de sa douleur; il y a une heure où, nous autres, nous devons sourire avec la mort dans le cœur. Affreuse dérision! dont j'éprouvai ce soir-là toute la rigueur. Il me fallait, coquette Célimène, badiner avec Acaste et Clitandre, jouer de la pru-

nelle et de l'éventail, et me moquer des prudes et des petits marquis; il me fallait dire à la douleur : Attends jusqu'à demain... Demain j'aurai la liberté de pleurer... Non, je ne saurais vous dépeindre tout ce que je souffris de cette cruelle contrainte; et quand je jetai les yeux dans la salle pour y chercher, parmi tant de regards indifférents, la consolation d'un regard aimé, savez-vous ce que je vis? L'homme qui, quelques instants auparavant, s'était si rapidement éloigné... Une sorte de communication irrésistible, étrange, s'établit entre lui et moi; je voulais détacher mes yeux de cette apparition, et je ne le pouvais pas; je ne sais quel vague pressentiment me disait que cet homme avait été pour quelque chose dans ma vie, et cependant je le voyais pour la première fois!

Le spectacle terminé, j'allais regagner ma loge, heureuse de rester seule avec mon inquiétude, lorsque, arrivée à la porte qui sépare le théâtre de la salle, je fus éblouie par la clarté de nombreuses lumières. C'était la cour qui sortait, escortée de sa suite, et accompagnée avec le cérémonial en usage depuis Louis XIV pour la réception des rois, ces comédiens extraordinaires venant s'amuser des comédiens ordinaires de Leurs Majestés. Son Altesse Royale madame la duchesse d'Angoulême m'aperçut et m'envoya un bienveillant sourire. En ce moment je fis plus d'un envieux dans cette nuée de courtisans, qui de la salle était accourue pour s'abattre autour de la famille royale.

Cependant la foule était si grande qu'elle m'obligea de me mettre à l'écart pour l'éviter.

Tout à coup je sentis comme un souffle brûlant effleurer mon épaule, et j'entendis un soupir... Je voulus me retourner; mais, la foule se jetant de nouveau de mon côté, je chancelai malgré moi. Alors deux bras me saisirent... un baiser effleura ma joue... Je poussai un cri, je levai les yeux... Jugez de ma surprise, j'avais reconnu l'adversaire du colonel. Une sorte de vertige s'empara de moi... Quand je me retrouvai dans ma loge, sur un lit de repos, j'étais seule avec ma femme de chambre.

— Madame a eu un violent étourdissement? me dit-elle en m'ôtant mes fleurs et mes dentelles. — En effet, répondis-je, et je me sens encore bien souffrante. — La personne qui a ramené madame paraissait très-émue; je n'ai jamais vu visage plus pâle. — De quelle personne voulez-vous parler? La connaissez-vous? Vous a-t-elle dit quelque chose? demandai-je vivement. — Oh! mon Dieu, non; elle a posé madame sur ce divan, et, sans m'adresser une seule parole, elle est repartie.

Au même instant la porte s'ouvrit, et mon valet de chambre annonça M. le duc de ***, de la part du roi.

Quoique la présence du duc ne se rattache en aucune façon à la série d'événements que je viens de vous raconter, je tiens à vous en dire quelques mots, afin de vous faire voir à quel point ce soir-là les incidents les plus opposés s'accumulaient autour de mon esprit C'é-

tait un singulier mélange d'émotions diverses et réunies par le hasard; les unes tristes pour le cœur, les autres douces à l'amour-propre.

Mon domestique n'eut pas plutôt annoncé l'envoyé de Sa Majesté, que, surmontant mon agitation et ma faiblesse, je me levai pour aller au-devant de lui. Quelque chose de pesant tomba à mes pieds. Je le ramassai machinalement : c'était un flacon. En ce moment. M. de ··· entra.

— Sa Majesté et Son Altesse Royale madame la dauphine, me dit-il, ont daigné me charger d'être, auprès de vous, madame, l'interprète de leur admiration. Voici un souvenir qu'ils vous prient de conserver en mémoire de cette soirée et du plaisir que vous avez causé. En prononçant ces mots, le duc me présenta une boîte élégante aux armes royales. Je la reçus avec une émotion profonde.

Les événements de cette soirée m'avaient si fort troublée, que je trouvai à peine quelques paroles pour exprimer ma reconnaissance; mais le diplomate ne s'y trompa point, et ne mit pas mon peu d'éloquence sur le compte de l'ingratitude.

— Voyons donc le souvenir que Sa Majesté vous envoie, dit-il, en venant au secours de mon hésitation. Et il ouvrit l'écrin... Il renfermait de très-beaux épis et des boucles d'oreilles en diamants... J'en fus un peu confuse.

Que n'eût-on pas dit du temps de Louis XV, dont la générosité envers les femmes n'était trop souvent que l'espérance d'un plaisir; mais j'avais affaire à Louis XVIII, ce qui n'offrait pas le même danger. Une dette de reconnaissance me liait déjà aux Bourbons; et cependant, je dois le confesser ici, mes sympathies appartenaient à un autre parti. L'empereur avait été la plus vive admiration de ma vie. Cette grande figure était sans cesse devant mon souvenir. J'avais applaudi à tous ses triomphes, j'avais salué toutes ses victoires; méconnu et absent, je le suivis du cœur dans l'exil, et je comptai une à une les dernières épreuves de cette puissante organisation.

Il faut le reconnaître, nous autres femmes nous aimons encore l'idole, même lorsqu'elle est tombée. Ce que j'ai éprouvé pour l'empereur était plus que de l'admiration, il s'y joignait un sentiment tout différent et plus intime. Le jour où il me distingua, comme comédienne seulement, le vainqueur de l'Europe descendait à l'horizon politique.

Plus tard, si je portai les couleurs de Napoléon, au risque de m'attirer la défaveur des partisans zélés de la restauration, c'était la devise de l'homme plus encore que la cocarde du conquérant. Aussi, le soir où le parterre voulut m'imposer le cri de : *Vive le roi!* je résistai énergiquement, et comme Armand, effrayé du tumulte qui allait croissant, me disait à l'oreille :

— « Mais criez donc; autrement ils vont nous échar-

per. » Beaucoup plus pour le rassurer que pour obéir aux ordres des royalistes, et tandis que le cri de *Vive le roi!* redoublait dans la salle, je m'avançai vers la rampe. Au même instant le silence parut se rétablir, mais pas complétement, car j'entendis encore quelques cris isolés et plus impérieux de *Vive le roi!* — Mais, messieurs, ne l'ai-je pas dit? demandai-je ingénument.

Grâce à cette ruse de théâtre avec des *gens de guerre*, on n'en exigea pas davantage, et la vérité n'étant pas toujours ce qui a le plus de succès, on me couvrit d'applaudissements.

Je reprends mon récit et reviens aux diamants de Louis XVIII.

— Monsieur le duc, dis-je à M. de ***, veuillez remercier le roi et Son Altesse Royale, et mettre mes hommages à leurs pieds.

C'était la restauration du grand style monarchique, et je devais m'y conformer.

— Dites à Sa Majesté, dites à madame la dauphine, continuai-je, que ce témoignage de leur bienveillance est le plus beau, le plus glorieux de mes succès.

Le duc me baisa la main en me disant à l'oreille :

— En vérité, vous voilà aussi troublée que s'il s'agissait d'une première représentation.

M. de *** sortit, mes amis entrèrent; je leur montrai le présent de S. M. Ce ne fut qu'un cri d'admiration, et pendant toute la fin de cette soirée, on s'occupa des diamants

du roi. Cependant, je me rappelai le flacon que l'arrivée du duc m'avait empêchée d'examiner avec soin : je le pris sur ma toilette, où je l'avais déposé, et j'aperçus, incrustée sur sa riche monture, la lettre C.... surmontée d'une couronne de marquis.

— Allons! m'écriai-je, c'est encore lui.

Parmi ce choix d'amis qui venaient ainsi, après chacune de mes représentations, me visiter dans ma loge, un seul, ce soir-là, n'avait point encore paru : c'était le colonel B***; jamais il n'avait manqué à ces réunions intimes... Une heure du matin avait sonné; il était évident qu'il ne viendrait pas... Inquiète de son absence, je m'élançai dans ma voiture en criant à mon cocher : Chez le colonel.

Et dix minutes après, j'étais à sa porte.

— M. *** est-il chez lui? demandai-je au concierge. — Non, madame, il est sorti. — N'importe, je l'attendrai. — Madame prendrait une peine inutile; monsieur a fait dire qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

Cette réponse me causa une affreuse inquiétude; je rentrai chez moi, espérant y trouver une lettre du colonel. Rien. Je passai une nuit horrible : fièvre de l'âme, fièvre du corps, tout m'accablait à la fois. Je ne dormis pas un seul instant. A six heures du matin, je sonnai ma femme de chambre.

— Dites d'atteler. — A quelle heure? — Sur-le-champ. — Madame sort de si bon matin? — Oui, allez.

En un quart d'heure ma voiture fut prête.

— Où va madame? me demanda mon cocher. — Au bois de Boulogne, à la porte Maillot, et bride abattue.

J'allais au hasard, sans savoir si j'arriverais à temps, si même je rencontrerais les deux adversaires, et si, les rencontrant, j'oserais combattre un fatal point d'honneur et détourner une balle meurtrière...

Il était écrit dans ma vie que j'assisterais à deux duels d'une nature bien différente : l'un étrange, l'autre infâme...

Nous touchions à la barrière de l'Étoile, quand un coupé brun, aux stores baissés, passant rapidement près de moi, frôla ma voiture. Je reconnus la livrée, et ce fut pour mon souvenir comme un trait de lumière.

— Pierre, criai-je, vous voyez ce coupé ; ne le perdez pas de vue.

Pierre obéit.

Arrivé à la porte Maillot, le coupé tourna à droite et prit une petite allée facile pour les cavaliers et les piétons, mais presque impraticable pour les voitures. Je compris que j'allais perdre la trace qu'il m'importait de suivre jusqu'au bout.

— Pierre, demandai-je à mon cocher, où conduit cette allée? — A un rond-point. — En êtes-vous sûr? — Parfaitement sûr, madame. — Est-ce un endroit isolé? — Tout ce qu'il y a de plus isolé, un vrai désert, à cette heure surtout ; et si le coupé qui court si vite em-

porte une boîte de pistolets ou deux épées, je garantis à madame qu'il ne dépassera pas ce rond-point.

Je tressaillis, comme à un augure sinistre.

— Peut-on y aller par un autre chemin? — Oui, madame, mais en faisant un détour. — Dans le cas où le coupé s'arrêterait au rond-point, comme vous le dites, en passant par cet autre chemin, pourrions-nous le voir sans être remarqués? — Sans aucun doute. — Allons, Pierre, au grand galop! m'écriai-je; et je baissai les stores.

A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que Pierre m'arrêta dans une large allée bordée de chaque côté par un épais taillis.

— Madame pourra distinguer d'ici ce qui se passera là-bas, me dit-il, et me montrant le rond-point du doigt : Elle n'a qu'à jeter les yeux à droite.

En effet, je n'eus pas plutôt regardé dans la direction qu'il m'indiquait, que je vis deux voitures immobiles, et, un peu plus loin, six personnes formant un petit groupe, dans l'attitude sérieuse de gens qui délibèrent.

Alors je songeai à regagner la porte Maillot, à fuir le théâtre où allait se jouer un drame dans lequel mon cœur avait un rôle si douloureux; car, à la vue de ces préparatifs de duel, je compris qu'il est de ces exigences de point d'honneur contre lesquelles toute puissance vient se briser; et cependant, surmontant mon effroi, je mis pied à terre et me cachai dans l'épaisseur du bois. Là, appuyée contre un arbre, je prêtai l'oreille, et j'attendis.

Le premier que je reconnus fut le colonel; son visage ne trahissait aucune émotion; il avait la noble impassibilité du courage. Son adversaire me parut plus pâle que la veille; mais sous cette pâleur redoublée il ne semblait ni moins résolu, ni moins intrépide; son regard, son geste, son maintien, tout, au contraire, annonçait le calme et la fermeté. Il y avait en lui quelque chose de surnaturel, et j'aurais pu me croire aux prises avec un personnage fantastique.

Les armes ayant été choisies la veille, les témoins comptèrent vingt-cinq pas, et les combattants se mirent en place. Le moment fatal était arrivé. Je vis briller une étincelle; une détonation la suivit. Mes yeux se fermèrent malgré moi. Quand je les rouvris, l'adversaire du colonel était debout, quoique blessé; la balle avait effleuré son épaule sans altérer le calme de son visage. Le tour de cet homme extraordinaire étant venu, il leva son pistolet avec un sang-froid effrayant; son regard s'anima d'un éclat singulier; j'y crus lire une joie sauvage, et un sourire infernal glissa sur sa lèvre décolorée.

Je ne fis pas un mouvement; je ne poussai pas un cri; je restai clouée à ma place par une force invincible; ma vie était suspendue à l'arme de cet homme... Et cependant, loin de détourner la tête pour échapper à l'horreur de cette scène, mes yeux s'attachaient sur lui avec un désespoir suppliant. Je ne sais si entre mon regard et ce cœur il s'établit tout à coup un fluide invisible, si ma

pensée s'échappa par mes yeux pour aller jusqu'à sa volonté par un mystérieux chemin; mais je vis ses traits s'adoucir et perdre leur expression de haine, puis son bras s'abaisser peu à peu, et j'entendis ensuite qu'il prononçait ces mots :

— En tirant le premier, monsieur, vous avez eu satisfaction de l'insulte que je vous avais faite; en essuyant votre feu, j'ai prouvé, moi, que la balle d'un pistolet n'a rien qui m'épouvante... quoique, à vrai dire, il n'y ait pas grand courage à aller au-devant de la mort quand on n'a plus ni joie ni espérance dans ce monde! Maintenant qu'il s'agit de vous tuer et non d'être tué par vous, c'est autre chose... Vivez, monsieur, car vous êtes heureux... vivez, car vous êtes aimé. Cette balle, en traversant votre cœur, frapperait un autre cœur, et je ne veux pas être deux fois assassin!

A ces mots, il visa une branche de bouleau qui brillait au soleil levant, à plus de quarante pas, et la fit voler en éclats.

Sans laisser au colonel et à ses témoins, étonnés de ce dénoûment, le temps de lui adresser un seul mot, il s'élança d'un pas rapide dans sa voiture; elle partit avec la vitesse de l'éclair dans la direction de Paris.

Je rentrai chez moi, brisée par tant d'émotions et résolue à n'avouer à personne ma présence à ce drame du bois de Boulogne. Le colonel ne tarda point à venir me voir; je l'accablai de questions; mais, à ma grande sur-

prise, il garda le silence. Je n'insistai pas; d'ailleurs, je savais aussi bien que lui ce qui s'était passé. Il n'était point besoin de la science qu'il avait des choses du cœur pour que le colonel eût reconnu dans son adversaire un rival malheureux. Sa nature généreuse, comprenant le motif qui avait fait tomber l'arme des mains de ce rival, ne pouvait se dérober à une certaine admiration pour un sacrifice qui touchait à la grandeur d'âme; mais son amour-propre en était blessé en même temps que son affection pour moi; il sentait qu'il n'avait dû la vie qu'à la passion que j'inspirais à un autre. C'était un sujet de ressentiment contre le noble ennemi qui l'avait épargné, et contre moi un sujet de vague défiance; je m'en aperçus malgré lui.

Après cette rencontre, quelques mois s'écoulèrent sans autre événement.

Un soir, ou plutôt une nuit, j'avais, selon mon habitude, plusieurs amis à souper; la gaieté animait les convives : c'était un feu bien nourri de bons mots, d'épigrammes légères, de vives chansons, de contes piquants et de vérités mordantes. Les heures passaient sans qu'on y songeât.

Nous écoutions une plaisante histoire que le vicomte de S... nous racontait, lorsque trois coups violemment appliqués retentirent à la porte de mon hôtel. Un tel bruit à une pareille heure était fait pour éveiller notre étonnement. Aussi le conteur s'arrêta-t-il interdit. Ces trois coups inattendus avaient quelque chose de diabo-

lique; ils me firent frissonner de la tête aux pieds.

Bientôt nous entendîmes dans la direction de l'escalier des pas mêlés à des mots confus... puis la porte s'ouvrit. Je vis entrer mon valet de chambre tout effaré.

— Il y a là, dit-il, une personne qui désire parler à madame; il s'agit d'une chose de la plus haute importance... — Quelle est cette personne? — Je ne l'ai jamais vue. — Est-ce une femme, est-ce un homme? — Un homme. — Eh bien, qu'il entre!

Mon valet de chambre sortit.

— Voilà qui est étrange! s'écrièrent mes convives. Et tous les yeux s'attachèrent sur la porte avec curiosité.

Après une courte attente, mon domestique reparut seul, à notre grand désappointement.

— Eh bien? lui demandâmes-nous d'une même voix... — La personne qui est là, répondit-il, ne peut révéler qu'à madame le motif de sa venue. — Cet homme vous a-t-il dit son nom? — Il ne veut le dire qu'à madame... Mais il faut que ce qui l'amène ici soit bien grave, car il est plus mort que vif...

Je me levai.

Le colonel fit quelques pas pour me suivre.

— Non, non, lui dis-je en l'empêchant d'aller plus loin... laissez-moi recevoir seule ce visiteur nocturne qui paraît jouer au mystère; ne dérangeons pas sa mise en scène; si vous venez, il se taira et la pièce sera manquée... Fiez-vous à moi, je vous en ferai scrupuleuse-

ment l'analyse après la représentation, et ne vous en cacherai ni l'exposition, ni le nœud, ni les péripéties, ni le dénoûment.

Sous cette parole indifférente se cachait une émotion poignante...

— Soit! fit le colonel. Et il me laissa sortir. — Où est cet homme? demandai-je à mon domestique. — Dans la bibliothèque de madame.

J'entrai, et à la lueur d'une lampe qui jetait une clarté douteuse, je vis un homme d'une soixantaine d'années, dont la physionomie exprimait une violente agitation.

— Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je en répondant par un léger signe de tête à son salut très-respectueux. — Madame, s'écria-t-il en joignant les deux mains avec l'humilité de la prière... madame, je viens vous conjurer de sauver mon maître.

L'accent de cet homme eut un écho dans mon cœur.

— Votre maître! quel est-il? et comment puis-je le sauver? — Oh! madame, poursuivit le vieillard du ton d'un homme dont les idées se troublent, ce n'est pas mon maître que je vous prie de sauver, c'est mon enfant; je ne l'ai jamais quitté, voyez-vous... Oui, c'est mon enfant, quoique je le respecte comme un maître.

Hélas! tout à l'heure on l'a rapporté blessé, presque mourant... et lorsque je lui ai parlé d'appeler un chirurgien : « Dupuytren, m'a-t-il dit de sa voix affaiblie, oui... mais à une condition, c'est qu'*elle* me l'amènera, c'est

qu'*elle* restera là auprès de moi, à côté de mon lit de douleur… Autrement, personne, entends-tu bien; je ne veux personne… » et voilà pourquoi je suis ici, madame, continua le vieillard suffoqué par ses sanglots… car *elle*… c'est vous…

— Moi? répétai-je plus émue qu'étonnée. — Oui, vous… Mon Dieu, si vous saviez comme il vous aime. Il en deviendra fou. Madame, madame, vous ne pouvez le laisser mourir ainsi, lui qui vous aime tant! Rappelez-vous Lyon, rappelez-vous la dernière représentation du *Misanthrope*… rappelez-vous la porte Maillot…

Ce mot réveilla tous mes souvenirs.

— C'est bien, c'est bien, interrompis-je avec énergie. Vous m'en avez dit assez… je vous suis, fût-ce au bout du monde. — Oh! merci, madame, et soyez bénie pour cette parole. — Avez-vous une voiture? — Oui, madame. — C'est bien; restez là, je reviens à l'instant.

Je rentrai dans la salle à manger, où mes convives m'attendaient avec impatience.

Un murmure de satisfaction m'accueillit.

— Qu'y a-t-il? s'écrièrent-ils en chœur. — Il y a, messieurs, qu'il faut que je sorte à l'instant même. — A cette heure? mais y pensez-vous? — Toutes mes réflexions sont faites et ma résolution est prise. — Mais il pleut à verse. — Qu'importe! — Mais pourquoi sortez-vous? — Ah! c'est là ce que je ne dirai à personne, pas même à vous, colonel. — Permettez-moi, du moins, de vous accompa-

gner, me répondit-il. — Impossible... Au nom du ciel, n'insistez pas.

Et sans leur donner le temps de m'adresser un mot de plus, je laissai mes hôtes consternés.

Je pris une mante, quelques louis, et suivis mon guide. Quelle ne fut pas ma surprise en retrouvant à ma porte le petit coupé brun qui avait joué son rôle dans toute cette aventure. J'y montai. Le vieux serviteur se plaça à côté du cocher. Les chevaux brisaient le pavé sous leurs pieds vigoureux, et bientôt ils s'arrêtèrent devant la maison de Dupuytren.

— Le docteur est-il chez lui? demandai-je au concierge. — Oui, répondit-il de cette voix naturellement maussade de tout concierge qu'on réveille en sursaut; mais monsieur dort et ne se dérangera pas. Quand on a bien travaillé tout le jour, on aime à dormir la nuit. Et il se retira en grognant dans sa loge comme un dogue de mauvaise humeur.

Je montai rapidement l'escalier, et ce ne fut qu'après avoir sonné plusieurs fois que j'entrai chez l'illustre chirurgien.

— Monsieur s'est couché très-tard en défendant de le réveiller.

Telles furent les paroles peu encourageantes qui m'accueillirent.

— Il se réveillera pour moi. Donnez-lui mon nom. Il faut que je lui parle sur-le-champ.

Le domestique reçut ma carte en hésitant; je compris qu'il redoutait les remontrances de son maître. Afin de relever son courage, je lui glissai un louis dans la main. C'était l'argument sans réplique. Dix minutes s'écoulèrent. Mon anxiété ne saurait se dépeindre... Enfin, j'entendis ces mots :

— Madame peut entrer.

J'arrivai auprès de Dupuytren : il était debout, enveloppé dans sa robe de chambre; je lui trouvai l'air terrible et les sourcils de Jupiter assemblant les nuages.

—Que diable venez-vous faire à une pareille heure? me dit-il de son ton le moins aimable; vous n'avez ni bras ni jambes cassés?... — Non, heureusement, lui répondis-je sans prendre garde à sa brusquerie, à laquelle j'étais habituée; aussi ne s'agit-il pas de moi, mais d'une autre personne... — Ah! le colonel, interrompit-il avec la même aménité... C'est cela, il se sera battu. Je reconnais bien sa mauvaise tête; il est blessé, et il a besoin de moi; cela va tout seul : ils n'en font jamais d'autres, ces enragés-là... Où est-il? Chez vous? chez lui? — Docteur, lui dis-je, le colonel est parfaitement sain et sauf. — Eh! pourquoi donc alors m'éveillez-vous? s'écria-t-il impatienté. — Pour quelqu'un à qui je porte le plus vif intérêt. Vous m'aimez assez, mon cher Dupuytren, pour me suivre sans plus d'explications.

Je prononçai ces mots d'un ton qui n'admettait point de refus.

— Allons, partons, poursuivit le docteur en se radoucissant ; il faut que ce soit vous... car je suis mort de fatigue.

Il passa sa redingote, prit son chapeau, ses instruments de chirurgie et monta avec moi dans le coupé brun, qui partit dans la direction de la place du Carrousel et nous descendit à l'hôtel de Nantes.

Au milieu de la nuit, l'aspect de cette haute maison, isolée sur une vaste place déserte qu'éclairaient à peine quelques pâles réverbères aux lueurs lugubres, me donna le frisson ; il me sembla que j'allais assister à une scène sinistre.

Je me demandai comment un homme de la qualité, de l'élégance du marquis, un gentilhomme si recherché et si riche, avait pu choisir une si triste demeure.

Arrivés au premier étage, au fond d'un long corridor, nous traversâmes une antichambre d'assez pauvre apparence ; elle nous donna immédiatement accès dans une pièce mal meublée. Là se trouvait un lit misérable, entouré, pour tout luxe, de simples rideaux de percale très-commune. Sur ce lit, un homme était étendu dans un état voisin de l'évanouissement.

Je regardai le patient au teint décoloré. C'était bien l'homme qui m'était apparu deux fois déjà : l'homme du Théâtre-Français et du bois de Boulogne.

Dupuytren prit la lampe que notre guide avait posée sur la cheminée et s'approcha du malade.

— M. le marquis de C...! s'écria-t-il avec surprise... ici, dans cette chambre et blessé? Que s'est-il donc passé? — Le marquis de C..., repris-je à part moi. Enfin, je tenais ce nom insaisissable! j'avais le mot de cette énigme qui me tourmentait et me poursuivait sans relâche depuis si longtemps. — Comment monsieur le marquis se trouve-t-il ici? demanda de nouveau Dupuytren. — Mon Dieu! répondit le vieux serviteur qui m'avait accompagnée, M. de C... est tombé d'un cheval fougueux en traversant la place du Carrousel, et il a le bras cassé. On l'a transporté ici. Un long évanouissement s'en est suivi; nous avons cru qu'il était mort, et vous voyez dans quel état est mon pauvre maître.

Le digne homme se mit à sangloter.

— Mais il pouvait se tuer! m'écriai-je, entraînée par un sentiment d'intérêt que je ne cherchai pas à dissimuler. — Eh! c'est ce qu'il désire; il fait tout ce qu'il peut pour cela. — Pourquoi ne l'avez-vous pas ramené chez lui? demanda le docteur. — Il était si faible... — Vous avez bien fait.

Dupuytren prit le bras du blessé et l'examina. La douleur fit tressaillir le marquis et le tira de son assoupissement; il ouvrit les yeux, souleva la tête et m'aperçut. La joie brilla dans son regard éteint et éclaira son visage.

J'en fus si troublée, que je me laissai tomber machinalement sur une chaise placée près du lit.

— Allons, dit Dupuytren, on ne coupera pas ce bras-là, quoiqu'il soit rudement maltraité.

En disant ces mots, il le palpait avec une adresse et une dextérité qui tenaient du prodige.

— Oh! vous allez souffrir comme un damné, poursuivit-il; mais aussi, que diable vous avisez-vous, mon cher marquis, de vous briser les os en tombant de cheval, vous, le plus habile écuyer de Paris ?

Le marquis se souleva sur son lit et fit un effort comme pour répondre; mais la douleur que lui causait sa blessure était si aiguë qu'il pâlit et sembla près de s'évanouir une seconde fois, et cependant, tant il avait la force de l'âme, il ne fit pas entendre un seul gémissement.

Le bras du malade examiné, Dupuytren se disposait à pratiquer une saignée et à faire le pansement, quand, se retournant de mon côté avec brusquerie, il me dit :

— Vous ne pouvez rester ici, madame, retirez-vous; lorsque tout sera fini, vous reviendrez.

J'allais me lever et sortir; le marquis me regarda avec une expression tendre et suppliante qui voulait dire :

— Par pitié, ne me quittez pas!

Il y avait tant d'angoisse éloquente dans ce regard, que je n'eus pas la force d'y résister..

— Docteur, répondis-je à Dupuytren, si ma présence ne vous gêne pas et que vous le permettiez, je resterai.
— Faites comme il vous plaira, reprit-il, et il parut ne plus s'occuper de moi.

Alors commença une lutte curieuse et pleine d'émotion dont je fus témoin, et que je ne puis oublier. D'une part, étaient le courage et la résignation; de l'autre, la science et l'art.

Le blessé ne poussa pas un cri, le chirurgien ne prononça pas un mot.

C'était un duel, mais un duel généreux, humain. Au lieu de donner la mort, il s'agissait de rappeler la vie, de recréer au lieu de détruire.

J'étais haletante d'inquiétude, lorsque Dupuytren s'écria satisfait :

— C'est une besogne faite, et bien faite, je l'espère. — Merci, dit le marquis; oh! merci!

Je ne sais si Dupuytren prit pour lui ce cri de reconnaissance; mais je compris à l'accent que M. de C... y mettait, qu'il ne s'agissait que de moi.

Le docteur donna ses ordres, écrivit une ordonnance, tâta le pouls au malade, et prit son chapeau pour partir.

— Je vous ramènerai chez vous, docteur, lui dis-je. — Comme il vous plaira, me répondit Dupuytren qui parut étonné de ma proposition. — Allons, continua-t-il en s'adressant au marquis, du calme, de la prudence et bon courage; je reviendrai demain.

Et comme pour me donner le temps d'échanger quelques paroles avec M. de C..., il passa dans la chambre voisine, et fit de nouvelles recommandations au vieux valet de chambre.

Ainsi, je me trouvai seule malgré moi, pour ainsi dire, avec l'homme qui avait jeté de si étranges préoccupations dans ma vie.

— Ah! madame, s'écria-t-il avec l'accent d'une tendresse exaltée, vous voilà! vous voilà!... Vous êtes venue!... Je vous vois! je vous entends!... Je n'osais l'espérer.—Il s'agissait de votre vie, monsieur, répondis-je; pouvais-je hésiter un seul instant? — Oh! cette vie, puisque vous l'avez sauvée, puisqu'elle vous intéresse, je la passerai à vous ador... Il se retint, et dit : A vous bénir... Merci, madame, merci! — Me remercier, moi! vous avez le droit de me haïr, car vous ne me devez que des douleurs.

Le marquis sourit tristement, et, saisissant ma main, y posa ses lèvres brûlantes; j'y sentis l'empreinte d'une larme.

Ce baiser, ces pleurs, ce triste sourire, achevèrent de jeter le désordre dans mon âme; je voulais fuir, et cependant je restai au chevet de ce lit que nulle amitié, nul amour n'entouraient. Ce que je ressentis alors de tendre pitié pour M. de C..., je ne saurais le dire. Je vis en lui un martyr... puis l'admiration se mêla à ce sentiment attendri : je me rappelai toutes ses nobles actions, tous ses sacrifices, et je ne pouvais me défendre d'une sorte de respectueuse adoration... N'avait-il pas été le plus magnanime des adversaires? Ses douleurs, qui lui venaient de moi seule, n'était-il pas juste de les payer d'un amour... de sœur?

M. de C... était là, dans une misérable chambre, blessé, oublié de tous, excepté de la souffrance, et j'allais l'abandonner! Il me sembla qu'un tel abandon serait une affreuse ingratitude, et mon cœur allait dire un crime! quand j'entendis la voix stridente de Dupuytren qui m'appelait impérieusement.

— Eh! vite, vite, ma chère; que faites-vous donc? je n'ai pas de temps à perdre! Il y a cinq minutes que je vous attends. Allons, partons, partons!

Je l'avoue à ma honte, je ne laissai point à mon cœur le temps de me parler, et m'enveloppant de ma mantille, sans oser jeter un seul regard sur le marquis, je m'enfuis précipitamment.

De la place du Carrousel à la place du Louvre, où demeurait Dupuytren, je ne dis pas un mot; de son côté, soit discrétion, soit fatigue, soit indifférence, le docteur garda un silence profond. J'en ressentis un secret contentement. Lorsque la voiture s'arrêta, sortant de l'accablement dans lequel j'étais plongée, je me hasardai à lui adresser cette question :

— Le marquis est-il encore en danger? — Aucunement, répondit-il. — Sauvé! sauvé! m'écriai-je avec joie... Dieu soit loué!

Dupuytren me regarda d'un air scrutateur en secouant la tête.

— Peut-être, ajouta-t-il tristement. — Que voulez-vous dire, docteur? au nom du ciel, que voulez-vous dire?

— Ma chère, poursuivit le docteur sans perdre son sang-froid, le mal véritable n'est pas au bras; il est là, et il posa sa main sur son front. Je guéris l'un, je ne puis rien contre l'autre.

Je tressaillis.

— N'oubliez pas ce que je vous dis en ce moment, au milieu de cette nuit sombre : le marquis de C... mourra fou.

En prononçant ces mots, Dupuytren descendit de voiture et me quitta de l'air le plus tranquille du monde, sans remarquer l'émotion qui m'agitait.

Le lendemain, j'envoyai demander des nouvelles de M. de C... On me répondit qu'il avait quitté l'hôtel de Nantes. J'allai moi-même aux informations chez le concierge de l'élégante habitation qu'il occupait rue... Là, j'appris que le marquis s'était fait transporter à sa campagne, où il croyait se rétablir plus vite. Quelques semaines après, je fus rassurée sur l'état du blessé et cessai dès lors mes petits pèlerinages. . . . .

. . . .

Un matin, en ouvrant mon journal, je lus ces mots :

« M. le marquis de C... est mort hier matin d'une maladie du cerveau. »

— Pauvre marquis ! m'écriai-je; pauvre marquis ! Dieu veuille que je ne l'aie pas tué !

M. de C... laissait un grand héritage, et, entre autres richesses, un magnifique mobilier et un cabinet de livres

et d'objets rares. Le marquis aimait les arts et s'y entendait.

La vente de ses meubles et de ses précieuses collections eut lieu peu de jours après sa mort; je m'y rendis, non par curiosité, mais par l'irrésistible entraînement du souvenir. Je n'entrai pas sans une vive émotion dans cette demeure où avait passé un homme si malheureux par moi. Il me semblait à chaque pas que j'allais y rencontrer son ombre éplorée.

Après avoir parcouru plusieurs pièces élégamment meublées et très-encombrées par la foule, j'arrivai à la chambre du marquis. Là, deux objets frappèrent ma vue : une chaîne et une montre d'or d'une très-grande simplicité; je les reconnus, je les avais vues à l'hôtel de Nantes, au chevet du lit de M. de C... Je les détachai pieusement, comme de saintes choses, et les payai ce qu'on me demanda, pour leur éviter la honte de l'encan.

De retour chez moi, j'y trouvai madame W... Sa présence me causa un trouble que je ne cherchai point à lui déguiser.

— Je sors de la vente du marquis de C..., lui dis-je, j'ai le cœur gros de larmes et de regrets. — Ce cher marquis, reprit-elle, il vous a beaucoup aimée; et vous le lui avez si peu rendu! Savez-vous que je n'ai appris sa mort que tout à l'heure, par un de ces malencontreux visiteurs, véritables oiseaux de mauvais augure, qui n'arrivent que pour annoncer quelque malheur. — Quoi!

repris-je, vous ignoriez la mort de M. de C...? — Eh! mon Dieu oui; je vis comme un ermite; aussi, ma chère, ne m'en veuillez pas si je vous apporte ce matin seulement ce dépôt qui m'a été confié il y a longtemps.

Et elle me tendit une lettre cachetée de noir.

— D'où vient cette lettre, lui demandai-je, et de qui la tenez-vous? — Du marquis. Un jour... alors il avait perdu tout espoir d'être aimé de vous, il vint me voir et me dit, en mettant cette lettre dans ma main : « Tenez, si je meurs, vous la lui remettrez. » Je le lui promis... Il est mort, et je m'acquitte de ma promesse.

Je pris d'une main tremblante la lettre mystérieuse et j'en rompis le cachet. . . . .

. . . .

C'était le testament de M. le marquis de C...

Ici mademoiselle Mars s'arrêta...

— Mon roman est achevé, ma chère enfant, me dit-elle; il occupe plusieurs pages de ma vie: ce ne sont pas les plus riantes, et en les relisant ce soir avec vous, je me sens triste au plus profond de mon âme.

En parlant ainsi, elle détacha de sa ceinture une petite montre retenue par une chaîne d'or, qu'elle ne quittait presque jamais, et, regardant l'heure :

— Il est tard, dit-elle, partez, partez vite. — Reviendrai-je demain? — Oui, si cela ne vous ennuie pas. — Avant de vous quitter, permettez-moi une seule question.

Elle vit que mes yeux s'étaient fixés sur sa montre, et, devinant ma pensée, elle me répondit :

— Oui, mon enfant, c'est elle!... Pauvre montre... elle fut la compagne de M. de C... durant sa vie et lui dit l'heure de sa mort... Elle me dira la mienne.

Et maintenant que votre curiosité est contente, laissez-moi; j'ai besoin d'être seule.

Je sortis tout attristée.

V.

Je vous ai dit que j'avais assisté à deux duels : l'un étrange, l'autre infâme. Vous connaissez le premier, voici le second :

Votre Bretagne est un beau et poétique pays, ma chère enfant, et je vous envie le bonheur d'y être née.

Il y a un quart de siècle à peu près, je passai une partie de l'automne à P..., et le hasard m'y rendit témoin d'une aventure très-dramatique que je vais vous raconter. Quelque invraisemblable qu'elle vous paraisse, tenez-la pour vraie. Je l'ai vue de mes propres yeux, comme dit Orgon à madame Pernelle. Vous y trouverez un caractère de femme d'une originalité redoutable, et, Dieu merci, on rencontrerait difficilement son sosie, je me hâte de le dire, pour l'honneur du sexe auquel j'appartiens.

Il ne s'agit plus, vous le voyez, d'une jeune fille à la voix douce, à l'air mélancolique et aux yeux bleus; mon

héroïne a l'œil noir, la lèvre ardente, le feu aux joues, la passion dans le regard, dans toute sa personne quelque chose de résolu, d'impérieux, de violent et de hautain; belle cependant de cette double et dangereuse beauté qui peut rallumer les sens d'un voluptueux blasé et séduire l'âme ingénue du jeune homme souriant aux rêves d'un premier amour.

La première fois que je la vis, son langage, ses manières, ses goûts me causèrent une profonde surprise. Elle chassait le loup et le sanglier à lasser les plus intrépides, montait à cheval de l'air d'un héroïque capitaine d'aventures, maniait l'épée comme un maître d'escrime, et, à quarante pas, faisait voler une poupée en éclats.

Il lui arrivait quelquefois de ressembler à une femme, mais à une jeune fille, jamais... et pourtant elle avait à peine vingt ans.

Orpheline à l'âge où le cœur et l'esprit ont besoin de la tendresse et des conseils d'une mère, elle s'était abandonnée, sans guide, au caprice et à la vivacité de ses instincts et de ses penchants. Son frère, le comte de N..., loin de la retenir et de la combattre, l'encourageait. Dans les entraînements de sa sœur, il retrouvait les siens; son audace le charmait, et il se faisait aisément le complice de fantaisies et de goûts qu'il partageait comme un plaisir.

Le comte de N... était un de ces hommes chez lesquels la source de la sensibilité est de bonne heure tarie ; sa passion pour la chasse avait achevé d'endurcir son cœur,

au point de le rendre indifférent aux douleurs humaines. Nature rude et sauvage, il lui fallait tous les jours de dures fatigues, des exercices violents, l'air libre, les bois, les monts, le soleil ou la glace et du sang... La chasse lui apportait chaque matin ces âpres émotions; aussi lui consacrait-il sa vie entière.

Lorsque, par hasard, M. de N... quittait ses rocs et ses forêts, son fusil et sa meute haletante, pour paraître dans le monde où sa fortune et son nom l'obligeaient à se montrer, il se faisait une complète métamorphose dans toute sa personne : ce n'était plus l'indomptable chasseur aux vêtements en désordre, au teint enflammé, la voix du carnage sur les lèvres, conviant à la guerre son armée de chiens déchaînés, tuant ses chevaux à coups d'éperon, et éventrant sa proie de son coutelas d'acier; c'était un homme froid, poli, impassible, dont le sourire contenu et étudié s'efforçait de dissimuler les passions qui se heurtaient en lui.

M. de N... n'avait jamais compris l'amour.

Cependant, deux sentiments survivaient dans cette âme de fer : le comte aimait tendrement sa sœur, et ne parlait jamais de son père et de sa mère qu'avec un respect attendri. Violent jusqu'à la férocité, il aurait tué, sans hésitation, l'homme qui devant lui eût attaqué l'honneur d'un ami absent; et si ce même ami était venu lui confier une douleur, l'insensible N... n'eût pas trouvé un accent pour le plaindre ou le consoler.

Le comte croyait à la haine et surtout à la vengeance, et poussait l'orgueil de son nom jusqu'au fanatisme.

— Dès qu'il y a passion, disait-il, le crime a son excuse; et je l'entendis un jour, développant cet abominable sophisme, défendre Iago et lady Macbeth. Jeté vingt ans plus tôt dans la tempête révolutionnaire, M. de N... se fût chargé à lui tout seul d'alimenter la hache du bourreau.

J'habitais le même château que le comte et sa sœur. Ce château, un des plus anciens et des plus curieux de la Bretagne, avait fourni de nombreux chapitres à la légende, et au moment où je m'y trouvais, il jouissait encore d'une fort belle réputation de manoir fantastique. Un vieux jardinier, à qui j'avais inspiré une grande confiance, m'entretenait de temps en temps, au clair de la lune, quand je m'égarais dans les sentiers du parc, de cloches mystérieuses, de tombes ouvertes, de rondes infernales, de visions étranges, de bruits plus étranges encore. On eût dit que le diable avait été le seigneur suzerain de l'endroit; non pas le diable que nous connaissons tous, parfumé, ganté, homme ou femme, bon ou mauvais, selon le désir et l'occasion; ou bien encore le pauvre diable à l'habit râpé, à la mine piteuse, grelottant de froid, mourant de faim à la porte de Véfour ou de Chevet, et cachant son cœur sous ses haillons. Le diable dont je parle est un horrible diable qui sent le soufre d'une lieue, porte griffes, cornes et pied fourchu,

et ne marche que suivi d'un cortége de vieilles damnées auprès de qui les trois sorcières de Macbeth ou de Faust eussent eu la grâce et le charme de trois jeunes vierges allant à l'autel couronnées de fleurs d'oranger.

C'est dans cette atmosphère sentant le roussi, passez-moi le mot, que nous vivions, mes amis, moi et mes hôtes... Dieu nous le pardonne!

Le château de Kernoff... (la discrétion m'oblige non-seulement de changer son nom, mais celui de ses habitants), le château de Kernoff était occupé par deux familles : le comte de N..., sa sœur et un jeune secrétaire; M. Landry, sa femme et moi, qui n'étais là qu'un oiseau de passage. M. et madame Landry étaient mes amis depuis longtemps; M. de N... et sa sœur me connaissaient à peine. Une amitié qui datait de l'enfance, jointe à des affaires d'intérêt, unissait les N... aux Landry ; les premiers appartenaient à la noblesse bretonne, les seconds à la bourgeoisie parisienne.

La révolution de 93 ayant dispersé une grande partie de la fortune des N..., le comte actuel s'était vu obligé de recourir à l'amitié de M. Landry pour le rachat de ses biens; ce service, en resserrant l'intimité des deux jeunes gens, expliquait leur présence au château de Kernoff.

— Quelques amis étaient venus, comme moi, passer près d'eux les beaux jours de la saison d'été. Ce petit groupe d'intimes se réunissait tous les soirs au salon.

Dès la première soirée, j'avais remarqué un jeune homme à la physionomie la plus expressive et la plus heureuse; seulement, en le regardant avec plus d'attention, j'avais deviné promptement que cette grâce prévenante cachait une de ces natures passionnées qui donnent leur âme dans un regard, leur vie dans un baiser; elles naissent au premier feu de la passion, elles meurent avant le second amour. Paulnick avait vingt-deux ans; d'origine bretonne, sa famille appartenait à la petite bourgeoisie du Finistère.

Le pauvre enfant avait eu beau interroger sa grand'-mère, consulter M. le curé, l'oracle de son village, et feuilleter les registres de l'état civil, il n'avait pu trouver un blason à côté du nom des Paulnick. Notre héros était donc de la plus incontestable roture.

A douze ans, gai et léger comme un oiseau, sa grand'-mère, son seul appui, sa seule famille, l'envoya au collége de Rennes pour y faire ses études; il travailla, il réussit, et à dix-huit ans l'écolier, devenu jeune homme, revenait chez son aïeule, riche de savoir, de courage et d'espérance, mais parfaitement pauvre d'argent. A vingt ans, il était secrétaire du comte de N...

Lorsqu'il quitta son village, Paulnick fut hautement regretté des uns et secrètement pleuré des autres. C'était un bon parti, un joli garçon, un savant de moins, et peu s'en fallut que le village tout entier ne sautât à la bride des chevaux venus un beau matin d'avril pour l'enlever à

sa mère-grand, comme on disait, et le conduire, en brillant équipage, au château de Kernoff. Et lui, l'ingrat! lui qui avait vu tant de charmants sourires le guetter sur son passage, tant de soudaines rougeurs lui faire de doux aveux, tant de giboulées d'œillades tomber de tous côtés sur son cœur, il s'éloignait sans un soupir, car, excepté sa grand'mère, Paulnick n'aimait rien au monde.

Or, quelques mois après, d'où vient que notre jeune Breton eût donné la moitié de son sang pour trouver un brin de noblesse à la rosette du bonnet de coton de ses aïeux? D'où vient qu'il soupirait à l'écart... le front rêveur, la main brûlante? Eh! mon Dieu, parce qu'il était amoureux comme un fou de la sœur du comte de N... Et cependant, quoique roturier, Paulnick, plus d'une fois, avait rencontré le regard passionné de Julie de N...; plus d'une fois, en accompagnant les chansons bretonnes qu'elle disait d'un accent si pénétrant, il avait senti son souffle adoré descendre sur sa joue.

Un jour, dans un moment de délire, épuisé par une nuit de combats, d'insomnies, de désirs insensés, la poitrine oppressée, la voix palpitante d'émotion, il avait osé avouer son amour, et s'était enfui, après cet aveu, comme un criminel qui craint d'entendre son arrêt de mort. Mais le lendemain, jugez de sa joie, lorsque, en retrouvant Julie, il vit un tendre sourire glisser sur ses lèvres et la flamme du désir briller dans son regard. C'était le regard d'une femme habituée aux passions; c'était l'acceptation tout

entière des sentiments de Paulnick. Il n'en fallait pas davantage pour ravager le cœur de l'amoureux jeune homme, qui ne soupçonnait pas ces ruses de la coquetterie. A dater de ce moment, mademoiselle de N... devint son unique pensée; un mot d'elle le plongeait dans de douces extases, que la rude voix du comte pouvait seule dissiper de temps en temps.

Mademoiselle de N... aimait la poésie, Paulnick se fit poëte pour chanter sa beauté; elle aimait la peinture, il peignit pour retracer ses traits; elle était musicienne, il apprit la musique pour accompagner les chants qu'elle préférait.

Toutes ces preuves d'amour étaient reçues avec indifférence. Jamais un remercîment ou une parole affectueuse ne payait tant de longues veilles, de travail et de fatigue.

Les jours où la jeune comtesse ne se livrait pas à ses courses aventureuses dans les bois, assis à ses pieds, Paulnick lui lisait ses romans favoris.

Maîtresse de ses actions et n'ayant aucune surveillance à redouter, lorsque mademoiselle de N... quittait le château avant le jour pour n'y rentrer qu'à l'heure du souper, le jeune Breton l'accompagnait.

Ces longues promenades au milieu des bois, cette intimité de tous les instants, ces lectures passionnées et dangereuses, cette complète liberté, firent naître dans le cœur de Paulnick des sensations qu'il avait ignorées jusqu'alors. Il cessa d'être l'enfant timide qui n'osait ac-

cepter le regard ou le baiser qu'on lui offrait; il oublia qu'il n'était que le secrétaire du comte, c'est-à-dire le premier ministre d'un grand seigneur dur et hautain qui pouvait le jeter à la porte comme le dernier de ses laquais, et il arriva aux plus violentes ardeurs de la passion. Il y avait un an que Julie connaissait l'amour de Paulnick. Loin de comprimer par sa réserve les élans de cet amour, elle les excitait par un redoublement de coquetterie et par des familiarités plus dangereuses que son indifférence ou son dédain.

Je compris toute la noblesse et la distinction du caractère de Paulnick la seconde fois que nous causâmes ensemble. Lisant bientôt dans cette âme sensible et dévouée, je me sentis entraînée vers elle par une tendresse de sœur : son amour m'épouvanta ; j'eus pitié de ce jeune homme tombé aux mains d'une coquette qui allait effeuiller une à une ses plus chères croyances. Un matin, en parcourant les allées du parc de Kernoff, j'aperçus une lettre oubliée sur un banc de gazon. Je la pris, non sans une vague émotion; elle contenait ces mots :

« Ce soir, à minuit, je t'attendrai; passe par la petite porte verte, c'est plus sûr. »

L'adresse manquait; mais ce billet sans signature était évidemment écrit pour Paulnick. Ces deux lignes m'en disaient plus qu'un aveu complet...

Tout en remerciant le hasard de ce qu'il m'avait choisie pour confidente de cet amour, je rentrai triste et inquiète

au château; j'y trouvai le secrétaire du comte, il vint à moi. Quoi qu'il m'en coûtât de toucher au secret de son cœur, j'eus le courage de lui demander une heure de causerie intime; il m'offrit son bras, et nous nous perdîmes sous les ombrages d'un vieux bois qui dominait le château de Kernoff.

— Paulnick, lui dis-je, après m'être assurée qu'on ne pouvait nous entendre, je sais tout...

Il tressaillit.

— Ce que vous n'eussiez pas voulu m'avouer, c'était votre droit; ce que je n'eusse point osé vous demander, c'était mon devoir, le hasard vient de me l'apprendre tout à l'heure.

En parlant ainsi, je lui donnai la lettre de mademoiselle de N...

Il devint si pâle qu'il m'effraya.

Je me reprochai presque d'avoir provoqué cette explication.

— Comment la lettre que voici est-elle entre vos mains? me demanda-t-il.

— Je l'ai trouvée à quelques pas d'ici. Remerciez-en Dieu, qui veille sur vous sans doute; car si le comte...

Paulnick m'interrompit avec une anxiété visible.

— Qu'avez-vous à me dire, madame? je vous écoute.

— Mon ami, repris-je, j'ai la science de la vie qui vous manque, et je vous aime comme une sœur, quoique nous ne nous connaissions que depuis mon arrivée à

Kernoff; mais, vous le savez, il est de ces affections que Dieu fait grandes en naissant; elles tiennent au cœur par des liens mystérieux, indissolubles... Répondez-moi donc comme vous répondriez à votre mère, si elle était là et qu'elle vous interrogeât. Ce rendez-vous est-il le premier?

Paulnick garda le silence; son cœur tremblait dans sa poitrine.

— Vous doutez de moi, mon enfant, ou vous ne m'estimez pas assez pour m'ouvrir votre âme tout entière, lui dis-je tristement. Eh bien! n'en parlons plus. — Oh! je vous aime, madame, et je vous estime, me répondit-il avec cette exaltation qui m'attirait vers lui. — Alors, puisque vous m'aimez, répondez-moi, Paulnick. Ce rendez-vous est-il le premier? — Non, murmura-t-il faiblement. — Pauvre enfant! Dieu vous protége, car lui seul peut vous sauver. — Je ne vous comprends pas.

Ces mots furent prononcés avec une émotion mêlée d'un naïf étonnement.

Je pris les mains du jeune Breton et les serrai tendrement.

— Paulnick, poursuivis-je, si mademoiselle de N... n'est pour vous qu'une amie... si les rendez-vous qu'elle vous a donnés ne vous ont faits coupables ni l'un ni l'autre, partez ce soir, retournez près de votre vieille mère. — Et pourquoi, madame? — Parce que votre amour est impossible; il vous tuera si vous le laissez vivre. Chas-

sez-le donc de votre cœur comme le plus implacable de vos ennemis. — Eh! que m'importe la vie sans elle! — Vous l'aimez donc bien? demandai-je à Paulnick en fixant mes yeux sur les siens. — Si je l'aime! s'écria-t-il, si je l'aime! Vous avez, dites-vous, la science de la vie qui me manque, et vous me demandez si je l'aime? Mais par elle... pour elle, tout est possible... Sans elle, l'horizon de ma vie se referme sur moi et m'étouffe. Depuis deux ans, je ne l'ai pas quittée d'un seul instant. Elle est le rayon qui éclaire mon âme, elle est le parfum qui l'enivre... Oh! croyez-moi, ce n'est pas de l'amour qu'elle m'inspire, c'est un sentiment qui ressemble à l'extase des élus, c'est une sainte adoration que Dieu doit envier, car jusqu'à présent nulle créature humaine ne l'a ressentie pour lui! Et vous me demandez si je l'aime! Mais vous ne m'avez donc jamais vu la suivre, l'envelopper du regard; vous n'avez donc jamais compté les joies qui s'échappent de mon cœur à l'heure où sa main presse la mienne... mon visage ne dit donc aucune de mes sensations? Oh! si vous doutez encore de mon amour, madame, regardez-moi quand je parle d'elle, et vous verrez si je l'aime!...

Paulnick prit sa tête dans ses mains pour mieux cacher ses larmes; il sanglotait.

— Enfant, lui dis-je, vous l'aimez trop. — On n'aime jamais trop; ce mot-là n'existe point en amour. *Trop*, c'est assez. — Paulnick, ne me parlez plus ainsi; votre exaltation m'épouvante. — Oh! rassurez-vous, elle ne sera fatale qu'à moi.

Il y avait comme une sorte d'amertume dans ces paroles.

— Mon ami, je vous entretenais tout à l'heure de cette tendresse qui m'est venue au cœur la première fois que je vous ai vu... Eh bien! c'est elle, entendez-vous bien, qui vous conjure aujourd'hui de quitter ce château, de fuir jusqu'au souvenir de mademoiselle de N...; et vous n'avez qu'un moyen d'échapper à ce dangereux amour... c'est l'absence.

Une sueur froide et une pâleur livide passèrent sur le visage de Paulnick.

— Voyons, mon ami, voulez-vous que je parte demain pour Paris et vous emmène? Vous êtes jeune, toutes les carrières vous sont ouvertes; choisissez un but, quel qu'il soit, vous l'atteindrez. J'ai si bon espoir, que je réponds de votre bonheur. Appuyez-vous donc sur mon cœur et partons. — Merci, merci... me répondit-il avec un accent plein de reconnaissance; oh! je le savais bien, vous êtes bonne, généreuse, et j'ai en vous une amie dévouée... mais ce que vous me proposez est inacceptable... J'ai deux amours dans le cœur : Julie et ma patrie... je leur resterai fidèle.

J'avais deux adversaires à combattre : c'était là une rude croisade; je pris le sage parti de diriger mes attaques sur un seul et de renoncer à l'autre avec résignation; aussi répliquai-je sans hésiter :

— Je respecte l'un de ces amours, mais je combats

l'autre parce qu'il sera pour vous une source intarissable de douleurs et de regrets. Paulnick, songez-y! vous êtes entouré de séductions qui vous dérobent la grandeur du péril! Mon pauvre enfant, détournez-vous de ce chemin maudit; mademoiselle de N... ne vous aime pas; elle ne vous aimera jamais... — Oui, vous avez raison, murmura-t-il d'une voix brisée par les sanglots. — Vous êtes le hochet qu'il fallait pour occuper cette imagination sans frein et cet appétit de sensations extrêmes et inassouvies; demain, aujourd'hui peut-être, elle vous repoussera sans donner un regard de compassion à votre désespoir. Le cœur de cette jeune fille a été maudit de Dieu; vous y chercheriez en vain une étincelle de tendresse, de dévouement et d'amour. — Oh! taisez-vous, taisez-vous! s'écria-t-il. — Depuis deux ans, qu'avez-vous été pour elle? l'esclave de ses caprices. Pour lui plaire, vous avez accepté des goûts, des idées, des plaisirs, une existence romanesque qui forme le plus étrange contraste avec votre nature simple, tendre et réservée, et en échange de ces sacrifices, qu'a-t-elle fait pour vous? — Mais elle est ma vie, la vie de mon âme! interrompit Paulnick, épuisé par la douleur. — Et le comte? vous n'y pensez pas, malheureux enfant! Vous oubliez la sombre énergie de cet homme qui absout les plus grands crimes dès qu'ils ont la passion pour mobile. Jaloux comme il l'est de l'honneur de son nom, il vous tuerait sur un soupçon... — Eh! que m'importe la mort! — Paulnick, au nom de votre

mère, cette sainte femme dont l'âme vous contemple et vous écoute du haut du ciel, partez ce soir, non pour Paris, puisque l'amour de la Bretagne vous retient ici, mais pour votre village; retournez auprès de votre aïeule, et là, mon ami, en présence du tombeau de votre mère, votre cœur se guérira et... vous oublierez.

Paulnick ne répondit pas; ses mains s'étaient glacées dans les miennes, sa respiration sortait brûlante et saccadée de ses lèvres.

J'allais insister. Il me dit enfin avec douceur :

— Je souffre, je souffre à mourir, vous le voyez. Par pitié, ne m'en dites pas davantage... Et puisque vous m'avez frappé de mille coups de poignard, à quoi bon un de plus?

L'abattement répandu sur ses traits me demandait grâce pour lui. Je me tus. Tristes et silencieux, nous reprîmes le chemin du château. Arrivé à la porte du salon, Paulnick me salua sans me dire un seul mot, et, retournant sur ses pas, se perdit dans les détours du parc. Pendant quelques instants je le suivis du regard avec inquiétude, cherchant à deviner le parti qu'il allait prendre; la raison avait parlé... serait-elle écoutée? Hélas! la raison n'est pas toujours ce qui plaît aux amants. A l'heure du souper, mon jeune ami ne parut pas. Ma joie en fut extrême; la veillée s'écoula sans que je l'aperçusse. Il était si peu de chose pour les hôtes et les habitués du château, qu'à part moi personne ne remarqua son absence.

Je dis personne, car Julie de N... était ce soir-là plus calme, plus indifférente, plus dédaigneuse que de coutume.

Retirée dans ma chambre, je me mis à repasser les événements de la journée, et mon cœur se sentit heureux et soulagé à la pensée qu'il avait éloigné Paulnick du danger qui le menaçait.

—Enfin il est parti, me dis-je; pauvre enfant! Comme je remercie Dieu de m'avoir envoyée vers lui!

La joie et la douleur rendent également le sommeil impossible; jamais je n'avais éprouvé une agitation plus vive... Pour me distraire des ennuis de l'insomnie, j'ouvris ma fenêtre et je respirai avec délices cette brise bretonne, tant de fois chantée par les poëtes. Au même instant un bruit de pas attira mon attention... Je distinguai une forme humaine qui glissait à travers l'obscurité le long de la muraille... Une soudaine terreur s'empara de moi... C'était Paulnick... Le malheureux n'avait pas écouté ma prière! Il prit une clef dans la poche de son gilet, ouvrit avec précaution une porte cachée sous d'épais chèvrefeuilles; cette porte conduisait à la chambre de mademoiselle de N... par un escalier secret; Paulnick entra précipitamment et disparut.

Minuit sonnait à l'horloge du château... C'était l'heure du rendez-vous. Je n'en pouvais douter, Paulnick était l'amant de mademoiselle de N...

Quelques semaines s'écoulèrent pendant lesquelles je

surpris plus d'une fois l'arrivée nocturne et le départ matinal du secrétaire du comte. J'étais seule maîtresse de son secret, et je m'en réjouissais, tout en redoutant une catastrophe pour l'avenir.

Nous touchions au mois d'octobre : la nature avait quitté sa robe d'été et commençait à s'envelopper de son manteau de brouillards et de frimas; tout était triste au château de Kernoff; les sombres légendes semblaient être revenues s'asseoir au foyer du vieux manoir.

Je trouvais Paulnick pâle, rêveur, abattu; son regard n'avait plus de flamme, ses lèvres n'avaient plus de sourires, et vainement j'essayais de relever son courage; je ne sais quel vent de mort avait soufflé sur son cœur.

Une nuit, atteinte de ce frisson superstitieux qui court à travers la Bretagne, je me réveillai sous l'impression d'une terreur indicible. Était-ce le résultat d'un mauvais songe? Était-ce l'approche d'un danger prêt à fondre sur moi ou à frapper un ami? Était-ce la présence d'un être surnaturel? Je ne pus m'en rendre compte; mais, entraînée malgré moi par une force singulière, je me levai et ouvris ma porte. La même force irrésistible m'attira vers l'appartement de mademoiselle de N.... Je fus frappée d'épouvante en apercevant le comte de N... : il tenait à la main une lampe qui jetait des lueurs funèbres. L'expression sauvage de son visage me révéla ce qui se passait dans l'âme de cet homme; j'y lus la haine et le désir de la vengeance. M. de N... était affreusement pâle. La

porte devant laquelle il se trouvait, et qu'il examinait avec un soin minutieux, était celle de sa sœur; elle céda bientôt à une attaque vigoureuse... Un cri se fit entendre, perçant et terrible comme celui d'une hyène qui bondit sur l'ennemi. Je ne puis dire ce qui s'accomplit alors. La porte s'étant refermée, aucun bruit n'arriva jusqu'à moi... Mais, au bout de quelques instants, deux hommes parurent : l'un écumant de rage et l'œil avide de vengeance; l'autre, le front calme et résigné. Le frère demandait du sang pour laver l'honneur de sa sœur, et, sans une plainte et sans un regret, l'amant offrait sa vie à la cruauté du juge.

Quoiqu'on parlât très-bas, j'entendis qu'un duel aurait lieu le lendemain à huit heures du matin. Le nom de M. Landry fut seul prononcé... puis la lampe et les deux hommes se perdirent.... Le château retomba dans un silence effrayant.

Je cherchai à rejoindre Paulnick, qui habitait un pavillon isolé; mais la nuit était profonde, je ne pus retrouver sa trace et je m'égarai.

Je passai une heure au moins à errer ainsi au milieu de l'obscurité; le froid agitait mes membres convulsivement; une sueur glacée perlait sur mon front; des visions infernales dansaient autour de moi; je crus voir des flammes livides m'environner de toutes parts... J'entendis des ricanements sinistres; les murailles m'enveloppaient comme un linceul de pierre, et Paulnick m'apparut semblable à

un fantôme percé de coups et couvert de sang. Je cachai ma tête dans mes mains pour échapper à cette terrible hallucination.

Les premières lueurs du jour me rendirent à la réalité, qui n'était, hélas! que trop réelle. Je regagnai enfin mon appartement, où je quittai mon manteau de nuit, et, passant à la hâte un vêtement plus convenable, je courus au pavillon. Paulnick n'y était pas. Je cherchai M. de N...; j'appris que le comte et M. Landry avaient fait seller leurs chevaux avant le jour et qu'ils avaient quitté le château. Je demandai si Julie était levée; on me répondit :

— Mademoiselle a défendu d'entrer chez elle avant dix heures.

Je ne savais quel parti prendre. L'heure du rendez-vous approchait; à tout prix, il fallait sauver Paulnick. Poussée par ce désir, j'allai trouver madame Landry, et, sans lui parler de l'amour du jeune Breton, je lui communiquai mes craintes touchant la rencontre qui devait avoir lieu.

Madame Landry était une femme intelligente, bonne et dévouée quand il s'agissait de secourir ses amis, mais douée de cet esprit essentiellement mondain qui n'aime à s'attendrir qu'autant que cette sensibilité d'un moment ne dérange rien au courant des plaisirs.

Par amitié pour moi, beaucoup plus que par intérêt pour Paulnick, elle m'écouta avec attention et partagea mes inquiétudes.

— Julie est la cause de ce duel, me dit-elle; j'en suis sûre et vous n'en sauriez douter. — Ne nous occupons pas de la cause de cette rencontre, n'en mesurons que les suites; elles peuvent être terribles...—Oui, terribles, c'est le mot; car M. de N... est le plus habile tireur de France. — Et Paulnick ne sait pas tenir un pistolet, m'écriai-je. — Ma chère amie, votre protégé risque sa vie, ni plus ni moins; si vous voulez la lui conserver, trouvez vite le moyen d'empêcher ce duel. — M. Landry y sera peut-être parvenu : il est loyal autant que bon et brave.

Madame Landry secoua la tête d'un air de doute.

— Ne comptez pas sur Landry, il aura échoué; je connais le caractère inflexible du comte. Cet homme-là est plus féroce que les loups et les sangliers qu'il tue tous les jours. — Mon Dieu! que faire? le rendez-vous est pour huit heures, nous n'avons pas un instant à perdre... Si nous battions la forêt ensemble, dis-je à madame Landry, après un moment de silence; ils ne peuvent être que là. — Bien volontiers, me répondit-elle. Vous aimez Paulnick, c'est une raison pour que je lui sois dévouée.

Nous fîmes seller deux chevaux; puis, seules et sans aucun domestique, nous partîmes.

A peine avions-nous fait une demi-lieue, que ma compagne m'arrêta.

— Je les entends, me dit-elle.

Nous mîmes pied à terre, car nos chevaux n'eussent pu franchir l'espace couvert de buissons et de branchages qui nous séparait des combattants.

Tandisque nous avancions, moi avec la ferme résolution de défendre Paulnick comme mon enfant, madame Landry avec le désir de me seconder, une scène horrible s'offrit à nous. Je vais essayer de vous la retracer, quoique ce souvenir me glace encore d'effroi.

Paulnick et le comte étaient à trente pas de nous tout au plus. A travers l'épaisseur des taillis, nous pouvions distinguer leurs moindres mouvements. Tousdeux étaient pâles, tous deux avaient, à cette heure suprême, une énergique beauté. Un seul homme les assistait : c'était M. Landry.

Brave comme un enfant de la Bretagne, Paulnick n'avait pas voulu de témoin; celui du comte lui suffisait. Quoique cela ne fût point parfaitement régulier, selon les exigences de ces sortes de rencontres, le duel allait avoir lieu sous les yeux d'un seul témoin.

Les pistolets étaient chargés, les combattants à dix pas l'un de l'autre... à dix pas, entendez-vous bien? Paulnick attendait... A ce moment, le comte de N..., plus prompt que l'éclair, bondit comme un tigre, s'élança sur lui, le désarma, et, appliquant le canon de son pistolet sur sa bouche, lui brisa le crâne.

Nous poussâmes un cri déchirant qui se perdit dans l'immensité de la forêt... Nous touchions au but, mais

trop tard! Le corps de Paulnick, en s'affaissant sur lui-même, effleura la poitrine du comte, qui recula épouvanté; ce brusque mouvement rendit la chute du cadavre plus violente... Le sang du mort jaillit sur le visage et les vêtements de M. de N... Spectacle affreux!... Cette odieuse tragédie s'était jouée sous nos yeux avec une telle rapidité, elle était si imprévue, qu'il nous eût été impossible d'empêcher le crime que cet homme abominable venait de commettre... Je crus que j'allais mourir d'horreur, et sans rester davantage sur ce théâtre de désolation, madame Landry et moi nous courûmes dans la direction du château, oubliant nos chevaux à l'endroit où nous les avions attachés.

Les sentiers et les chemins me semblaient rouges de sang...

La première personne que nous trouvâmes en arrivant à Kernoff fut mademoiselle de N...; elle nous aborda en riant aux éclats, et nous demanda quelle mauvaise rencontre nous avait mises si fort en déroute... J'allais tout lui raconter... madame Landry m'arrêta...

— Julie, lui dit-elle à voix basse, rentrez dans votre chambre, et, pour l'honneur de votre cœur, soyez moins gaie aujourd'hui... Il y a une tache de sang à votre blason... Plus tard, vous saurez d'où viennent ce sang et cette tache...

Sans donner à mademoiselle de N... le temps de l'interroger, j'entraînai madame Landry. Nous nous retirâmes désespérées.

Mon pauvre Paulnick, si riche de jeunesse, si plein d'avenir, de saintes croyances et d'amour, ils me l'avaient assassiné!... Elle d'abord, lui ensuite, et cela sous mes yeux... Cette pensée me poursuivait comme un remords; pourtant ma conscience me répétait que j'avais fait mon devoir pour le sauver.

Madame Landry me fit jurer de ne parler à personne de ce que nous avions vu, même à son mari. Elle voulait épargner au comte une honte éternelle. Après tout, c'était son droit, puisque cet homme avait été leur ami. Et puis, cette sanglante rencontre, ébruitée et tombée sous la main de la justice, pouvait compromettre gravement M. Landry, dont la réputation était intacte, et mener à l'échafaud M. de N... Il fallait donc que le terrible secret de ce duel homicide restât enseveli dans nos souvenirs. Madame Landry me dit, après s'être assurée de mon silence :

— Pour les habitués et les domestiques de Kernoff, une rencontre aura eu lieu entre le comte et son secrétaire... La cause?... Une discussion politique; cela suffira à la curiosité et même à la malveillance. S'il est des démarches à faire pour étouffer cette funeste aventure, mon mari s'en chargera. Il ne peut pas oublier que le père de M. de N... l'a traité comme un fils. Je connais M. Landry, il donnerait sa vie plutôt que de laisser ternir par un soupçon ou un scandale le nom des N...

Nous envoyâmes un domestique qui m'appartenait, et

dans lequel j'avais pleine confiance, chercher nos chevaux, afin que leur présence, dans un pareil endroit, n'éveillât point l'attention.

A l'heure du dîner, nous prîmes le prétexte d'une indisposition et restâmes dans notre appartement. Julie dîna seule. Madame Landry me conjura de descendre au salon avant le souper : c'était un cruel sacrifice qu'elle exigeait de moi; la crainte que notre absence ne fût le sujet de commentaires compromettants parmi les gens du château me détermina à lui obéir.

Je trouvai le comte au salon : sa lèvre pâle et mince avait toujours son éternel sourire glacé; mais je cherchai en vain sur ses traits le sang de Paulnick... En homme prudent, M. de N... s'était lavé le visage.

Il me salua avec une aisance parfaite et s'assit silencieux et à l'écart.

M. Landry espérait déguiser à tous les yeux, et cela sous un air froid et cérémonieux, le mépris que lui inspirait la conduite du comte. Julie, elle, affectait sa gaieté la plus folle.

— Voulez-vous faire de la musique? nous demanda-t-elle en posant résolûment ses doigts effilés sur son piano.

Au même instant, des voix résonnèrent sous les fenêtres du salon; je m'approchai : c'était le corps de Paulnick qu'on rapportait au château. Julie chantait toujours.

— Mademoiselle de N..., lui dis-je, si votre regard pouvait plonger dans l'abîme qui est là, au pied de ce balcon, au lieu de chanter cette joyeuse chanson bretonne, si chère à M. Paulnick, peut-être diriez-vous un *De profundis*. — Pourquoi? me répondit-elle nonchalamment. Et elle continua.

Au souper, mademoiselle de N... parla chasse à courre, chiens, chevaux et équipages... Elle parla seule. Nous étions tous des convives de pierre, immobiles et froids...

Le repas achevé, je m'informai du lieu où l'on avait déposé le corps de Paulnick. C'était au pavillon. Je m'y rendis. Arrivée là, je cherchai vainement à reconnaître ce doux et charmant visage où les yeux aimaient à se reposer; ce n'était plus qu'un lambeau ensanglanté. A chaque bruissement du vent, je courais vers la porte, espérant rencontrer mademoiselle de N... Il me semblait impossible qu'elle abandonnât ainsi celui qui l'avait tant aimée!... Vingt fois j'allai sous sa fenêtre... tout y était calme, silencieux... mademoiselle de N... dormait paisiblement. Parmi les papiers de Paulnick, épars sur sa table, je trouvai des vers qu'il m'avait dits souvent; je les pris.

La conteuse, interrompant son récit, se dirigea vers un petit coffret en bois d'ébène... Elle l'ouvrit, en tira quelques feuilles manuscrites jaunies par le temps, et me les remit en me disant :

— Ce sont les vers de Paulnick; je les ai conservés précieusement; lisez-les-moi.

Je lus ces strophes, qui étaient pleines de sentiment.

Après m'avoir écoutée, mademoiselle Mars poursuivit :

— Le jour arrivé, on s'occupa de conduire le corps de Paulnick à sa dernière demeure. Ces tristes préparatifs furent ordonnés par moi. A onze heures, le convoi se dirigea vers le cimetière. M. Landry, quelques domestiques du château, des paysans et des enfants composaient le cortége.

Le comte, le front soucieux, s'était renfermé chez lui; madame Landry priait pour l'âme de Paulnick; mademoiselle de N... se tenait accoudée à son balcon : elle aperçut le cercueil, referma brusquement sa fenêtre et reprit sa broderie de l'air le plus indifférent.

Le lendemain, à sept heures du matin, un bruit inaccoutumé me tira de l'accablement dans lequel les événements de la veille m'avaient plongée.

L'avenue et la cour de Kernoff s'émaillèrent tout à coup d'équipages, de valets galonnés, de chasseurs et de chiens. Une brillante cavalcade arrivait au château. Le comte reçut les nouveaux venus avec empressement et courtoisie : c'étaient des amis d'enfance, jeunes et nobles comme lui; mademoiselle de N... leur prodigua ses plus gracieux sourires; peut-être cherchait-elle déjà un Paulnick parmi eux.

On parla chasse ; elle proposa une excursion dans la

forêt; l'essaim galant accepta avec enthousiasme. On déjeuna joyeusement, et, en moins d'une heure, tout fut prêt pour le départ.

Quoique mademoiselle de N... n'eût plus besoin de la surveillance de personne, le comte insista pour que j'accompagnasse sa sœur. J'allais lui répondre par un refus assez sec. Madame Landry le comprit et me supplia du geste et du regard de n'en rien faire.

— Voulez-vous donc qu'il suppose que vous savez tout? me dit-elle; pour l'amour de moi, épargnez-lui cette honte.

C'est en ne changeant point ses relations d'amitié avec le comte et sa sœur qu'elle espérait les laisser croire à son ignorance complète des événements qui avaient amené la mort de Paulnick.

Quant à moi, résolue de quitter Kernoff, je pouvais faire ce dernier sacrifice; et d'ailleurs, je comprenais qu'après tant de cruauté on cherchât à cacher, sous un air de fête, la honte et le crime dont un des plus grands noms de la noblesse bretonne venait de se souiller.

Ce jour-là, mademoiselle de N... emprisonna sa taille élégante dans une amazone arrivée la veille de Paris; elle était bleu clair et d'une coupe charmante : cela représentait le deuil du malheureux Paulnick.

En la voyant sauter, légère comme un oiseau, sur son petit cheval corse, je reculai d'horreur en songeant que cette joyeuse et belle jeune fille, après avoir tué son

amant, était d'une insensibilité si sûre d'elle-même qu'elle ne laissait voir ni un regret ni une larme, encore moins un remords, et, par cette barbare indifférence, mettait sa réputation à l'abri du soupçon!

On partit pour la forêt; le comte et M. Landry restèrent au château. Mademoiselle de N...ouvrait la marche. Soit hasard, soit préméditation, son cheval prit le chemin que madame Landry et moi nous avions suivi l'avant-veille... Nous voulûmes l'arrêter; elle n'eut pas l'air de nous entendre... Les narines gonflées, les cheveux soulevés par le vent, elle courait à toute bride, aux acclamations des amis du comte électrisés par son intrépidité.

L'air était humide et froid; la terre se cachait sous un épais et sombre tapis de feuilles et de branches qui la recouvrait comme un linceul; nul oiseau ne disait sa chanson amoureuse; le corbeau seul faisait entendre son croassement plaintif, qui, d'écho en écho, allait jusqu'au château de Kernoff. Jamais solitude ne fut plus imposante et plus triste!

Arrivée à l'endroit où, deux jours auparavant, nous avions arrêté nos chevaux, mademoiselle de N... arrêta le sien, l'attacha au même arbre, mit pied à terre, et, relevant avec coquetterie les longs plis de son amazone, armée de sa petite cravache à manche d'ivoire élégamment sculpté, elle s'enfonça dans le taillis.

— Au nom du ciel! m'écriai-je en courant vers elle et

la saisissant par le bras, au nom du ciel! pas un pas de plus!

Elle s'arrêta et me répondit froidement :

— J'ai l'habitude de ne céder ni aux avis ni aux ordres qu'on me donne. Vous devriez le savoir, madame.

Cette insolence était un défi.

En même temps, elle me repoussa de la main et marcha fièrement devant elle.

— Mon Dieu! que va-t-elle faire? demandai-je effrayée à madame Landry. — Quelque nouveau tour de force d'insensibilité, me répondit-elle à voix basse.

Nous la suivîmes toutes deux avec une égale curiosité, voulant connaître jusqu'au bout l'infernal sang-froid de cette femme. Nulle émotion ne se manifesta sur son visage; c'était la même expression dure et dédaigneuse des jours de calme et de bonheur. Mademoiselle de N... eût été lady Macbeth.

L'heure, le lieu où nous étions, tout nous rappelait la rencontre du comte et de l'infortuné Paulnick. Notre cœur succombait sous le poids de ce cruel souvenir.

Voyant que nous hésitions à avancer, mademoiselle de N... nous cria :

— Venez donc, mesdames, cet endroit est le plus délicieux de la forêt... en été surtout... car les rossignols y font leurs concerts... Je suis venue souvent, très-souvent pour les entendre. — Avec Paulnick? lui répondis-je

en promenant mon regard sur son impassible visage.

Un sourire plein d'audace glissa sur sa lèvre.

Elle reprit :

— Oui, avec M. Paulnick... madame a raison de me le rappeler. — Serait-ce pour nous parler de lui, demandai-je résolûment, que mademoiselle de N... nous a conduites ici? — Peut-être! Après tout, M. Paulnick est un sujet de conversation comme un autre... Qu'en pensez-vous, messieurs?

Ceux auxquels cette question s'adressait se contentèrent d'y répondre par un signe de tête qui signifiait :

— Vous êtes notre souveraine; agissez selon votre bon plaisir. — Encore une fois, rappelez-vous votre promesse, me dit madame Landry en se penchant vers moi.

J'étouffai mon indignation au souvenir de l'engagement que j'avais pris.

Mademoiselle de N... triomphait.

— Convenez-en, messieurs, cet endroit est charmant, continua-t-elle avec gaieté.

Et, après avoir écarté du bout de sa cravache les feuilles qui criaient sous ses pieds mignons, elle ajouta en attachant sur moi son regard de vipère :

— C'est fâcheux qu'il y ait du sang à cette place! N'est-il pas vrai, mesdames?

Nous reculâmes épouvantées à la vue de taches qui marbraient la terre et auxquelles se mêlaient quelques mèches de cheveux... C'était comme une mosaïque sanglante.

— D'où vient ce sang? demanda-t-on de toutes parts.

Seules, madame Landry et moi, nous gardâmes le silence.

Cette fois, mon regard, terrible comme une sentence de mort, frappa le regard de Julie.

Elle sourit et reprit avec ironie :

— C'est le sang de ce pauvre Paulnick! — Comment ce sang est-il là? s'écria-t-on au comble de l'étonnement et presque avec effroi. — Eh! mon Dieu! rien de plus simple. Le comte et M. Paulnick se sont battus à cette place, et mon frère a... blessé M. Paulnick.

Ce mot blessé fut prononcé avec une sorte d'hésitation, mais sans émotion.

— Et la cause de ce duel?

Mademoiselle de N... resta impassible et répondit :

— Une querelle politique, je crois... peu de chose... les hommes n'en font jamais d'autres. — Mais Paulnick est le moins entêté des Bretons et d'une douceur proverbiale. — Vous le savez, messieurs, les lacs ont leurs tempêtes, plus dangereuses et plus terribles que celles de l'Océan. — Et Paulnick est blessé grièvement? demandèrent les amis du comte avec l'intérêt banal qu'on apporte dans ces sortes de rencontres. — Paulnick est... mort... répéta froidement mademoiselle de N...

La consternation se répandit sur tous les visages; un silence glacé succéda à ces sombres paroles... les cœurs étaient émus par un sentiment de douloureux regret.

Paulnick avait gagné la sympathie et l'amitié des plus indifférents.

— Allons, messieurs, venez-vous? fit avec impatience mademoiselle de N..., en s'apercevant que chacun restait immobile; nous perdons un temps précieux. Vite à cheval; je vous défie tous : *Mirz* a des pieds de gazelle.

En disant ces mots, elle releva vivement sa cravache, qui était tombée durant cette scène dans un amas de feuilles sèches et de sang... Quelques cheveux s'étaient attachés à sa poignée d'ivoire.

Julie les aperçut sans pâlir.

Pour moi, je détournai les yeux en frissonnant, et, sans dire un seul mot aux amis du comte, accompagnée de madame Landry, je regagnai Kernoff à toute bride.

— Je pars ce soir, ma chère amie, lui dis-je. Rien au monde ne saurait me retenir ici plus longtemps. — Pas même l'affection que vous avez pour moi? — Pas même cette affection. — Attendez huit jours, nous partirons ensemble. — C'est impossible. Je ne puis revoir mademoiselle de N... Cette femme est une honte pour l'humanité.

— Oui, une honte pour l'humanité, vous avez raison, mais elle veut sauver sa réputation; avant tout, elle a un grand nom : c'est celui de son père, bon et loyal gentilhomme, aimé, respecté, béni de tous. Songez-y!

— Oh! n'expliquez pas la conduite de mademoiselle de N..., interrompis-je brusquement... La défense de cette femme est impossible; n'a-t-elle pas chassé jusqu'au sou-

venir de celui qu'elle a tué? Mettant l'ironie à la place des larmes, vous l'avez vue tout à l'heure insulter à ma tendresse pour Paulnick. La jalousie égare les cœurs les meilleurs, j'en conviens; mais mademoiselle de N... sait quelle était la nature de la sympathie qui m'entraînait vers ce pauvre jeune homme : c'était la plus désintéressée, la plus sainte des affections. Oui, l'indignation me suffoque! Que ne pouvez-vous mesurer toute l'étendue de mon mépris et de mon horreur pour elle! Mais la prostituée qui vend ses charmes et ruine celui qui les achète, ou le voleur qui assassine n'est pas plus odieux et plus criminel que celle qui porte aujourd'hui le noble nom des N... — Oui, encore une fois, vous avez raison, me répondit madame Landry, qui n'avait pas besoin pour être convaincue de la véhémence de mes paroles. Julie est indigne de pardon... Ce qui ne l'empêchera pas, ajouta-t-elle avec un léger sourire, de trouver un mari... — Dieu pardonne à mademoiselle de N... le crime qu'elle a commis; mais ce que je sais bien, moi, c'est que je ne reverrai ni le comte, ni sa sœur. — Ainsi vous partez? — Sur-le-champ...

On envoya chercher des chevaux de poste, et avant l'heure du souper, sans éveiller l'attention des habitants du château, tous mes préparatifs de voyage furent terminés. Je chargeai madame Landry d'expliquer à son mari, comme elle l'entendrait, mon brusque départ, et, au risque de passer pour une roturière mal apprise, je quittai la demeure du comte sans lui adresser un mot d'adieu.

Enfermée dans ma chaise de poste, j'entendis les

chants de mademoiselle de N... se mêler aux claquements du fouet de mon postillon et aux hennissements des chevaux.

Je franchissais la grille du château, lorsqu'un feu follet, courant çà et là, vint voltiger à la portière de ma voiture; jamais lueur plus charmante ne m'avait souri... Je crus un instant que cette flamme bleue, compagne de mon départ, m'abandonnerait au bout de l'avenue de Kernoff; mais, à ma grande surprise, elle sautilla autour de ma chaise de poste jusqu'aux premiers rayons du matin. Au moment de me quitter, elle prit une teinte sombre et s'arrêta. Poussée par un sentiment indéfinissable, je criai au postillon de faire halte; alors, je vis la petite flamme bleue s'agiter à la hauteur de ma joue... J'étendis la main pour la saisir... Légère comme un souffle de la brise, elle glissa entre mes doigts et courut dans la direction du cimetière de Kernoff. J'aurais voulu la suivre du regard longtemps encore... mais soudain elle s'évanouit, et le cœur triste, comme au départ d'un être aimé, je repris ma course vers Paris.

Il me sembla que cette flamme, venue pour me dire adieu, était l'âme de Paulnick. Traitez-moi de folle, d'esprit visionnaire... mais parfois je le crois encore... Et cela quand je suis seule, rêveuse, et que le sombre château de Kernoff se dresse morne et lugubre dans mon souvenir...

Je souris d'un air d'incrédulité... Ma chère conteuse s'en aperçut et s'empressa d'ajouter :

— Oui, ce feu follet restera éternellement pour moi l'âme de mon pauvre Paulnick.

Deux ans après mon retour de Bretagne, je me trouvais au bal à Paris chez un prince étranger; la fête touchait à son heure la plus brillante, lorsqu'un domestique annonça pompeusement madame la duchesse de ***. Ce nom m'était complétement inconnu, mais il excita dans la foule un murmure d'impatience et de curiosité... On se précipita de toutes parts pour regarder; le mouvement fut si prompt qu'il me devint d'abord impossible de distinguer les traits de cette duchesse si fêtée. Tout à coup elle passa près de moi, et mes yeux rencontrèrent les siens. Un cri de surprise et d'effroi s'échappa de mes lèvres : j'avais reconnu la sanglante héroïne du château de Kernoff. La foule prit ce cri d'épouvante pour un cri d'admiration; la duchesse seule ne s'y trompa point, et pourtant je retrouvai le même visage impassible. Elle me jeta un de ces regards de superbe indifférence, qui se traduisent ainsi : « Que me voulez-vous? Je ne vous connais pas. »

Et entourée d'un peuple de flatteurs, la reine de la fête se posa fièrement sur son piédestal.

— C'est un ange, murmura une voix à mon oreille.

A ces mots, la terrible histoire de Kernoff se dressa devant moi; le souvenir de Paulnick me cria de sortir... Je sortis.

— Mon drame est achevé, ma chère enfant, me dit mademoiselle Mars après un repos de quelques minutes; je

ne chercherai point à prouver la réalité de l'aventure et la ressemblance des personnages; ils ont existé, je vous le certifie, et vous savez si j'aime la vérité.

A ceux qui déclareront Julie de N... un rêve de mon imagination, je dirai : Lisez la *Gazette des Tribunaux;* hantez la cour d'assises, et vous en verrez bien d'autres.

V.

Ce jour-là, mademoiselle Mars ouvrit son coffret d'ébène, et, prenant un manuscrit dont l'écriture m'était inconnue, elle me dit : Vous saurez plus tard comment ce manuscrit est entre mes mains, et elle lut ce qui suit :

Nous sortions à peine du règne de la Terreur. C'était un soir du mois de décembre 1797, dans un vaste salon du vieux Paris, deux hommes, déjà sur la frontière de la seconde jeunesse, concentraient toutes les ressources de leur intelligence sur une scientifique partie d'échecs.

Le marquis de Clairvaux et le comte de Cernay avaient suivi la même ligne de conduite durant les événements de l'ère révolutionnaire : partageant les mêmes inquiétudes, redoutant les mêmes malheurs, vivant, au milieu de Paris, comme en plein exil, et comptant ensemble les morts aimés que l'échafaud enlevait chaque jour à leur cœur, ils avaient réuni leurs deux existences,

et, appuyés sur une vieille amitié, ils se sentirent plus forts contre le présent et plus confiants dans l'avenir.

Le marquis de Clairvaux était Français, le comte de Cernay était né à Lausanne. Au moment où la révolution éclata, ne pressentant pas tout d'abord quelles en seraient les suites tragiques, M. de Cernay n'avait pas songé à regagner tout de suite sa patrie. Plus tard, quand la frontière fut hérissée de baïonnettes, de cocardes tricolores et de bonnets phrygiens, il tendit les bras vers son pays; mais il était trop tard : le comte fut obligé de rester à Paris, où l'affection du marquis l'aida à supporter la part de douleurs que ces temps orageux mêlaient à toutes les existences.

M. de Cernay était d'un caractère doux, conciliant, plein d'abnégation; ce qu'il redoutait le plus, c'était la discussion, et, excepté en politique, il immolait volontiers ses idées, ses désirs les plus chers au besoin de vivre en paix avec lui-même et avec ses amis. Revenu des violentes passions de la jeunesse, le comte considérait le calme comme l'égal du bonheur. Un tel caractère allait merveilleusement à la nature emportée, capricieuse et inflexible du marquis de Clairvaux. Aussi le passionné vieillard mettait-il aisément en déroute les arguments et les idées de son flegmatique compagnon. Cette petite guerre, où il n'y avait, pour ainsi dire, qu'un combattant, continuait depuis dix années. Le marquis n'y comptait que des triomphes, le comte que des défaites; mais si

l'un en ressentait d'immenses joies, au point de vue de l'amour-propre , l'autre convenait en lui-même que c'étaient là de bien minces victoires, l'ennemi ne se défendant pas. Au reste, tout marchait pour le mieux, et marquis et comte étaient les meilleurs amis du monde.

M. de Clairvaux avait une fille, fruit charmant d'une union trop vite brisée. M. de Cernay avait un fils au service de son pays. Comme le marquis, il avait perdu sa femme peu de temps après son mariage.

A l'heure où s'ouvre cette histoire, une délicieuse jeune fille, souriante et épanouie comme la fleur d'un premier jour de printemps, était assise à quelques pas des deux vieillards, absorbés dans une partie d'échecs. Il y avait comme un souffle de brise parfumée à l'entour de cette fraîche et suave créature. Le doux rayonnement de ses yeux semblait répondre à de longs regards d'amour, le séraphique sourire de ses lèvres à de brûlantes paroles, à de tendres serments. Est-ce le vent qui soulève les cheveux noirs et bouclés de la jeune fille? Est-ce un doux souvenir qui fait battre son cœur? Non, ce n'est pas le vent; non, ce n'est pas le souvenir : c'est un souffle aimé, c'est une image adorée qui est là, à ses côtés, qu'elle touche, embrasse du regard.

Oh ! qu'elle est belle ainsi, la douce enfant ! Quel est le favorisé de Dieu auquel reviendra un jour un pareil trésor?

Louise de Clairvaux, assise sur un sofa de satin ce-

rise, contemplait avec une sorte de ravissement le visage souriant de Georges de Cernay. Une petite table séparait les deux jeunes gens sans empêcher leurs mains de s'unir tendrement. L'amitié du marquis et du comte établissait cette familiarité. Habitués à se voir sans cesse, Louise regardait Georges comme son frère ; mais ce frère avait le droit de parler d'amour : il valait mieux qu'un autre. Ami lecteur, vous saurez que le vicomte de Cernay a vingt-cinq ans et qu'il est beau comme don Juan. Maintenant, écoutez-le, si vous tenez à savoir ce qu'il pense.

— Louise, disait Georges, je vous le répète, je vous aime ; vous êtes la première femme que j'aie trouvée belle, vous êtes la seule à laquelle je l'aie dit. Vous serez l'unique adoration de ma vie. — Je l'espère bien, répondit la jeune fille en pressant de sa petite main blanche et parfumée la main brune et veinée du vicomte. Croyez-vous donc qu'on puisse aimer mille fois ? A ce compte-là, on serait amoureux de toutes les femmes. — Et les plus belles ne valent pas un de vos sourires... — Vous me dites cela avec le cœur, n'est-ce pas, Georges ? — Avec mon âme tout entière. — Oh ! je vous aime, Georges, je vous aime, murmura mademoiselle de Clairvaux.

A ce doux aveu, le vicomte de Cernay, ivre de joie, voulut prendre un baiser sur le front de la jeune fille ; mais la barrière qui les séparait l'arrêta. Le mouvement qu'il fit, en agitant la table, réveilla la mauvaise humeur

du marquis, que la chance prononcée de son partner irritait visiblement.

— Que faites-vous donc, monsieur le lieutenant? vous êtes bruyant comme une fusillade... Le diable vous emporte! Je ne dis pas cela pour vous, Louise, reprit M. de Clairvaux d'un air radouci, en jetant un regard demi-câlin sur sa fille; c'est ce damné Cernay qui me met en rage. Allons! encore!... C'est d'une impertinence sans égale, un bonheur comme celui-là! Cernay, je vais me fâcher sérieusement si vous continuez à gagner à tous coups. — Mon Dieu! mon ami, répondit le paisible vainqueur, si cela peut vous être agréable, cette partie ne comptera pas. — Bon! voilà que vous faites le généreux à présent. Je ne veux pas de votre clémence. Je veux perdre, j'y trouve mon plaisir.

Cette petite discussion terminée, nos joueurs reprirent leurs pions et nos amoureux leur conversation.

— Imprudent! fit Louise en se penchant vers Georges... — Oh! ne me grondez pas, s'écria le vicomte. Vous savez bien que sur un mot de vous je risquerais ma vie... — Taisez-vous, monsieur, je ne vous ai jamais vu ainsi. Vous me faites peur.

En disant ces mots, Louise s'était rejetée en arrière; Georges se leva et s'assit à côté d'elle.

— Oh! laissez-moi! dit la jeune fille avec trouble. — Pourquoi? — Si mon père nous voyait! — Et ne m'a-t-il pas vu souvent auprès de vous? ne suis-je pas l'enfant

de la maison, moi aussi? Vous êtes ma sœur, Louise, ma sœur bien-aimée. — Georges, interrompit mademoiselle de Clairvaux avec gravité, ne profanez pas ce titre de sœur. Vous savez bien que vous n'avez plus le droit de m'appeler ainsi, puisque vous m'aimez d'amour. — Oh! oui, je t'aime, s'écria le jeune homme, entraîné par la violence de sa passion. Je t'aime à en devenir fou, car je doute sans cesse de ton amour...— Vous doutez de moi, monsieur? oh! c'est mal, et vous ne méritez pas qu'on vous aime... Pour vous punir, je ne vous regarderai pas de deux grands jours. — Pardon, pardon! fit doucement le vicomte, et il plia le genou.

Pour lui résister, il eût fallu que mademoiselle de Clairvaux ne vît pas le regard tendre et suppliant du coupable.

— Allons, vous ne serez pas puni, dit-elle; êtes-vous content?

Georges de Cernay ne répondit pas. Son émotion étouffait sa voix. Jamais le charmant visage de mademoiselle de Clairvaux n'avait été si près du sien. La fraîche haleine de la jeune fille, en soulevant ses cheveux et caressant son front, lui donna un instant de vertige, et, sans se rendre compte de la témérité de son action, il enlaça d'un bras vigoureux la taille de la douce enfant et effleura ses lèvres d'un baiser.

Louise pâlit et s'évanouit.

— Louise! s'écria le vicomte de Cernay, qu'avez-

vous? Mon Dieu!... Mon père, courez, appelez du secours; Louise est sans connaissance. — Pardieu! en voici bien d'une autre, fit le marquis en courant vers sa fille; et vous, monsieur le beau jeune homme, qui me laissez promener mes échecs tandis que ma pauvre enfant est évanouie, vous êtes fou, en vérité!

Ce nouveau trait ne fit pas sourciller le comte; il était habitué à bien d'autres attaques de la part de son vieil ami. Tous deux, aidés de Georges, donnèrent leurs soins à mademoiselle de Clairvaux.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son regard rencontra celui du vicomte de Cernay, et, par un sentiment de pudeur bien naturel dans une âme aussi pure que l'était la sienne, elle cacha sa tête sur la poitrine de son père.

— Eh bien! comment vous trouvez-vous? lui demanda le marquis avec intérêt. — Mieux, mon père, merci. — Mais d'où vient ce malaise? — Je ne sais. — Comment, je ne sais? Est-ce qu'on se trouve mal sans raison? — Oui, mon père, et très-souvent encore, répondit Louise avec un sourire plein d'une grâce enfantine. — Ah! vraiment? Voilà qui est plaisant. Il n'y a que vous autres femmes pour dire de telles folies. Allons, mon enfant, remontez dans votre appartement et dorlotez-vous jusqu'à demain. Moi je vais demander une revanche à Cernay. Georges, donnez le bras à Louise. Bonsoir, bonsoir!

Et, après avoir posé ses lèvres sur le front de sa fille, M. de Clairvaux se replaça à la table de jeu.

Louise savait trop bien quel était le caractère de son père pour le prier de la laisser regagner seule sa chambre. Elle passa donc son bras sous celui du vicomte de Cernay, qu'elle trouva tremblant d'émotion.

Le salon était au rez-de-chaussée, l'appartement de mademoiselle de Clairvaux au premier; il fallait traverser une grande galerie de tableaux avant d'y arriver, et Louise se sentait effrayée à l'idée de faire ce voyage seule avec Georges. Elle appela Pernette, sa femme de chambre. Pernette ne répondit pas. Louise se résigna.

— Oh! je suis coupable, je le sais, lui dit le vicomte de Cernay en la regardant avec amour; mais vous m'aimez assez pour être indulgente. — Georges, ne me parlez pas de ce qui s'est passé tout à l'heure; je veux, je dois l'oublier. — Eh! pourquoi l'oublier? puisque dans un mois, avant peut-être, je pourrai t'aimer à la face de tous, te répéter chaque jour à deux genoux : Louise, ma bien-aimée, ma femme! — Ta femme! s'écria Louise en se jetant dans les bras du jeune homme; oui, Georges, tu as raison, je serai ta femme. — Adieu, adieu, lui dit-il en la pressant sur son cœur; à demain, ma femme!

Une petite porte d'ébène sculptée sépara le jeune lieutenant de la compagne de son enfance. Il descendit, ivre d'amour, au salon, où il retrouva les éternels combattants. Louise, elle, s'endormit en répétant le nom de Georges.

Le lendemain, l'hôtel Clairvaux prit un air de fête au-

quel il avait renoncé depuis de longues années. Le marquis criait, pestait, tout en ordonnant à ses gens, avec le goût parfait d'un gastronome, le plus splendide des dîners. Lorsque les choses parurent marcher selon son désir, le vieux marquis s'étendit sur sa chaise longue avec la satisfaction d'un général victorieux, et fit appeler sa fille.

— Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai ce soir un ami à recevoir ou, pour mieux dire, à fêter, car il y a quinze ans que nous ne nous sommes vus. Je veux que vous soyez belle à ravir, entendez-vous, Louise, et pour cela vous n'avez pas grand'chose à demander à la coquetterie, ajouta M. de Clairvaux en passant sa main sur la noire chevelure de sa fille. — Et quel est cet ami que vous attendez? demanda Louise avec la curiosité de son âge. — Le duc Georges Sierra. Et savez-vous pourquoi je veux qu'il vous trouve belle? — Non. — Parce qu'il a prédit, il y a quinze ans, en vous voyant promener vos petits pieds sur le tapis de ce salon, que vous seriez un jour la plus belle entre les plus belles. N'allez pas le faire mentir, mademoiselle. — Votre ami est un mauvais nécromancien, mon père, répondit Louise avec une modestie charmante; il le reconnaîtra lui-même, s'il consent à mettre toute flatterie de côté. — Là, là, petite coquette, vous savez bien le contraire, dit le marquis en souriant malignement. — Et le duc arrive donc aujourd'hui? interrompit mademoiselle de Clairvaux. — Oui, à six heures; son débotté se fera ici. Allons, mademoiselle, n'oubliez pas d'être belle; le programme l'exige.

A six heures, un roulement de voiture attira l'attention de la jeune fille; légère comme une gazelle, elle courut à la fenêtre du salon et vit une lourde chaise de poste s'arrêter devant le perron de l'hôtel.

Les domestiques du marquis se précipitèrent sur la portière et l'ouvrirent. Au même instant, un homme d'une quarantaine d'années, enveloppé dans un manteau fourré, posa son pied, petit et bien chaussé, sur le marchepied de sa voiture, et, sans laisser à mademoiselle de Clairvaux le temps d'examiner ses traits, il monta les degrés du perron et disparut.

Louise sentit une sorte de tristesse s'emparer de son cœur à la vue du duc Sierra.

Georges s'approcha de mademoiselle de Clairvaux sans parvenir à dissiper la mélancolie qui ombrageait son front.

Cependant, Louise avait suivi les recommandations de son père, et jamais peut-être plus charmante toilette n'avait fait ressortir les grâces de sa personne.

Une chaîne de camées antiques, montés avec un art miraculeux, courait dans ses cheveux; une robe de mousseline de l'Inde laissait voir le contour adorable de ses épaules. Sa taille, emprisonnée dans une ceinture de camées, avait la flexibilité du roseau.

Le vicomte de Cernay passa près d'elle, et lui dit :

— Oh! Louise, que vous êtes belle! — Cet éloge la fit tressaillir; pour la première fois, elle eut peur de sa

beauté. — Louise, qu'avez-vous? s'écria Georges en voyant l'émotion de la jeune fille. — Rien, mon ami, rien.

Elle le regarda avec tendresse.

Georges allait l'interroger encore, lorsque la porte s'ouvrit. Le duc Sierra et le marquis de Clairvaux parurent.

— Ma fille, dit le marquis, je te présente le premier gentilhomme de la noblesse italienne, mon ami, le duc Georges Sierra.

Louise s'inclina; M. Sierra prit sa main et la baisa avec respect.

Le cœur de mademoiselle de Clairvaux se serra au contact de ce baiser, et ses lèvres n'eurent pas un mot pour l'ami de son père.

Le duc Sierra avait alors quarante ans ; sa taille haute et bien prise, ses traits réguliers et fins, la noble élégance qui rehaussait ses moindres mouvements, le charme de sa voix, son esprit brillant et facile, en faisaient un des hommes les plus remarquables de son époque. Ceux qui avaient connu le duc à vingt-cinq ans convenaient qu'il n'avait rien perdu des grâces de la jeunesse : c'était le même visage, le même air, le même langage, la même distinction.

Les yeux de M. Sierra se tinrent longtemps arrêtés sur la fille de son vieil ami. Il sourit, et, s'adressant au marquis, murmura à son oreille :

— Eh bien! avais-je raison, et n'est-elle pas la plus belle entre les plus belles?

M. de Clairvaux remercia le duc : son orgueil de père triomphait.

Louise entendit les dernières paroles de M. Sierra ; elles achevèrent de troubler son esprit, et, à dater de ce moment, elle n'osa plus lever les yeux sur le duc, dans la crainte de rencontrer son regard pénétrant.

Le marquis prit le vicomte de Cernay par le bras et le présenta à M. Sierra. Quoiqu'une telle démarche n'eût rien que de naturel, elle amena une rougeur subite sur les joues du jeune lieutenant ; il s'inclina froidement devant le noble étranger sans trouver un seul mot à lui adresser et le quitta sur-le-champ. Il était évident que le duc et Georges ne ressentaient aucune sympathie l'un pour l'autre.

Lorsqu'on annonça au marquis qu'il était servi, M. Sierra offrit le bras à mademoiselle de Clairvaux; la jeune fille hésita, chercha Georges du regard, et, ne l'apercevant pas, s'appuya, non sans une sorte d'émotion, sur le bras du duc. Ce mouvement d'hésitation semblait dire :

— Georges, que n'êtes-vous là?

M. Sierra se plaça à la droite de mademoiselle de Clairvaux. Il fut pour elle plein d'égards et de soins. C'était toujours la politesse recherchée d'un homme habitué aux manières du grand monde.

On parla beaux-arts; le duc fit revivre, avec un sublime enthousiasme, toutes les gloires du passé; il ré-

échauffa de sa voix vibrante et passionnée les cendres des morts illustres.

M. Sierra était un esprit universel; il savait tout, raisonnait sur tout avec une éloquence et un charme qui tenaient du prodige. Jamais succès ne fut plus unanime que celui qu'il obtint ce soir-là.

Au milieu du juste enthousiasme que l'éloquence du duc avait fait naître sous les tranquilles lambris de l'hôtel Clairvaux, deux personnes n'eurent pas l'air d'y prendre part.

Le lecteur les connaît déjà.

Louise était rêveuse, triste, préoccupée; Georges, lui, sentait l'envie le mordre au cœur à la vue des mérites éclatants de M. Sierra.

— Mon Dieu! se disait l'amoureux jeune homme, si Louise allait l'aimer! Il est beau, il a un grand nom, une fortune immense; sa voix pénètre jusqu'au cœur, son imagination exaltée éblouit, son esprit captive. Oh! il vaut mieux que moi, assurément. La présence de cet homme m'épouvante, et cependant je ne puis me défendre de l'admirer.

Tandis que Georges de Cernay se parlait ainsi, mademoiselle de Clairvaux se posait cette question :

— Si le duc allait m'aimer, que deviendrais-je?

Et la pauvre enfant se contentait de soupirer tristement.

Le dîner achevé, le marquis pria sa fille de chanter

une ariette très à la mode; mais Louise prétexta un violent mal de tête et courut s'asseoir auprès de Georges.

Le duc Sierra prit une harpe oubliée dans un coin du salon, et, après un brillant prélude, chanta, en s'accompagnant, quelques stances d'un poëme composé par lui. La voix du duc, une des plus célèbres de l'Italie, avait une puissance de sons et une expression impossibles à rendre. Jamais harmonie plus suave, poésie plus touchante et plus magiques accents ne charmèrent les oreilles humaines.

Appuyé sur sa harpe, le regard inspiré, M. Sierra était charmant et magnifique. Des applaudissements frénétiques succédèrent à ce chant qui semblait venir du ciel.

Louise et Georges avaient cédé à l'entraînement général : eux aussi étaient subjugués par cet homme extraordinaire. Seul le duc paraissait calme; aucune vanité ne perçait à travers son sourire bienveillant; mais quoique son visage conservât son expression la plus simple, il était aisé de reconnaître qu'il remerciait en homme habitué à ces sortes de succès.

Le marquis de Clairvaux avait cédé la moitié de son hôtel au duc et à sa suite : c'était donc un hôte que Louise recevait ce jour-là. Peut-être l'idée de l'intimité qui résulterait de cette communauté fut-elle pour beaucoup dans la tristesse subite de la jeune fille. Louise aimait Georges comme on aime à dix-huit ans, en exagérant, pour plaire à son imagination romanesque, les forces du

sentiment. Elle voyait dans l'ami de son enfance l'avenir tout entier et le bonheur de sa vie. Son cœur ne pouvait se séparer de lui un seul instant. Aussi, tout en reconnaissant le mérite du duc, elle n'admettait pas que M. Sierra pût passer, même à l'état de rêve sans importance, dans son esprit, et cependant elle était peinée qu'il entrât familièrement sous son toit, qu'il s'assît à son foyer et prît auprès d'elle la place d'un ami ou d'un frère. En un mot, l'affection de son père pour le duc, l'enthousiasme que sa nature distinguée lui inspirait, le bonheur avec lequel il faisait ressortir les dons qu'il avait reçus du ciel et de la fortune, tout l'effrayait... Pauvre Louise!

Georges apprit avec un profond chagrin l'installation du duc. Pourtant il était sûr de l'amour de mademoiselle de Clairvaux. Au moment de la quitter, il sentit une larme tomber sur sa joue et la voix lui manqua.

Louise comprit ce qui se passait dans l'âme du vicomte. Elle l'attira doucement à elle et lui dit :

— Vous souffrez, Georges; moi aussi, et notre mal vient de la même cause.— Vous croyez, Louise? — J'en suis sûre. Et, tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes triste, rêveur, abattu... pourquoi vos yeux que j'aime tant ne s'arrêtent sur les miens qu'avec regret? Eh bien! c'est parce qu'il reste, *lui*, et que vous partez, vous! L'étranger prend une place qui n'appartient qu'à l'ami... qu'à vous, Georges. Mais soyez tranquille, si la maison lui est ouverte, mon cœur lui sera fermé. Et

maintenant, ai-je besoin de vous dire pourquoi je suis triste, rêveuse, abattue; pourquoi mes yeux ne s'arrêtent sur les vôtres qu'avec regret? — Oh! je sais ce que tu souffres, interrompit Georges en baisant les mains de mademoiselle de Clairvaux. Je mesure tes douleurs sur les miennes. Vois à quel point je suis préoccupé ce soir, puisque j'ai oublié de té donner une bonne nouvelle. — Une bonne nouvelle! Oh! dites vite, Georges. — Eh bien! mon père m'a promis de parler au marquis de Clairvaux de...

Le vicomte s'arrêta en souriant.

— De?... fit Louise avec impatience.

Au même instant le duc s'avança. Georges n'eut pas le temps de jeter à l'oreille de mademoiselle de Clairvaux le mot qu'il tenait sur ses lèvres.

— Si j'en avais le droit, mademoiselle, je vous gronderais de vous sacrifier si longtemps pour nous, dit M. Sierra. Vous avez la migraine, et cette veille forcée peut l'augmenter. — Le duc a raison, ajouta M. de Clairvaux en intervenant; il est minuit. Allons, rentrez, ma chère enfant. Duc, poursuivit le marquis, soyez assez bon pour donner le bras à ma fille; je vous la confie jusqu'à la porte de son appartement. Et, comme la veille, M. de Clairvaux baisa le front de la belle enfant.

Hélas! quel changement en si peu de temps! Georges vit avec douleur mademoiselle de Clairvaux s'éloigner au bras de M. Sierra. Le regard qu'elle lui jeta lui fit com-

prendre tout ce qu'il perdait. Jamais regard plus éloquent et plus tendre ne s'était arrêté sur lui.

Un instant, le vicomte de Cernay sentit l'aiguillon de la jalousie le piquer au cœur. Il fut tellement honteux de sa faiblesse, qu'oubliant son père, le monde, ses exigences, il sortit précipitamment de l'hôtel Clairvaux et courut chez lui comme un fou.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du duc. Les nombreuses relations de M. Sierra prenaient presque toutes ses soirées; il dînait rarement chez le marquis, et il ne voyait Louise qu'à l'heure du déjeuner.

M. de Clairvaux et le comte de Cernay continuaient leurs petites luttes intimes sur l'échiquier. Louise reprenait sa gaieté, Georges paraissait plus calme. Son père lui avait promis de parler au marquis de son rêve le plus cher et d'obtenir pour lui la main de Louise. Tout marchait donc pour le mieux.

Un soir, le vicomte de Cernay entra tout pensif à l'hôtel Clairvaux.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda Louise avec intérêt. — Je pars, reprit le jeune lieutenant en tendant à mademoiselle de Clairvaux l'ordre qu'il avait reçu le matin même, et qui l'obligeait à rejoindre son régiment à Fribourg. — Et quand partez-vous? fit la pauvre enfant d'une voix étouffée par les larmes. — Demain. — Demain! Ah! mon Dieu! sitôt! — Il le faut, Louise; mais je crois que j'en mourrai. — Non, non, vous n'en

mourrez pas, s'écria mademoiselle de Clairvaux avec l'élan d'une vive tendresse, car l'avenir vous garde des jours sans nombre. L'avenir, Georges, c'est moi, entendez-vous?

Le vicomte sourit tristement.

— Louise, le croiriez-vous, mon père n'a pas encore demandé votre main à M. de Clairvaux! — Cela ne m'étonne point. Il est si tranquille, ce bon M. de Cernay, il redoute tant les tempêtes. — Vous pensez donc, interrompit Georges, pâle d'inquiétude, que votre père refusera! — D'abord, oui, par esprit de contradiction. Je le connais si bien! Il querellera M. de Cernay, lui répètera qu'il est fou, que ce mariage n'a pas le sens commun; mais ensuite il consentira. N'êtes-vous pas un second fils pour mon père? il vous aime, sous son air froid, j'en suis sûre. — Mais je pars, reprit Georges en soupirant. — Vous demanderez un congé pour notre mariage, et après je vous suivrai partout. — Oh! ce mot-là me rend tout mon courage.

Louise et Georges firent de riants projets; ils avaient les mêmes désirs, le même but, les mêmes espérances; ils parlèrent de l'avenir comme d'une chose à eux, ne doutant ni du consentement du marquis ni de leur union, et se séparèrent sans trop de chagrin, tant l'espoir a la puissance de calmer la douleur.

Le lendemain, Georges partit pour Fribourg.

Ce jour-là, M. Sierra cessa sa vie mondaine; il parut

plus souvent dans le salon du marquis, affecta vis-à-vis de mademoiselle de Clairvaux une politesse moins officielle, et finit par dîner tous les soirs à l'hôtel Clairvaux.

Un tel changement surprit Louise autant qu'il enchanta le marquis.

— Enfin, vous nous appartenez! disait le vieux gentilhomme en serrant cordialement la main de son ami; et ces quelques mots étaient empreints d'une joie véritable. — Oui, reprenait M. Sierra, je suis à vous à présent, jusqu'à l'heure de mon départ pour l'Italie. Les exigences de ma position d'homme du monde satisfaites, je puis vivre enfin de cette vie simple et intime que j'aime tant. Quel bonheur pour moi, mon cher Clairvaux, de ne plus quitter votre toit hospitalier!

Pour plaire à son père, Louise fit souvent de la musique avec le duc; ses conseils formèrent son goût en développant sa voix. M. Sierra était un compositeur d'un mérite réel; le théâtre de Milan avait représenté un de ses opéras bouffes qui obtint le plus éclatant succès; ses mélodies faisaient fureur à Florence, où l'on s'arrachait tout ce qui portait son nom.

Le duc apprit la composition à mademoiselle de Clairvaux, et lui donna l'amour de l'art musical, amour qu'il poussait, lui, jusqu'au fanatisme.

M. Sierra peignait avec un goût exquis; le musée de Florence renfermait d'admirables pages dues à son pinceau, aussi distingué qu'intelligent.

Il proposa à mademoiselle de Clairvaux de lui donner quelques leçons; le marquis accepta avec joie, et bientôt Louise fut en état de copier les chefs-d'œuvre de l'école italienne et flamande.

Les conversations de la jeune fille et du duc avaient pour éléments l'art et la science. Quoique le cœur de mademoiselle de Clairvaux appartînt tout entier au vicomte de Cernay, elle éprouvait une secrète satisfaction d'esprit à voyager dans les domaines du génie, suspendue, pour ainsi dire, au bras de l'homme le plus éclairé de son siècle. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient au milieu de cette vie intellectuelle, toute peuplée de poésie et de lumières. Cependant, Georges de Cernay écrivait à Louise des lettres pleines d'effusion et d'amour; en y répondant, mademoiselle de Clairvaux racontait au jeune lieutenant ses travaux, son culte pour les arts et ses succès. Elle lui parlait en même temps du duc avec toute la franchise d'un cœur de dix-huit ans.

Georges avait permis à Louise d'accepter les conseils de M. Sierra : il était d'un caractère trop sensé pour ne pas comprendre le prix des conseils d'un tel maître. En un mot le vicomte n'était plus jaloux du duc. Pourquoi l'eût-il été? L'impression douloureuse que lui avait causée l'arrivée de M. Sierra une fois dissipée, et comme le duc n'affectait vis-à-vis de Louise aucun désir d'arriver à son cœur, il le vit avec plaisir développer le talent et l'esprit de mademoiselle de Clairvaux.

Georges écrivait à son père pour le presser de demander la main de Louise au marquis; mais le comte de Cernay était trop ami de son repos pour hâter l'heure d'une nouvelle discussion; aussi répondait-il à son fils qu'il attendait le moment favorable, afin de remporter *de plano* une victoire sur l'esprit quinteux du marquis. Mais le fait est que le flegmatique vieillard ne disait mot, ne songeant nullement à rompre ce silence; et cependant, connaissant l'amour de Georges pour Louise, il eût été enchanté d'appeler mademoiselle de Clairvaux sa bru. Il est de ces natures qui croient que le bonheur vient sans qu'on fasse un pas pour l'atteindre, et que ce qui n'est pas arrivé aujourd'hui se présentera demain. Le comte était de ces gens-là.

Il y avait trois mois que Georges était parti.

— Mon bon ami, dit un jour Louise de Clairvaux au comte de Cernay en passant son bras sous le sien avec la familiarité d'une enfant gâtée, n'oubliez pas la promesse que vous avez faite à Georges, et parlez à mon père de notre mariage; il ne me refusera pas au fils de son meilleur ami, de mon second père.

Et Louise embrassa la joue ridée de son *bon ami*, comme elle l'appelait par une tradition de son enfance.

— Soyez tranquille, répondit le comte, je parlerai ce soir à Clairvaux. — Mais sans équivoque, sans restriction, ajouta Louise qui redoutait la nonchalance et le peu de fermeté du vieillard; vous demanderez ma main à

mon père au nom de Georges. — Je la demanderai à votre père au nom de Georges, répéta-t-il en appuyant sur tous les mots, comme pour bien établir sa résolution : êtes-vous contente? — Non, pas contente, s'écria la jeune fille, mais heureuse, bien heureuse. Et vous parlerez ce soir? — Ce soir même, je vous le promets. — Merci, merci, mon bon ami.

Et Louise, enchantée, quitta le comte de Cernay et écrivit à Georges la conversation qu'elle avait eue avec son père.

Le soir arrivé, une partie d'échecs s'engagea terrible pour les deux partners : le marquis était d'une humeur intraitable; le timide Cernay osait à peine le regarder et compter ses points.

— Taisez-vous! s'écriait de temps en temps M. de Clairvaux. — Mais je ne dis pas un mot, répondait le comte. — C'est possible, mais vous alliez parler. Je vous connais de reste, vous êtes le plus intrépide bavard que je sache.

Une telle accusation était le comble de l'injustice, assurément; mais le bon Cernay se contenta de lever les yeux au ciel.

La soirée s'écoula sans qu'il osât s'occuper de la demande de Georges. A l'heure du départ, lorsqu'il sortit du salon, il trouva Louise de Clairvaux sur son passage. La belle enfant avait un air de curiosité, mêlé d'espérance, qui semblait dire :

— Il est impossible que vous n'ayez pas parlé, et si vous avez parlé, il est impossible qu'on vous ait repoussé.

Le comte comprit ce qui se passait dans le cœur de Louise. Pour la première fois, il se sentit honteux de son manque de courage, et, sans regarder mademoiselle de Clairvaux, il lui jeta ces mots, en gagnant à pas précipités le péristyle de l'hôtel :

— J'ai parlé, tout va bien. — Oh! mon bon ami, que je vous remercie!

Le comte s'enfuit tout confus en entendant ce remercîment si peu mérité.

FIN DU PREMIER VOLUME.